28,094/A/1

42550

LA MEDECINE, LA CHIRURGIE ET LA PHARMACIE DES PAUVRES:

Par feu M. PHILIPPE HECQUET, *Docteur Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

Avec la Vie de l'Auteur, contenant un Catalogue raisonné de ses Ouvrages.

Dédié à la Faculté de Médecine de Paris.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez la Veuve ALIX, rue Saint Jacque, au-dessus de la rue des Noyers, au Griffon.

MDCCXL.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LA MEDECINE, LA CHIRURGIE ET LA PHARMACIE des Pauvres.

SECONDE PARTIE.

SUITE DE LA MEDECINE.

LES diverſes Profeſſions ſont par rapport aux Pauvres qui les exercent comme autant de climats différens dans leſquels on contracte des maladies cauſées particuliérement par la nature de l'air qu'on y reſpire : c'eſt au Médecin à faire une étude ſinguliere de cette va-

rieté, afin d'être en état d'appliquer à chacun les remédes qui lui ſont propres. C'eſt pour cela qu'après avoir parlé en général des principes des maladies & de la nature des remédes qui conviennent à chacune d'elles, je vais à préſent entrer dans le détail que demandent les maladies des Pauvres, relativement à leurs différentes Profeſſions. Cependant, comme la plûpart des maladies qui les affligent ne ſont aſſez ſouvent cauſées que par le peu d'attention qu'ils apportent, ſoit dans les alimens dont ils ſe nourriſſent, ſoit dans certaines précautions qui pourroient les garentir de mille accidens; je ne puis me refuſer à faire ici une petite digreſſion ſur le régime que je croirois leur être convenable: à l'égard des ſages précautions qui les mettroient à l'abri de bien des incommodités attachées à leur état, j'en parlerai en traitant en particulier de chaque profeſſion. On voit par conſéquent que mon deſſein n'eſt pas ſeulement de guérir les maladies, je voudrois les prevenir, & c'eſt à quoi les cha-

rités des Paroiſſes devroient, ce me ſemble, faire une attention particuliere : on dépenſe conſidérablement pour rétablir la ſanté des pauvres malades, au lieu qu'à peu de frais on pourroit la leur conſerver. Il eſt vrai qu'outre la docilité qui ſeroit néceſſaire de leur part, il faudroit auſſi que les perſonnes charitables qui ſont à la tête des bonnes œuvres, ſe donnaſſent quelques peines pour répandre à propos dans des familles obérées des ſecours utiles; mais à quoi ne ſe porte-t-on pas dans le ſervice des Pauvres, lorſque c'eſt la charité de Jeſus-Chriſt qui nous preſſe ? *Charitas Chriſti urget nos.* L'humanité nous invite à ſecourir nos ſemblables, & la Religion nous apprend que c'eſt un état de véritable & ſolide félicité que celui des perſonnes qui conſacrent leurs travaux au ſoulagement des Pauvres : *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem.*

C'eſt donc en conſéquence de ce que je viens de dire au ſujet de la conſervation de la ſanté des Pauvres, que je vais entrer dans le

détail du Régime qu'ils pourroient observer. Je sçais bien que ce que je vais dire ne sera pas du goût de tout le monde ; car il s'agit du régime maigre & de l'usage des légumes, que je prétens être plus salutaire que tout autre aliment : j'en ai déja parlé plus au long dans un ouvrage exprès, où il s'agissoit de la conformité des alimens de Carême avec notre propre corps : j'en vais donner ici une espéce d'extrait, & je suis persuadé que si l'on pouvoit rappeller * les Pauvres à l'usage des légumes, il y auroit parmi eux moins de malades, ceux qui le deviendroient recouvreroient plûtôt la santé, & ils seroient plûtôt en état de vaquer à l'exercice de leurs Professions & à l'éducation de leurs enfans. Au reste, ce que j'avance sur l'utilité des alimens maigres, n'est pas un sentiment qui me soit particulier ; j'ai pour moi ce qu'il y a de plus fameux dans l'ancienne & la nouvelle Médecine. Parmi les Modernes, nous avons

* Du tems de Juvenal, les artisans ne vivoient que de légumes : *Fabrorum prandia betæ*, dit ce Poëte.

les Ouvrages de MM. Ramazzini, Portius, Cheyne, &c. dans lesquels ils ont non-seulement conseillé l'usage habituel des graines & des legumes, ils ont de plus démontré par des preuves tirées de la plus saine Physique, que l'usage du maigre étoit très-salutaire pour la conservation de la santé ; & que même dans la plupart des maladies il étoit préférable au régime gras, qu'il semble qu'on se soit fait une loi de prescrire indifféremment à tous les malades que l'on a à traiter.

Digression sur le Régime maigre.

Un Philosophe ancien propose dans Plutarque cette question, sçavoir : s'il y a plus de raison dans le choix que les bêtes font de leurs alimens en suivant l'instinct de la nature, que dans celui que l'homme fait de tout ce qui peut flater son goût : question dont le but est de faire voir que les plantes & les legumes ont été désignées par le Créateur pour la nourriture naturelle de l'homme. Le sçavant Bruë-

Grillus apud Plutarch. in eo libro an brutis ratio &c.

rinus Médecin, qui a écrit en faveur des alimens maigres, s'appuie sur l'autorité d'Ariſtote ; & il aſſure d'après ce Philoſophe, que c'eſt la voix de la nature qui invite l'homme à ſe ſervir des alimens les plus ſimples, ce qu'il prouve par le goût naturel que nous conſervons toujours pour les alimens tirés des farines de bled ou d'orge, qui quoique préſentées tous les jours à l'homme pour le fondement de ſa nourriture, ſont cependant tous les jours de ſon goût. *Ariſtoteles docuit nos poſſe diutiſſimè citrà faſtidium cibariis ex farinâ triticeâ atque hordeaceâ veſci, cauſamque hujus adfert quòd ea quæ ſecundùm naturam pro cibo deputata homini ſunt, ſemper appetimus : itaque*, &c. Et en effet rien n'eſt plus conforme à la nature de nos corps & aux lumiéres de la plus ſaine phyſique que l'uſage habituel des alimens maigres, tels que ſont par exemple les crêmes d'orge, les préparations de millet, des purées ou des bouillies fines de ſemblables graines : toutes ces matiéres farineuſes ſont compoſées de globules infiniment ſubtiles,

ce ſont les *infiniment petits* de la nature concentrés dans les envelopes des graines, où elles ſont dans la plus parfaite *attenuation*, & par conſéquent ſuſceptibles de la diſſolution la plus parfaite & la plus exacte qui puiſſe ſe faire, lorſqu'elles viennent à ſe deployer dans l'eſtomac & enſuite dans tous les viſcéres où ſe font les digeſtions les plus néceſſaires à la ſanté.

Les graines & les différentes maniéres de les préparer ont fait pendant une longue ſuite de ſiécles le ſujet & la matiére de ſavantes diſſertations que nous trouvons encore dans les anciens Auteurs de la Médecine; on y trouve des préparations de graines, dont les noms quoiqu'obſcurs, ont cependant été conſacrés par l'uſage; & ſont également bien entendus dans l'une & l'autre Médecine, c'eſt-à-dire, la Grecque & la Latine. On y parle de *Polenta*, d'*Alica*, de *Chondros*, de *Ptiſana* & d'autres mets différents apprêtés avec les farines des graines, qui faiſoient autrefois les delices des tables : on ſait dans quelle

consideration étoit l'*alica* parmi les Romains du tems de Pline ; toutes ces préparations après tout ne sont autre chose que les *fromentées*, les *pulments*, les panades, les gruaux & les purées d'aujourd'hui, de même que les *vermichelles*, la *cemoule*, les maccarons des Italiens & tant de différentes pâtes de farine cuites & desséchées ; les *griotes*, ou *orges perlés* dont on fait des bouillies & des panades, soit pour les enfans, soit même pour le plaisir des tables. C'est aux matiéres farineuses que le savant M. Cheyne Médecin Anglois donne le premier rang parmi les alimens maigres : *Primum inter facilè concoquenda alimenta locum do fœminibus & radicibus farinosæ materiæ* ; & il prouve ce qu'il avance par l'exemple de la bouillie dont on nourrit les enfans, leurs estomacs s'en trouvent si bien qu'il en conclud que les nourritures farineuses sont à tout le moins comparables au lait : *Quod monstrat infantum pulticula imbecillis eorum ventriculis neutiquàm gravis, nutrimentum vix ipsi lacti secundum.*

Libro de Sanitate infirmorum.

Le fameux Portius Médecin Al-

lemand, Auteur de l'excellent Ouvrage *de la Conservation de la santé des soldats*, est de même avis que le Médecin Anglois sur l'usage des graines, telles que le bled ou froment, l'avoine, le ris, l'orge, le millet, le seigle, les pois, les panais, les féves ou haricots, les lentilles, &c. Ils prétendent l'un & l'autre qu'elles sont plus utiles à la santé que les alimens les plus succulents & les plus spiritueux, pourvû cependant que l'on soit attentif à les apprêter d'une façon convenable; Portius aime mieux que l'on y employe l'huile que le beure, parce que celui-ci est moins sain que l'autre: pour moi je croi que toutes ces *fromentées*, *polenta*, *alica*, &c. se préparoient chés les anciens sans aucun de ces ingrédiens: il me semble que l'eau devroit suffire, & en effet les farines se dissolvent si aisément dans l'eau bouillante pourvû qu'on les y mette petit à petit, qu'elles composent enfin des nourritures très-saines, très-bienfaisantes, & qui n'ont rien de dégoutant, sur-tout si l'on y ajoute un peu de sel, ou si

Portius de militum sanitate tuenda.

l'on veut un peu de sucre ou de miel; mais pour les assaisonnemens qui sont en usage dans bien des cuisines, ce sont, dit M. Cheyne, d'agréables poisons qui, selon lui, devroient rester dans les boutiques des Apoticaires, parce que l'usage qu'on en fait communément ne fait qu'alterer la bonté naturelle de ces alimens, & est très-nuisible à la santé : *Aromata quæ tam familiariter coqui tractant, libenter ego Pharmacopœorum arculis concrederem . . . ., nec culinæ concrederem grata illa venena quibus & alimenta corrumpuntur & sanitati damna non levia inferuntur.* Il suffira donc, pour donner quelque saveur agréable à ces alimens, d'y mettre un petit bouquet de fines herbes, une feuille de laurier, ou quelques grains de canelle concassée; mais il faut bien se garder d'y trop mettre de sel parce que quoiqu'il soit l'assaisonnement universel, il doit être tellement menagé dans l'apprêt des graines qu'il ne détruise ni n'affecte en aucune façon leurs qualités douces, moëlleuses & humectantes.

Il est cependant à observer qu'il

y a un choix à faire dans les grai-nes par rapport à la différence des temperamens; les lentilles par exemple conviennent mieux aux corps *cacochimes*, dans les viſcéres deſquels le ſang paroît trop ralenti ou trop appeſanti : les lentilles ſont des grai-nes qui paſſent pour être d'une qua-lité très-temperée & ſi aiſées pour la diſtribution, que ſelon le Méde-cin Boëclerus, elles portent le cal-me par-tout le corps. De même l'orge & le ris ſont excellens pour les poitrines foibles, & les gruaux d'avoines pour les perſonnes dans leſquelles on appréhende quelque obſtruction: les boüillies, les crêmes, les purées & les ſorbitions faites avec les féves ou haricots aromatizées d'un peu de canelle nourriſſent par elles-mêmes, & d'ailleurs elles ſup-pléent à nombre de drogues arides & deſſechantes, comme les abſor-bants, les concentrants & autres re-médes que l'on prodigue dans les maladies. Le millet, outre qu'il eſt par lui-même très-nourriſſant, ſert auſſi a raffermir les inteſtins dans les cours de ventre.

Si cependant la santé menaçoit ruine & que pour prévenir une maladie longue & dangereuse il fallût quelque nourriture plus aprêtée ou plus délicate, on pourroit alors employer les *fromentées* faites avec la farine de froment cuite dans l'eau, en y ajoutant quelques jaunes d'œufs & un peu de sucre, ou bien des *panades* de mie de pain *fraisée* cuite de même & avec les mêmes assaisonnemens. On sent bien que ces alimens n'emportent pas avec eux beaucoup de dépense, & d'ailleurs on sait par l'experience qu'ils ont été d'une grande utilité dans certaines maladies. J'ai vû des personnes qui préparoient ces sortes de panades avec du lait, mais je crois que cette façon de les apprêter ne seroit pas salutaire pour beaucoup de personnes d'entre les Pauvres; car il me semble qu'il y auroit lieu d'appréhender que le lait rencontrant trop d'*aigres* ou d'*acides* dans leurs entrailles farcies pour ainsi dire de sucs viciés, n'avançât les maux qu'on veut leur épargner; il pourroit perdre alors de sa qualité, &

si une fois il venoit à s'épaissir ou à se coaguler dans les entrailles, il deviendroit la source de mille obstructions : on n'a pas le même accident à craindre de la part des alimens farineux simplement préparés, c'est-à-dire sans le mélange du lait, leurs molécules étant douces, lisses, & comme porphirisées se laissent simplement délayer, & se liquéfient sans s'exalter ou se développer en parties salines, sulphureuses & fermentatives. Tout ceci est d'après M. Cheyne dans l'ouvrage que j'ai déja cité.

Ce sçavant Anglois étoit si persuadé des avantages que l'on pourroit tirer de l'usage des graines dont on compose les alimens farineux, qu'il n'a rien négligé pour en convaincre ses lecteurs. Il a recueilli des preuves de toutes espéces pour en démontrer l'utilité, & il est descendu pour cela dans des détails, qui font voir également & la vérité du sentiment qu'il soutenoit, & la profondeur de ses connoissances : voici, entre autres recherches, celles qui donne un nouveau lustre à

l'utilité qu'il prétend que l'on peut retirer de l'usage des graines ; c'est dans l'endroit où il entreprend d'en développer au juste la véritable nature. Les graines, comme il l'observe, sont comme les œufs des plantes, c'est de-là qu'elles doivent sortir pour s'étendre & se déployer ensuite : (telle fut la conjecture d'Empedocles, qui a été confirmée par les sçavantes expériences de MM. Malpighi, Grew, & Leuvenhoek.) Ces œufs sont comme le *crayon* ou l'abrégé de toutes les principales parties des plantes ; d'où l'on peut conclure d'abord que ce sont des extraits de la nourriture la plus tendre & la plus déliée, puisque dans des particules d'un si petit volume, sont renfermées toutes les parties des plantes qui doivent y prendre leur accroissement avec leur suc nourricier primordial : Ainsi on peut regarder les graines, comme les reservoirs naturels du *volatil* le plus fin & le plus délié que l'on puisse comprendre : une graine de fougére, par exemple, qui est deux fois plus petite qu'un petit

grain de sable, renferme en elle cent autres petites graines. Je demande après cela si l'on peut regarder ces graines comme des matieres gluantes, groſſieres, épaiſſes, comme quelqu'un l'a prétendu; n'y remarque-t-on pas plûtôt le *volatil* le plus abondant & le *ſpiritueux* le plus fin qui ſoit dans la nature? D'ailleurs, eſt-il quelque choſe de plus ſurprenant que la *ductilité* que doivent avoir les parties concentrées dans le ſein de ces germes, dont les lineamens primordiaux qui y ſont cachés doivent s'étendre, ſe groſſir, & s'accroître au point de produire des plantes d'une hauteur aſſez conſiderable? & cette diſpoſition *ductile* dans les parties des graines les plus déliées, ne répond-elle pas d'un heureux effet, lorſque converties en aliment elles auront à ſe répandre juſques dans les réduits du corps les plus éloignés? Et en effet la raiſon ſeule nous fait appercevoir dans ces nourritures, que j'appelle *vierges*, parce qu'elles ſont telles que le Créateur les a faites, la qualité principale que doivent

avoir les alimens pour être bienfaisans ; car des matieres auſſi *ductiles* que celles dont je viens de parler, n'ont rien de dur ni de caſſant, par conſéquent rien de *ſalin*, qualités qu'il eſt important de diſcerner pour juger de la bonté d'un aliment préférablement à un autre : c'eſt ce qui fait que je donne bien de l'avantage aux alimens tirés des graines, & à cette *moëlle* bienfaiſante que le Créateur a mis dans le froment pour la nourriture de l'homme, (*Cibavit eos ex adipe frumenti*,) au-deſſus de la chair des animaux la plus tendre, la plus délicate & la plus moëlleuſe, à laquelle il reſte cependant toujours quelque choſe de dur & de ſalin, car enfin ces chairs ſi délicates ne flattent le goût ſi agréablement que parce qu'elles contiennent en elles un ſel dulcifié délicatement répandu dans toutes leurs fibres : voilà ce qui leur procure ces ſaveurs ſi piquantes, ſi voluptueuſes, & en même-tems ſi pernicieuſes pour la plûpart des perſonnes qui en font uſage, parce que les ſucs nourriciers qui en réſultent

ne se distribuant quelquefois qu'imparfaitement, s'arrêtent souvent dans les entrailles, & cela par le defaut de *ductilité*, qui les empêche de s'étendre jusques dans les extrémités des parties les plus éloignées qui doivent en tirer leur croissance.

La préférence que l'on donne communément aux alimens gras sur les maigres, vient des préjugés que l'on se fait sur la *nutrition*. On s'imagine que cette opération se fait par l'apposition (*per juxta positionem*) ou l'assemblage des molécules qui s'unissent ou s'incorporent avec les parties qui ont à se nourrir ; c'est ce que l'on appelle *assimilation* comme si cela se faisoit par la liaison des particules qui s'attachassent aux parois des parties, c'est ce qui a donné lieu au proverbe trivial, *la chair nourrit la chair*, il faudroit donc en conséquence faire usage de choses bien substantielles ou d'aliments bien succulents, pour grossir comme à force de materiaux les parties qui ont à croître. Il est aisé de détruire ces idées en faisant quelques réflexions sur la maniére dont le corps se

nourrit & s'accroît même dans l'âge le plus tendre, ce que je vais en dire est d'après le fameux M. *Keill*, qui par de solides réflexions sur la maniére dont les plantes prennent leur nourriture & leur croissance, conduit naturellement à la découverte du grand art de la nutrition dans le corps humain.

Les plantes dans leurs germes, dit M. Keill, ne sont qu'un tissu de *filamens* qui contiennent une infinité de parties *solides-spermatiques*; ces filamens se grossissent par l'épanouissement des vésicules qui composent originairement ces parties : ces vésicules se dilatent en se remplissant d'une substance aërienne & insensible, tel que l'air l'est lui-même; or comme elles sont innombrables, ce sont autant d'*atomes* ou même *plus qu'atomes* vésiculaires, qui croissant de volume se grossissent plus de l'esprit que du materiel ou du volume de la matiére, ce qui suffit pour la nourriture & l'accroissement de ces parties, sans avoir recours à une *apposition* grossiére de particules qui s'attachent ou se colent aux parois des parties.

Deux experiences sur la vegetation des plantes prouvent parfaitement ce qu'avance M. *Keill.* La premiére est de l'illustre M. *Boyle* qui assure qu'une graine de courge semée dans une terre qu'il avoit fait sécher, produisit cependant étant arrosée une plante du poids de quatorze livres. La seconde est de *Van Helmont* qui ayant planté un saule pesant cinq livres dans une terre desséchée, comme celle de M. *Boyle* : cet arbre s'accrut dans l'espace de cinq ans jusqu'à cent soixante & neuf livres, quoique pendant tout ce tems il n'eût été arrosé qu'avec de l'eau de pluie, ou avec une eau depouillée & comme *amaigrie* par la distillation, & la terre que l'on avoit pesée auparavant dans l'une & l'autre experience, n'avoit presque rien perdu de son poids dans celle de M. *Boyle*, & ne se trouva déchûe, dans celle de M. *Van Helmont*, que de deux onces au bout de cinq ans.

On voit par ces experiences un accroissement de 164. livres par le moyen de l'eau toute seule, sans

que la terre y ait contribué en rien, puiſqu'elle n'étoit diminuée que de deux onces dans l'eſpace de cinq ans, eſt-il étonnant après cela, conclud le fameux Praticien Zwinger, qu'il ſuffiſe pour la nourriture de l'homme de faire uſage d'eau ou de tiſanne faite avec les vegetaux ou les plantes? Et en effet pour faire l'application de la vegetation des plantes à la maniére dont les corps ſe nourriſſent & s'accroiſſent, il eſt à obſerver qu'il y a une communication très-réelle entre elles & le corps humain; car de même que les racines ſe trouvent diſtinctement figurées dans le germe ou la graine de la plante avec le fruit qui doit en naître, de même auſſi toutes les parties du corps ſont renfermées effectivement & réellement dans l'œuf où ſon germe eſt contenu. Ainſi la nourriture ou la croiſſance de ce corps, tout organiſé comme il eſt dans ſon germe, n'eſt autre choſe, quand il en eſt ſorti, qu'un épanouiſſement de ſes parties qui y ſont concentrées: il ne leur faut donc qu'une matié-

re élastique autant *aërisée* que les linéamens du corps qui est à naître sont déliés, laquelle comme un esprit, ou un vent souffle dans ces vésicules, & qui en les relevant de leur affaissement les dilate & les grossisse ; tel est l'ouvrage de la nature, dans lequel il est encore à observer que non-seulement les germes de toutes les plantes, aussi-bien que les œufs de tous les animaux, ont été dans la première femelle, ou la première plante que le Créateur a produite avec ses graines, mais encore que toutes les plantes & les animaux nés & à naître y ont été renfermés.

Mais en même tems que le Créateur a tiré du néant tous les germes des plantes & les plantes elles-mêmes dans leurs germes, il a créé aussi tout ce qu'il y a d'*esprits végétatifs* qui doivent développer ces germes pour remplir ses desseins dans l'œconomie animale & pour le service des êtres créés : c'est cet esprit de végétation & de vie qui étant porté sur les eaux, qui venoient d'être créées, (*spiritus Domini fere-*

batur super aquas,) semble les avoir *impreignées* de vertus secretes & les avoir renduës dépositaires de la faculté nutritive, qu'elles ont elles seules en propre. On a vû un exemple étonnant de cette vertu dans l'experience de la graine de courge semée par M. *Boyle* dans une terre desséchée : cette graine acquit le poids de vingt-cinq livres dans la plante qui en sortit, sans que la terre qui la produisit eût reçu d'autre nourriture que d'être arrosée de tems en tems avec de l'eau de pluie; de même le saule planté par M. Van Helmont acquit par le même moyen une croissance du poids de cent soixante-quatre livres sans y compter les feuilles qu'il perdoit tous les hivers, & sans que la terre qui le portoit en ait souffert d'autre déchet que celui de deux onces de son poids pendant l'espace de cinq ans : n'est-il pas naturel d'en conclure que l'eau toute seule a opéré cet espéce de prodige; les alimens aqueux ne sont donc point si impuissants que l'on se l'imagine communément.

De plus pour ajouter encore quelque chose à l'avantage que je croi que les alimens maigres ont sur les gras, examinons un peu ce que c'est que le suc nourricier, cette partie blanche du sang, cette lymphe d'où les parties différentes de notre corps prennent leur nourriture, on verra que ce n'est qu'un assemblage de particules longues, pliantes & filamenteuses; si après cela on fait attention à la nature du véhicule dans lequel roulent ces particules fibreuses, on ne trouvera autre chose qu'une eau que l'on nomme *serosité*; voila où tout se reduit, tant la nourriture que l'on prend du maigre, aussi-bien que celle que l'on tire de la chair des animaux, c'est-à-dire, que ce n'est qu'un suc *aqueux-lymphatique-laiteux* que l'on nomme *chyle*; il y a cependant une différence dans la façon dont se forme le chyle en conséquence de ces différentes nourritures, mais certainement cette différence n'est point favorable aux alimens tirés des chairs des animaux : dans les alimens maigres, les parties *fibreuses*

ſe trouvent dans leur état naturel, c'eſt-à-dire, *blanches*, *friables*, *coulantes*, *non continuës ni liées*, ou confonduës les unes avec les autres; au lieu que dans les alimens gras, c'eſt un ouvrage pour la nature, de faire retrouver dans l'eſtomac ces fibres *blanches & coulantes* qui ſe ſont comme perduës & métamorphoſées en fibres charnuës, rouges & ſanguines qui forment les chairs des animaux. Je demande en conſéquence de ce que je viens de dire, quels ſont les alimens les plus naturels à l'homme, ou de ceux qui ſe ſont conſervés dans leur état naturel, ou de ceux qui en ſont ſortis pour ſe convertir en chair.

Tous ces rapports naturels & originaires des germes des plantes, avec la nutrition & avec l'art dont elle ſe fait dans les plantes, pour devenir enſuite la nourriture des animaux, ne montrent-ils pas évidemment que ces mêmes plantes & leurs graines ont été originairement inſtituées par le Créateur pour être la ſubſiſtance de l'homme; auſſi eſt-ce à lui que l'Auteur de la nature

ture a assigné pour aliment, non-seulement les herbes de la terre & les fruits des arbres, mais encore les graines de ces mêmes herbes & les *semences* des arbres : *Dixit Deus, ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen & universa ligna quæ habent in semetipsis sementem.* Des alimens si simples établis pour entretenir & conserver la santé de l'homme dans sa premiére origine, sont-ils moins propres à la lui conserver dans la suite des tems ? Et en effet ces plantes ont une telle vertu que même depuis que les hommes les ont abandonnées pour des nourritures plus succulentes, on a été obligé d'y avoir recours pour en tirer les remédes les plus efficaces ; c'est la réflexion que Pline faisoit au sujet des Pauvres des campagnes, qui réduits souvent à se contenter pour toute nourriture de ce que la terre leur offroit, prenoient selon lui dans leurs repas ce que l'on peut trouver de meilleur pour remédier à nombre de maladies : *Vera remedia pauperrimus quisque cœnat.* Galien pensoit de même, & il trouvoit Gen. 11. 29.

dans les alimens les plus vils en apparence & les plus mépriſés, des préſervatifs & des remédes pour les plus grandes maladies. Les ſentimens de ces fameux Auteurs ſe ſont conſervés chez les modernes ; & par-tout dans les ſavans Ouvrages de *Ramazzini* & de *Portius*, on remarque le cas qu'ils faiſoient des alimens les plus ſimples, juſques-là que *Portius* ne fait point difficulté d'appeller l'ail la theriaque des Pauvres, *ruſticorum theriaca.* Cette conſideration pour l'ail eſt très-ancienne ; car nous voyons dans Virgile que les gens de la campagne, ceux même qui eſſuyoient les plus rudes travaux, comme les moiſſonneurs, ſe trouvoient confortés, rafraîchis même au milieu de leurs fatigues en mangeant de l'ail, du ſerpolet & autres herbes aromatiques.

Theſtylis & rapido feſſis meſſoribus æſtu
Allia, ſerpillumque herbas contundit olentes.

Cet uſage de l'ail & autres plantes, comme oignons, poireaux, &c. étoit tellement en vigueur dans les tems même les plus reculés, que

les Egyptiens, ce peuple cependant si savant dans les sciences humaines, les avoient en vénération; & le peuple Hébreu qui avoit été longtems en captivité chez eux, avoit pris une inclination si singuliére pour ces legumes, qu'ils les regretoient hautement dans le déserr où Moïse les avoit conduits après les avoir délivrés du joug des Egyptiens: *In mentem nobis veniunt pori, cæpe, allia.* Num. 11. 6.

Tous ces legumes qui avec les graines suffisoient autrefois pour la nourriture des hommes, auroient-ils donc aujourd'hui perdu de leur propriété? & si les riches les ont abandonnés pour faire usage d'alimens plus succulens, croira-t'on qu'ils n'ont consulté dans ce choix que l'interêt de leur santé? L'expérience seule suffit pour faire voir qu'ils se sont grossiérement trompés; & en effet ces gens livrés à la bonne chére se portent-ils mieux que ceux qui vivent sobrement; & même parmi ceux qui ne font point de grands excès, mais qui cependant font un usage fré-

quent de viandes succulentes, on voit-on beaucoup qui jouissent d'une vie aussi longue & aussi saine, que ces anciens qui ne se nourrissoient que des alimens les plus simples. On dira peut-être, que parmi les pauvres des campagnes ou autres, il regne souvent nombre de maladies très-facheuses, & cela parce que pour la plupart ils tirent leur principale nourriture des alimens maigres, qui ne formant que des sucs visqueux, gluans, épais, sont dès là d'une digestion très-difficile. Il est aisé de résoudre cette difficulté, en faisant voir précisément ce qui rend ces alimens malsains; il faut d'abord observer que ce qui leur donne les mauvaises qualités qu'on leur reproche, ne vient nullement de la nature même des graines ou des legumes, mais de la façon dont on les apprête; l'abondance de sel, d'oignons, & de poivre dont on se sert pour en relever le goût, en diminuë certainement la qualité: c'est ainsi que par le mêlange pernicieux de nombre d'ingredients, on rend

indigeſtes & malſains des alimens qui de leur nature ſont ſimples, bienfaiſans & plus proportionnés qu'aucun autre aux fonctions de l'œconomie animale. Mais ce n'eſt pas ſeulement l'aſſaiſonnement immoderé des legumes qui peut les rendre malfaiſans, c'eſt plus ſouvent l'uſage que l'on fait du vin ; car perſonne ne veut s'en paſſer : il n'y a que les perſonnes aiſées qui faſſent habituellement bonne chere ; mais pour le vin, tout le monde veut en boire, les pauvres comme les riches, & les honteux effets de cette liqueur pernicieuſe ſe manifeſtent encore bien plus ſouvent parmi les Pauvres que par-tout ailleurs. J'ai parlé d'une façon aſſez étenduë du danger qu'il y avoit à faire uſage du vin dans mon Traité des diſpenſes du Carême ; j'ai fait voir qu'il convenoit à peu de perſonnes d'en boire, & que lorſqu'on en buvoit, on ne pouvoit avoir trop d'attention à en temperer le feu par beaucoup d'eau. Je vais propoſer ici la liqueur que je croi la plus ſaine, parce qu'elle eſt la

plus propre pour entretenir dans nos corps les ſages mouvemens & les juſtes précautions dont la nature ſe ſert elle-même pour la conſervation de la ſanté.

Je ſuis toujours ici les ſages réflexions de Ramazzini, & de Portius, ce dernier ſur-tout préfére ouvertement l'uſage de l'eau à celui du vin, c'eſt par le moyen de l'eau que l'on procure les bonnes diſpoſitions, les louables coctions, non-ſeulement celles qui ſe font dans l'eſtomac & dans les premiéres voyes, mais encore celles qui doivent ſe faire dans les vaiſſeaux, dans tous les viſcéres, & juſque dans les lointains de l'habitude du corps les plus profonds & les plus intimes, où ſe conſomme la plus ample & par conſéquent la plus néceſſaire des *ſecretions* & des *dépurations :* on entend bien qu'il s'agit ici de la *tranſpiration*, cette évacuation ſi abondante & en même tems ſi importante de laquelle dépend la ſanté de tous les hommes, en quelque état de la vie qu'ils ſoient placés.

Ce même Portius qui avoit réfléchi si profondément sur tout ce qui se passe dans l'exercice de l'œconomie animale, observe qu'il y a dans toute l'habitude du corps une abondante *sérosité*, une eau naturelle qui partout détrempe les sucs, & qui, pour ainsi dire, les *charie* & les insinue partout : cette eau, dit-il, est chaude partout, & par conséquent il en conclud très-justement à mon avis, qu'il faut aux sucs & aux humeurs qui ont à circuler dans les entrailles un *fluide chaud* dont les particules *volubles* servent comme de rouleau & de vehicule pour *charier* & transmettre le sang & les sucs nourriciers jusque dans les dernieres extrémités des vaisseaux. C'est d'après ces réflexions prises dans les loix naturelles de l'œconomie animale, que ce savant Médecin recommandoit l'usage de l'eau chaude qui facilite par elle-même la digestion des matieres alimenteuses, & qui est le véritable dissolvant qui prévient les obstructions d'où naissent tant de maladies : d'un côté elle supplée au défaut des sucs nour-

riciers qu'elle développe ; de l'autre elle porte dans les vaisseaux & dans le sang même le vehicule propre à le détremper, le délayer, l'adoucir, & le faire circuler. Voilà pour l'état de santé ; mais lorsque par hasard cette santé vient à s'altérer c'est là la circonstance dans laquelle conformément aux préjugés vulgaires, on est tenté de faire usage du vin, dans l'intention, à ce que l'on prétend, de fortifier l'estomac, & de faire réussir les digestions : mais j'observerai ici en deux mots, que l'usage du vin n'est nulle part tant déplacé que dans les commencemens d'une maladie, dans laquelle les humeurs sont déja épaissies, les fluides destitués de leur volubilité, pendant que d'un autre côté les parties solides qui doivent les faire circuler sont desséchées ou affoiblies dans leur ressort ; le vin alors rencontrant trop de résistance, & de la part de ces *solides* desséchés & comme roidis, & de la part des *fluides* qui sont compacts & appesantis, il augmente le dessèchement des solides, aussi bien que l'ardeur

& l'embarras dans les fluides. L'eau chaude au contraire, & l'usage de ces bouillons dont j'ai déja parlé, faits avec des gruaux & des farines, s'insinue dans ces sucs ralentis, & la conformité de substance qui se trouve entre les uns & les autres opére un *amalgame* naturel entre eux sans y causer aucun trouble.

Je sçais bien que quelque avantage que l'on donne à l'eau chaude, il sera bien difficile de la mettre en réputation auprès de bien des personnes : le goût n'est point flaté, & dès-là quel moyen de réussir à persuader l'usage d'une chose qui ne peut faire aucun plaisir ? Mais il s'agit ici de la santé, il s'agit ici des Pauvres à qui elle est essentielle pour l'exercice de leurs Professions; je n'écris point pour les voluptueux à qui la santé est précieuse cependant, quoiqu'ils fassent tous les jours tout ce qu'il faut pour la détruire ; un régime aussi simple que les légumes, une liqueur aussi insipide que l'eau ne trouvera sûrement point chez eux d'approbateurs ; mais j'en appelle aux Sages, c'est-

à-dire, à ces gens qui ont non seulement le goût de la vertu, mais qui ont aussi par devers eux des connoissances qui les élèvent au-dessus des idées communes : ils conviendront certainement que pour ce qui regarde la santé, l'eau chaude est à tous égards ce qui lui est le plus convenable. Le sçavant Bruierinus dans son Traité des alimens, (*de re cibariâ*, pag. 891.) après avoir parlé des avantages de l'eau, cite l'exemple de nombre de personnes & entre autres de peuples entiers qui en font un usage habituel : tels sont les habitans du Vivarais qui ont, dit-il, un tel goût, ou plûtôt, qui sont si persuadés des avantages que l'on trouve à boire de l'eau chaude, qu'ils n'en boivent jamais que lorsqu'ils l'ont rendue chaude de quelque façon que ce soit : il rapporte à ce sujet avec son élégance ordinaire les différens moyens dont les particuliers riches ou pauvres se procurent de l'eau chaude. Dans le petit peuple, les uns prennent la voye la plus simple, qui est de mettre l'eau auprès du feu, d'autres jettent dans

leur eau un morceau de pain rôti, quelques-uns y plongent un morceau de fer rouge. Parmi ceux qui ſont à leur aiſe il y en a qui ont des lames d'or deſtinées à cet uſage ; on les met au feu, & enſuite on les trempe dans l'eau que l'on veut boire. Enfin parmi les Pauvres & ceux qui ſont les plus occupés, perſonne ne boit l'eau que lorſqu'elle eſt chaude, de façon qu'un payſan qui n'a pas eu le tems de faire chauffer l'eau qu'il veut boire, prend des charbons ardens & les jette dans ſa taſſe avant que de boire : *At pauperes & ruſtici prunas à foco in potoria demergunt.*

Il eſt vrai que l'uſage de l'eau chaude, quoique autoriſée même par les Anciens, a ſouffert auſſi quelques difficultés ; Pline, par exemple, a ſemblé prendre le parti de l'eau froide, il fait même remarquer que de tous les animaux il n'y a que l'homme qui boive de l'eau chaude ; mais il y a longtems qu'on a répondu ſur ce ſujet à ce ſçavant Naturaliſte : un ſçavant Moderne a même fait voir que dans la prati-

que de la Médecine des chevaux, il étoit de certains cas dans lesquels on leur faisoit boire de l'*eau de son* chaude. D'ailleurs, quand même le fait seroit vrai, l'observation de Pline ne prouveroit rien contre nous, parce que d'abord il s'agit dans cet Auteur des animaux dans l'état de santé, ils boivent de l'eau froide alors, & si ils la boivent de même en cas de maladie, c'est qu'ils n'en sçavent pas d'avantage; d'ailleurs cette eau froide leur est toujours salutaire quand ils se portent bien, parce que leur maniere de vivre est toujours la même, soit pour la qualité des alimens, soit même pour la quantité, parce qu'on a soin de la leur mesurer; de plus, les fibres de leurs estomacs n'étant pas exposées comme dans les hommes aux dérangemens des passions, l'eau froide qui est dans l'ordre du Créateur pour servir à la digestion des herbes, produit toujours en eux le même effet tant que leur santé subsiste. Il en est de même de la plûpart des gens de campagne, l'eau froide ne gâte rien dans leurs digestions tant

que leur santé est suffisamment entretenue par des nourritures simples; mais dès que le besoin les réduit à manger indifféremment ce qu'ils peuvent trouver, l'eau chaude devient alors pour eux un remède excellent pour prévenir les mauvaises digestions & les autres maladies qui sont les suites de la disette : tel est l'épaississement ou la crudité des humeurs qui est comme nécessairement occasionné par la disette, parce qu'alors les humeurs ne sont pas renouvellées par une quantité suffisante de sucs nourriciers, soit parce qu'ils diminuent dans les entrailles des Pauvres à mesure que le nécessaire leur manque, soit parce que le peu d'alimens qu'ils peuvent prendre sont grossiers, salins & malfaisans. Rien de plus salutaire pour remédier aux pernicieux effets de ce dérangement que l'usage de l'eau chaude, par laquelle les fluides parfaitement délayés, & les solides mollement tendus & tenus les uns & les autres dans un mouvement réglé & constant, remettent toute l'œconomie animale dans l'état de santé.

Je pourrois entrer dans un plus grand détail sur les avantages de boire de l'eau, & principalement de l'eau chaude ; mais je crois en avoir dit assez pour en prouver l'utilité ; ce qui est certain, c'est qu'on ne s'est jamais mieux porté que dans les tems où l'on ne bûvoit que de l'eau, jamais les hommes n'ont été si vigoureux & si puissans qu'avant l'usage du vin ; c'est cette liqueur séductrice qui devenue journaliere a diminué le volume des corps à mesure qu'elle a affoibli la santé ; c'est elle par conséquent qui a diminué le nombre de nos jours. En effet le vin & les autres liqueurs ardentes blessent l'estomac & les nerfs ; toutes les liqueurs *vineuses* sont pleines d'esprits turbulens, embarrassés, mal dépurés, qui se portent au cerveau, & heurtent les nerfs avec d'autant plus de force qu'ils ont plus de volume & de poids : de plus, peut-on penser que ces liqueurs soient capables par elles-mêmes de procurer les *loüables digestions ?* L'usage des délayans simples n'est-il pas plus efficace, ou plutôt

le ſeul moyen ſûr pour y parvenir. On ſçait que ces délayans ſimples & aqueux ont une vertu digeſtive à laquelle rien ne réſiſte, les *alkalis*, les *acides*, les *ſulphureux* s'en laiſſent pénétrer, en un mot il eſt peu de *mixtes* qui puiſſent réſiſter à l'action de l'eau.

L'eau eſt donc l'unique véritable délayant, & la boiſſon la plus ſaine dont les Pauvres puiſſent faire uſage; les Riches en tireroient ſûrement auſſi les mêmes avantages, mais ce n'eſt point à eux que je m'adreſſe ici, parce que outre qu'ils ne ſont pas l'objet de cet ouvrage, je ſçais bien que je ne réuſſirois pas à m'en faire écouter; j'eſpére trouver plus de docilité de la part des Pauvres à qui la ſanté eſt en tout point ſi néceſſaire.

Cependant, quoique je leur conſeille l'eau chaude pour leur boiſſon ordinaire, il eſt quelquefois des circonſtances dans leſquelles il eſt bon d'apporter quelques correctifs ſuivant l'état dans lequel on ſe trouve; ainſi, ſi l'on remarquoit que l'eau chaude ordinaire n'eût pas tout

l'effet qu'on en pourroit attendre, (car enfin il eſt des tems d'infirmités dans leſquelles les meilleures choſes ſemblent perdre de la bonté de leurs qualités;) on pourroit préparer différentes infuſions ſelon les cas différens, par exemple, on prépareroit pour les uns des infuſions avec les *ſentaux citrins* ou *rouges*, ils ſont à très-bon marché, & une petite quantité de leur poudre ſuffit pour embaumer une grande quantité d'eau, qui prend par ce moyen une vertu *cordiale*, *digeſtive*, *diapnoïque*. Pour d'autres, on pourra faire infuſer un petit morceau de *ſaſſafras*, la dépenſe eſt très-peu de choſe, & une très petite quantité peut *imprégner* pluſieurs cruches d'eau; il en réſulte des potions qui ont vraiement la vertu *diaphoretique*: la *menthe*, le *thim*, le *cerfeuil*, le *perſil*, la *pimprenelle*, le *creſſon*, le *triſolium fibrinum* fourniſſent encore la matiere d'infuſions *théiformes* qui ſont très-utiles dans bien des occaſions. Enfin il eſt des ſituations d'infirmités qui demandent que l'on employe des eaux *ferrugineuſes*, on en fait d'artificielles

d'artificielles à très-peu de frais : on prend pour cela quelques onces de *limaille* ou de *rouille de fer*, que l'on enveloppe dans des *noüets*, avec lesquelles on peut à différentes fois, *ferrer* assez d'eau pour en remplir plusieurs bouteilles. Ces mêmes attentions préviendront sûrement des maux considérables parmi les Pauvres.

On demandera peut-être comment il sera possible de mettre en exécution tout ce que je viens de dire, non seulement par rapport à l'asservissement à boire de l'eau ; mais encore par rapport aux alimens que j'ai recommandés jusqu'à présent ; j'avoue que les Pauvres abandonnés à eux-mêmes auroient bien de la peine à s'y résoudre ; d'ailleurs ils marchent toujours en aveugles pour la plûpart, ils joüissent de la santé, ou plûtôt ils l'usent tant qu'ils la sentent chez eux ; dès qu'elle vient à s'altérer l'ennui les prend, ils se laissent accabler par le chagrin, & si quelqu'un ne prend soin d'eux, ils ont aussi peu d'attention à prendre les moyens

de recouvrer la santé qu'ils en ont eu pour l'empêcher de s'altérer lorsqu'ils en joüissoient. C'est ici que les personnes charitables qui se sont dévouées au service des Pauvres, doivent faire éclater leur zéle, & en même tems se munir de patience & de fermeté pour surmonter avec douceur les difficultés & les mauvaises humeurs de personnes, qui accablées de mélancolie, (suite ordinaire de la pauvreté & de la maladie;) n'écoutent souvent qu'avec répugnance ce qu'on leur propose pour leur bien.

On trouvera peut-être cette digression un peu longue, pour moi je l'ai crû nécessaire, parce que je suis persuadé que l'on ne peut trop insister sur le choix des alimens, & que la plûpart des maladies ne viennent que parce qu'on ne sçait point observer un régime convenable. Je vais reprendre mon sujet, c'est-à-dire, je vais à présent traiter des différentes maladies par rapport aux différentes professions, aux différens sexes & aux âges différens; je me reserve en traitant cette ma-

tiere d'y semer encore quelques traits au sujet des précautions dont on pourroit user dans chacun de ces états pour prévenir les maladies : ainsi cette partie de la Medecine sera un composé de préservatifs & de remédes dans lequel chacun trouvera les moyens de conserver sa santé, ou de la rétablir lorsqu'elle viendra à s'altérer.

Maladies des Artisans.

Les Artisans sont partagés en différentes classes, les uns sont continuellement exposés au feu, comme les maréchaux, les serruriers, les armuriers, &c. D'autres travaillent habituellement dans l'eau, tels sont ceux qui nettoyent les puits, les égouts, les cloaques, &c. tels sont aussi les blanchisseuses, les teinturiers, &c. Il en est dont la profession les expose à respirer un air grossier & malfaisant, tel que le respirent ceux qui travaillent aux mines & aux carrieres. D'autres enfin ont à essuyer mille incommodités nécessairement attachées à telle

& telle profession, & qui affectant le sang d'une façon différente, demandent aussi pour chacun des préservatifs & des remédes particuliers : chaque état, chaque profession trouvera ici sa place : j'entrerai dans quelques détails qui ne seront peut-être pas du goût de certaines personnes un peu trop délicates ; mais au reste je me flate de ne pas déplaire à ceux qui aiment le bien public & qui savent bon gré à quiconque fait des efforts pour le procurer.

I. Serruriers, Marechaux, Armuriers, Cloutiers, Verriers. &c.

Les *ferruriers*, les *marechaux*, les *cloutiers*, les *armuriers*, &c. sont toutes personnes dont le Médecin doit croire le sang chargé de parties ignées, qu'ils respirent par toutes les parties de leurs corps. C'est pour cela que les *ferruriers* & les *armuriers*, sont particuliérement sujets à des *ophthalmies* & semblables maux d'yeux, suivant la raillerie que le Poëte satyrique * fait du pere de *Démosthéne* qui étoit chassieux, parce qu'il exerçoit le metier d'armurier. Le moyen de se garder de ces sortes d'inflammations, ce seroit,

Juvenal. Satyr. 10.

suivant la remarque de *Ramazzini*, que ces artisans s'astreignissent à un régime rafraîchissant, tel que le même Poëte l'indique dans l'usage des *bettes: Fabrorum prandia betæ.* Mais le remede particuliérement propre à ces maux d'yeux, c'est l'usage du lait de femme appliqué en maniére de collyre. Et lorsque le mal va trop loin, il faut en venir à la saignée, au petit lait, & aux eaux d'orge *émulsionnées.* La raison de ces maux d'yeux se tire de ce que le fer étant battu chaud, envoie une infinité de particules *metalliques sulphureuses*, lesquelles tenant les yeux de ces artisans continuellement irrités, les enflamment, & leur causent des *ophthalmies.* Les vapeurs de charbon qu'ils reçoivent continuellement, contribuent aussi intimement aux infirmités qui leur arrivent & qui leur sont communes avec ceux qui manient, qui travaillent, ou qui dans leurs ouvrages employent le soufre. C'est pourquoi ceux qui fondent le soufre tombent dans l'*asthme*, & prennent des *ophthalmies.* C'est ce qui rend si dangereux

les metiers de ceux qui ont à manier le *salpêtre* & le *soufre* pour préparer la poudre à canon dans les lieux où on la fabrique. De même ceux qui *soufrent* les tonneaux pour conserver le vin, éprouvent ces accidents, aussi-bien que les femmes qui emploient le *soufre* dans leurs blanchissages. On appelle cependant le soufre le baume du poumon, mais ce titre en lui n'est supportable, suivant la remarque d'un sçavant Médecin Chymiste *, que quand on en a séparé l'*acide* de la partie *sulphureuse*; & par-là l'on découvre l'erreur de ceux qui employent l'*esprit de soufre* dans tant de maladies de poitrine; pratique, dit Ramazzini, qui fait voir l'ignorance de tels Médecins. Je dis la même chose de ceux qui emploient cet esprit dans les bouillons pour guérir la galle, parce qu'ils ne savent pas distinguer dans le soufre sa partie *grasse balsamique*, de son acide. Le premier remède contre les vapeurs de soufre, c'est que les ouvriers doivent se l'épargner autant qu'il leur est possible; mais le

* Etmuller.

cas arrivant que leur poitrine s'altere, ils n'ont rien de meilleur à pratiquer que les tisannes de racine de guimauve, l'eau d'orge émulsionnée ; l'usage habituel d'huile d'amandes douces, & sur le tout, des eaux laiteuses, par le mêlange d'un peu de lait de vache sur beaucoup d'eau. Mais à en juger par les impressions des fumées de *charbon*, des *mineraux* & des *metaux*, il n'est guère d'artistes qui meritent plus de trouver place parmi les infirmes que font les mauvaises vapeurs, ou les fumées empoisonnées, que les Chymistes ; témoins leurs héros, *Paracelse* & *Van Helmont*, qui se sont attirés de si grands maux par les vapeurs *, auxquelles ils se sont exposés en préparant leurs secrets. Ceux qui les ont suivis * ont essuié de semblables maladies, comme les *coliques*, les *asthmes*, les *pissemens de sang*, les *convulsions* *. Ajoutez à cela ce que dit ce même Auteur * d'un Chymiste de réputation en Italie, qui étoit devenu tremblant, chassieux, asthmatique & sans dents, tout ce mal causé par

* V. *Ramazzini.*

* *Junker.*

* *Etmuller.*

* *Rachenius.*

* Voyez *Ramazzini* pag. 493.

la force de l'impreſſion des vapeurs ou fumées metalliques. A tout cela ces Chymiſtes n'ont trouvé avec le tems d'autres bons remédes que dans l'uſage de l'*huile d'amandes douces*, *du lait d'aneſſe* ou de vache, & des bouillons de choux rouge. M. Ramazzini auroit cru faire injure à M^rs les Chymiſtes, de leur propoſer des remédes, puiſque c'eſt chez eux, à ce qu'ils penſent, que ſe trouve le ſanctuaire de la vraie Médecine, cependant il leur fait obſerver, avec autant de fineſſe d'eſprit que de juſteſſe, qu'il les prend en *flagrant délit*, puiſque ſans égard pour un art auſſi merveilleux que le leur, ils vont prendre en d'autres *boutiques*, c'eſt-à-dire, dans la *Pharmacie galénique*, des remédes à leurs maux.

C'eſt donc un état ſujet à bien des infirmités que celui dans lequel on eſt continuellement expoſé aux vapeurs du feu: en effet, comme dit Van Helmont, le feu eſt le deſtructeur des choſes, & le meurtrier des corps, *rerum corruptor & mors*; il ſuffit pour s'en convaincre de jetter les

les yeux sur les maladies qu'ont à essuier les ouvriers qui manient le feu, tels que sont par exemple, ceux qui travaillent aux verreries, & qui cherchant ainsi les moyens de gagner leur vie, s'exposent continuellement à la perdre, parce qu'ils sont à tout moment parmi les fourneaux, les forges & le fer. D'ailleurs les matiéres qui se *vitrifient*, n'ont à la vérité ni odeur, ni fumée, ni vapeur; mais pour les amener au point de *vitrification*, le feu qu'on y emploie est si furieux, qu'il faut de jeunes gens de vingt ans, & les plus vigoureux pour y travailler, encore ne peuvent-ils y résister que jusqu'à l'âge de quarante ans, quoiqu'ils ne travaillent que six mois de l'année. C'est qu'étant obligés de se mettre continuellement presque nuds, à cause de l'excessive chaleur des fourneaux, ils deviennent sujets aux inconvenients mortels qu'il y a de passer immédiatement du chaud au froid. Voila cependant à quoi les contraint l'ardeur du feu, car l'action excessive en est telle, que ces ouvriers commencent par souf-

frir des maux d'yeux ſi extraordinaires, que leurs globes s'en apetiſſent dans leurs orbites ; & la raiſon en eſt ſenſible, c'eſt que ces organes étant tout d'eau, de lymphe, de graiſſes, de membranes, enfin tout de ſubſtance humide, ils tombent dans cette eſpéce d'*atrophie*, que leur cauſe l'impreſſion du feu terrible, qu'ils ont continuellement à regarder pour diriger leurs ouvrages. Ce n'eſt pas encore tout, une ſoif intolerable les tourmente, ſans oſer s'accorder un verre d'eau, parce qu'ils ont l'experience qu'elle leur eſt mortelle, à cauſe des *pleureſies* ou autres maux ſemblables de poitrine auxquels elle les expoſe. C'eſt donc au vin tout ſeul & au vin pur qu'ils ont recours, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe brulent l'interieur du corps, en même tems que les ardeurs des feux, & les flammes les conſument en les deſſéchant par le dehors : peut-on trouver une profeſſion plus meurtriére pour les perſonnes qui l'exercent ? Une réflexion ſur la qualité des boiſſons dont les Chinois font uſage dans les plus

grandes chaleurs, & au milieu des plus grandes sueurs, ne pourroit-elle point procurer aux ouvriers des verreries un secours très-salutaire pour se précautionner contre les inconveniens des chaleurs excessives qu'ils ont à essuier? Cette nation très-sage à plusieurs égards, se moque des Européens qui boivent ou des glaces, ou des limonades, pour se désalterer dans les chaleurs de l'été, au lieu qu'au milieu de celles de leur pays, les Chinois n'emploient que les boissons chaudes, & principalement du Thé; dont ils prennent abondamment, ce qui leur est très-salutaire. Sur ce modèle les ouvriers de verrerie s'épargneroient les dangers d'eau froide, qu'ils ont raison d'appréhender; en bûvant abondamment ou du *thé* légérement infusé, ou des infusions *théiformes* de *capillaires*, de *fleurs de violettes*, *coquelicot*, ou bien de l'eau pure chaude, toute seule ou dans laquelle on auroit fait bouillir un moment quelques racines de *scorsonère* avec un peu de réglisse. Ces boissons, sans les morfondre,

tempéreroient l'ardeur où le feu réduit leur sang, sans craindre que la transpiration en fût altérée.

Ces mêmes boissons chaudes conviennent encore parfaitement aux ouvriers qui travaillent aux forges, & aux *fondeurs*, en un mot à tous ceux qui sont employés aux fonderies. Ceux qui travaillent aux *briqueteries* & aux *tuileries* se trouvant aussi très-exposés aux feux ardents de leurs fours ou de leurs fournaises, ne peuvent rien faire de mieux que de se servir des mêmes précautions. Le travail des briques fut celui dont Pharaon se servit comme étant le plus bas, le plus humiliant, & en même tems le plus laborieux, & le plus ruineux à la santé, dans le dessein où il étoit de faire perir le peuple Hébreu. En effet un metier qui tient toujours ses ouvriers dans la bouë, & qui les oblige de passer souvent d'auprès leurs fourneaux au grand air pour y exposer les briques, tout cela sans aucun égard aux différentes dispositions de l'air chaud ou froid, du matin, du midi ou du soir, de combien

de maladies ou d'infirmités ne doivent point être affligés ceux qui par état sont attachés à un metier si dangereux pour la santé? Faudra-t-il aller chercher bien loin les causes des *fluxions*, des *rhumatisines*, des *paralysies*, des pleuresies, ou semblables fievres aiguës, peut-être malignes, auxquelles deviendront sujets des faiseurs de briques? Car que le peuple Hébreu ait été exemt de ces infirmités, ou semblables, puisqu'il n'en eût aucune pendant tout le tems qu'il traversa le désert, c'est-à-dire, pendant quarante ans, c'est ce qui releve le miracle de ce merveilleux voyage, en ce que le peuple Hébreu ayant fait dans le travail des briques tout ce qu'il falloit pour devenir infirme, il ne s'est cependant trouvé personne de malade, ni en Egypte dans le tems de leurs travaux, ni dans le désert: *Non erat in tribubus eorum infirmus.* Rien n'est si bon pour obvier à tous les maux dont on est menacé dans le travail des briques que le régime humectant, temperé & abondant, & c'est l'avis de l'Auteur des ma-

ladies des artisans. Ce fut en effet ce qui contribua le plus (humainement parlant) à la conservation du peuple Hébreu qui gémissoit sous la captivité des Egyptiens ; car malgré les travaux énormes dont la malignité de *Pharaon* se servit pour les exterminer, leur santé s'accrut au point qu'ils se multipliérent assez pour faire appréhender à cette ingrate nation, que ce peuple esclave ne se rendît maître de leur pays. L'abondance des excellents *légumes*, des *melons*, des *concombres*, des *oignons*, &c. dont ils étoient grassement nourris, contribuoit infiniment à leur embonpoint ; aussi étoient-ils très-sensibles au souvenir des oignons, des concombres & des melons qu'ils avoient quitté en Egypte. *In mentem nobis veniunt cucumeres, pepones*, &c. *. Est-il sorte d'aliment plus propre à faire un sang frais, doux & temperé ? d'autant plus que les chairs qu'ils regretoient étoient les chairs des poissons qu'ils avoient pour rien en Egypte. *Recordamur piscium quos comedebamus in Ægypto gratis.* Mais les Pauvres d'aujourd'hui qui ont à tra-

* Num. c. 11. v. 5.

vailler aux briques & aux tuiles, ſont bien éloignés de ſe trouver dans cette abondance d'aliments auſſi humectans, auſſi *rafraichiſſans* & auſſi nourriſſans, que les concombres & les poiſſons que les Hébreux avoient pour rien. Ainſi ces pauvres gens ſe trouvent expoſés à tous les maux que peuvent leur attirer les travaux auſſi penibles & auſſi malſains que ceux de la fabrique des briques. Le ſçavant *Ramazzini* auroit eſperé pour eux un merveilleux préſervatif dans l'uſage des bains publics, comme le pratiquoient les artiſans parmi les Romains à la fin de leurs journées; mais ce ſecours manquant aujourd'hui à nos Pauvres, n'en ſeroit-ce pas un à y ſubſtituer que de leur conſeiller de s'accoutumer à ſe laver ſouvent les bras & les jambes. Car c'étoit encore un uſage en quelques endroits de ne laver tous les jours que ces parties ſeulement, au lieu qu'ils ne baignoient tout le corps qu'environ tous les neufs jours qui étoient les tems de certaines foires parmi les Romains. C'étoit donc

un usage journalier alors de se laver les bras, les jambes à la fin des travaux : *Corpus laboribus rusticis fessum, non quotidie lavabatur, nam.... brachia & crura quotidie alluebant....* * *Senec. Epist. 89.* *cæterùm toti nundinis lavabantur* *. Et la raison de ces lotions, c'est qu'elles servoient à ôter les crasses que le maniement des terres, par exemple, ou du mortier ou du plâtre amassoit sur ces parties : *Scilicet abluebant sordes quas opere collegerant.* Or ce sont principalement les bras, les mains, les piés & les jambes qui travaillent les briques, &c.

II. Plâtriers. Les ouvriers qui travaillent le *plâtre* & la *chaux*, ou qui les emploient journellement à faire des statues, ressemblent à bien des égards (sur-tout par ceux sous lesquels nous examinons ici les metiers) à ceux qui fabriquent les *briques*, ou qui (comme les *massons*) les emploient. Car outre que chacun ou plusieurs des uns & des autres sont exposés à la chaleur de fourneaux très-ardents, très-desséchants & très-vaporeux, le plâtre & la chaux ont chacun en leur par-

ticulier de très-pernicieux inconvenients. Les Auteurs qui traitent des mineraux étoient assez dans la pensée que le *plâtre* & la chaux étoient des substances *congeneres*, comme s'ils avoient les mêmes qualités ; & ils ne rapportoient ces qualités qu'à la vertu *astringente* ou *emplastique*, parce qu'elle est sensible dans la chaux. Mais le plâtre a quelque chose de bien plus dangereux, en ce que ces vertus de la chaux sont *passives*, au lieu qu'il en est une dans le *plâtre* des plus actives & des plus puissantes, c'est une *élasticité* manifeste, qui rend le maniement & le contact du plâtre infiniment dangereux. En voici la preuve : Qu'un vieux bâtiment soutenu par des colomnes, qui viennent à manquer, & le menacent de ruine, il a besoin d'étaye, jusqu'à ce qu'on ait rétabli ou substitué d'autres colomnes. Or c'est un usage parmi les Architectes d'unir ou de faire joindre les colomnes au bâtiment qu'elles doivent soutenir, avec du plâtre, préférablement à la chaux. C'est que l'observation leur a appris, que le

plâtre fait tellement relever toute la masse du bâtiment qui alloit tomber, que les étayes se séparent d'eux-mêmes du bâtiment qu'ils soutenoient. Au lieu que quand ils emploient la *chaux* pour faire joindre les colomnes aux bâtimens qu'elles ont à soutenir, les étayes demeurent tellement en souffrance par le poids du bâtiment que la chaux laisse affaisser, qu'il faut employer la force pour séparer ces étayes, & leur faire quitter prise d'avec le bâtiment que l'on a relevé.

On comprend sans doute de quel effet doit être suivi le ressort du plâtre lorsqu'il affecte les vaisseaux & principalement ceux du poumon; car la vapeur du plâtre suivant l'air qui entre dans les bronches du poumon, & venant ensuite à déployer son élasticité contre les parois de ces canaux qui sont les premiers organes de la respiration, il se fait alors une telle compression dans les vaisseaux sanguins & nerveux, que la circulation du sang & des esprits se trouvera tout à la fois arrêtée ou extrêmement génée. Faut-il après

cela s'étonner si l'on voit les plâtriers devenir *asthmatiques*, *cachectiques*, & enfin mourir malheureusement ? *Galien* & les Médecins venus depuis lui, ont proposé des spécifiques contre les impressions du plâtre, les uns conseillent l'usage de la lessive de *cendres de sarment*, d'autres préfèrent cette cendre en substance, & d'autres recommandent les *crotes de souris*. Mais l'Auteur des Maladies des artisans préfère à toutes ces drogues l'huile d'amandes douces, & les émulsions communes dont il a vû de bons effets.

La chaux a de sa part de grands dangers, car sa vertu desséchante va jusqu'à un tel point sur les parties nerveuses, que, suivant l'observation d'un grand Praticien *, tout le cerveau en souffre, de manière que le principe des nerfs s'affoiblissant, toute l'œconomie animale tombe en ruine, & en particulier le poumon se trouve attaqué au point que la phthisie s'ensuit ordinairement. De-là vient que suivant la remarque d'un célébre

* *Amatus Lusitanus.*

* *Paul. Zach. Q. Med. leg.* Auteur *, les villes bien polissées ne doivent point souffrir dans leur enceinte les *chaufours*, comme on les appelle, ou les fours à chaux. Bien plus, il est ordonné par la Police que ces fours ne soient point trop proche des villes, parce que les fumées ou vapeurs qui en sont très mal-faisantes se font sentir de loin. A quels dangers donc ne seront pas exposés les ouvriers qui fabriquent la chaux ? Ils ne peuvent rien faire de mieux que de prendre fréquemment des tisannes faites avec les *guimauves*, les *violiers* ; l'usage habituel du *beurre frais* est encore bon dans le régime de ces ouvriers, & sur le tout, le *lait de vache* noyé dans beaucoup d'eau, parce que rien ne remédie plus promptement, selon *Ramazzini*, à la sécheresse de la gorge ou à l'irritation du poumon.

III. Carriers, Cureurs de puits. Il me semble que j'ai assez parlé de l'effet ou de l'impression de la chaleur & du feu sur le corps des artisans qui y sont exposés par leurs métiers : si l'on joint à ceci ce qui a été dit ailleurs des maladies inflammatoires, on y trouvera de quoi

aider les Pauvres en plus d'une maniere. Mais il eſt d'autres infirmités très-dangereuſes que contractent ceux qui ſont obligés de travailler dans des endroits humides, froids, & dans des ſouterrains ; tels ſont les *carriers* & les *cureurs de puits*, dont les maladies habituelles prennent leur origine dans l'impreſſion d'un air renfermé, froid & peſant auquel leurs corps ſont expoſés. Car quelle convenance peut-il y avoir entre la qualité pure, lucide & æthérée des eſprits animaux qui régiſſent les organes de la vie, & ces vapeurs noires, ſulphureuſes, ſalines & peſantes qui rempliſſent ces antres empoiſonnés ? Quel plus dangereux *contraſte* peut-il arriver dans l'œconomie animale ? D'un autre côté quel dérangement ne ſouffre pas la tranſpiration dans un ouvrier qui ſe trouve obligé à reſpirer habituellement un air froid & humide ; & enfin par rapport aux corps de ces pauvres malheureux, quel étrange poids ſur toute leur peau, laquelle étant comprimée par un air groſſier & épais, ne

donne point d'iſſue à l'évaporation des ſucs qui ont à tranſpirer, pendant qu'un air de pareille qualité froide & épaiſſe, s'appeſantit intérieurement ſur le ſang ? Alors donc l'attenuation du ſang venant à s'altérer dans le poumon, c'eſt l'origine des affections *aſthmatiques*, *cachectiques*, *rhumatiſantes*, auſquelles deviennent ſi ſujets ces ſortes d'artiſans. C'eſt la condition des *cureurs de puits*, auſſi deviennent-ils ſi infirmes, qu'il eſt fort ordinaire de les voir mourir à 40. ou 50. ans. Obſervation qui revient à celle qu'on a faite ſur ceux que leurs profeſſions obligent à être ſouvent ſous terre, comme dans les mines. L'on a remarqué que tous ces métiers ſont très-meurtriers, & rarement on voit ces ſortes d'ouvriers parvenir à un certain âge. M. Ramazzini conſeille aux cureurs de puits, pour prévenir autant qu'il eſt poſſible les maux dont ils ſont menacés, de ſe munir en deſcendant dans les puits d'un petit ſachet pendu à leur cou, dans lequel on aura enfermé une gouſſe ou deux d'*ail* pilées avec un peu de

camfre : ils ſe frotteront encore le nez & les tempes avec un peu d'eau de vie camfrée ou quelque eſprit de vin aromatique. L'uſage du *tabac* en fumée ou par le nez eſt encore un préſervatif qui ſe porte continuellement en poche ; car un cureur de puits peut y deſcendre en fumant. Enfin ils prendront en deſcendant dans le puits une cuillerée d'*eau thériacale*. Si en ſortant ils ſe trouvoient trop mal, il faut au plûtôt les mettre au lit, leur faire boire beaucoup d'eau bien chaude, ou d'infuſion de petite ſauge ; on les frottera par tout le corps avec une ſerviette ; on leur lavera les bras & les jambes avec du vin chaud ou quelque vin aromatique ; on leur appliquera des ventouſes ſéches, & le cas y échéant, l'on en viendra à la ſaignée pour dégager le ſang en même tems qu'on leur fera avaler un gros de confection d'hyacinte avec douze grains de la poudre de la *Comteſſe de Kent*, dans un verre d'eau de *chardon beni*.

C'eſt un reméde fort utile en pareil cas que la friction par tout le

corps, comme on l'a dit, quand un curieur de puits s'eſt trouvé extraordinairement incommodé au ſortir d'un puits où il aura eu à ſouffrir beaucoup. Mais ce ſeroit une excellente pratique pour tous ces artiſans, & même pour les *briquetiers*, les *chaufouriers* & les *plâtriers*, de s'accoutumer à ſe frotter, ſur-tout les ſoirs à la fin de leur journée, les bras & les jambes; car rien ne les délaſſeroit tant, parce que ces agitations des muſcles & des parties frottées, contribueroient ſingulierement à décraſſer les pores par le frottement de quelque toile un peu rude. Ce conſeil eſt très-ſalutaire, c'eſt le même que le Médecin *Portius* donnoit aux ſoldats de l'Empereur: & ſi des ſoldats ſont ſuſceptibles de pareils avis, on peut fort bien en conſeiller la pratique à des ouvriers qui ſont chez eux, avec tout le tems & la facilité qu'exige une telle opération.

IV. Marbriers, Statuaires, Tailleurs de pierres. Une autre obſervation à faire au ſujet des ouvriers qui travaillent aux carrieres, c'eſt de les prémunir contre les vapeurs qu'exhalent de certaines

taines pierres. Car tout étant *transpirable* dans la nature jusqu'aux marbres les plus durs, il est des exhalaisons qui se communiquent aux ouvriers dans de certaines carieres. En pareil cas l'application du petit sachet pendu au col, contenant quelques *gousses d'ail malaxées* avec le camfre, peut avoir de grandes utilités : il faudroit aussi avoir soin de se frotter avec quelque esprit de vin aromatique, & cela pour se faire une *atmosphere artificielle* qui serve de préservatif contre l'air malfaisant qui les environne. Ce n'est pas tout ce qu'il y a à craindre de la part des pierres ; les ouvriers qui ont à les tailler, comme sont les *statuaires* & les *marbriers*, ont à se garder d'une poudre fine & impalpable qui se détache de ces sortes de matériaux, de maniere que sans qu'ils y pensent, il s'en forme comme des graviers dans le poumon, dans l'estomac & ailleurs ; & de-là se font des concrétions pierreuses. Et en effet, c'est par-là qu'un Auteur célébre * prouve que les pierres qui se forment dans le corps hu- leurs de pierres.

* *Vi. delius.*

main, ne se font pas toujours par la faute du sang & des humeurs. Un autre célèbre Anatomiste *, rapporte qu'il a disséqué un corps de ces sortes d'ouvriers, dans lequel il sentoit que son scapel labouroit, pour ainsi dire, dans les viscéres, comme à travers d'une terre sabloneuse. L'on a là-dessus d'autres observations encore, qu'il seroit trop long de rapporter ici; mais du moins tout cela prouve que l'on ne peut trop recommander à ces ouvriers de boire assidûment de l'eau chaude pendant leur travail, & même de se mettre dans l'habitude de prendre souvent de la *tasse* en bol avant leur repas, ou bien d'avaler de l'huile d'amandes douces de tems en tems, & tout ceci pour empêcher que cette poudre ne s'amoncelle dans l'estomac, & pour l'entraîner par les selles. Les *statuaires* qui emploient le plâtre à faire leurs statues ou leurs bustes, ont quelque chose de semblable à appréhender; car il s'élève aussi continuellement du plâtre qu'ils mettent en œuvre, une poudre fine

* Diemerbroek

qu'ils respirent, laquelle endommage leur poumon : ainsi ils ont besoin des mêmes précautions que les *marbriers* & les *tailleurs de pierres.*

Mais si les marbres & les pierres transpirent des matieres dangereuses à la santé, les terres ont aussi leurs exhalaisons qui sont à craindre à ceux qui creusent la terre, comme sont les ouvriers qui creusent des puits nouveaux, ou qui en r'ouvrent lorsqu'ils ont été bouchés pendant des années. Ce sont des vapeurs étouffées, plus ou moins minerales, lesquelles sortant des terres qu'ils ont à remuer, peuvent les tuer sur le champ, ou les empoisonner pour le reste de leur vie, par les infirmités qui leur viennent par le remuement de ces endroits. Le remède à de si grands maux consiste à se précautionner, non de la part des drogues, mais par de sages prévoyances qui rendront impuissantes ces exhalaisons. Si donc un ouvrier a un nouveau puits à creuser, il doit autant qu'il peut s'assûrer de la nature du terrain qu'il a à ouvrir. Pour cela il faut tâcher,

V. Ceux qui travaillent dans la terre.

s'il y a quelques montagnes voisines, de se mettre bien au fait des qualités des matieres qu'elles ont la reputation de contenir, par exemple, les unes passent pour renfermer les matieres plus ou moins minerales, *sulphureuses*, *mercurielles* ou *plombées*, *nitreuses* ou *vitrioliques*, qui influent dans les terres voisines & dans les eaux qui les pénétrent ou qui les traversent. Dans ce cas, & même en tout tems, la précaution n'est jamais blâmable dans ces ouvriers d'avoir soin de ne creuser la terre qu'à différentes reprises, & à chaque fois qu'ils se reposeront, de faire bruler de la poudre à canon, ou chose semblable dans un creux de quelques pieds, qu'ils auront fait d'abord; ainsi pénétrant jusqu'à la veine d'eau qu'ils cherchent, ils y parviendront sûrement pour leur santé, pourvû que ce soit à travers un air qu'ils se seront fait en brulant de tems en tems de la poudre à canon dans la fosse qu'ils auront creusée. C'est une semblable précaution que doivent prendre ceux qui ont à r'ouvrir des puits qui au-

ront été bouchés depuis longtems ; c'eſt d'y jetter avant que d'y deſcendre des matieres combuſtibles & allumées, qui conſtituant par leur fumée une eſpéce d'atmoſphere nouvelle, corrigent le mauvais air qui s'eſt amaſſé dans le creux que l'on a tenu bouché pendant des années. On peut employer pour cela quelques petits fagots de bois odoriferans, comme du ſapin, du genievre, des bottes de papiers enflammées ; ou bien un flambeau allumé qu'on y deſcendra renverſé & attaché à une chaine de fer. L'ouvrier après cela riſque moins à ſe commettre à une telle épreuve : mais le moyen le plus ſûr pour connoître au juſte la qualité de l'air ſur lequel on a quelque ſoupçon, ce ſeroit d'y deſcendre un chien ou un chat enfermé dans un panier à jour. Car l'on jugeroit de la nature de l'air qui eſt renfermé dans ce creux, par l'effet qu'il feroit ſur les corps de ces animaux. Je ne crois pas que l'on trouve mauvais tous ces petits détails auſquels je m'arrête pour des ſujets auſquels le monde commu-

nément ne fait pas grande attention ; quoiqu'il y ait des métiers vils & bas, ils sont cependant nécessaires : d'ailleurs la vie des ouvriers, quels qu'ils soient, n'a rien de vil, elle est autant de l'institution du Créateur que celle des puissans du siécle, & un Médecin a autant à répondre de la vie des Pauvres, que de celle des Princes.

VI. Ouvriers qui curent les égouts, les retraits, &c.

Les ouvriers qui travaillent à curer les égouts, & principalement ceux qui sont établis pour nettoyer les retraits, meritent une attention particuliere ; & en effet ce seroit une injustice bien criante que de manquer d'égards pour de pauvres malheureux qui hazardent leur santé & leur vie pour la commodité du genre humain. On n'auroit peut-être jamais crû qu'une profession aussi sale & aussi basse, pût avoir quelque chose d'intéressant pour la Physique, & qui fût au-dessus de ses lumieres. C'est pourtant ce qui arrive par l'observation constante rapportée & confirmée par l'Auteur des maladies des Artisans. Ayant donc voulu sçavoir

Voyez Cassiodore, l. 3. ep. 30.

par lui-même d'un vuidangeur dans le tems qu'il étoit à travailler dans la foſſe, pourquoi il le faiſoit avec tant de précipitation, ce pauvre malheureux lui répondit que c'étoit pour en ſortir au plûtôt afin de ſauver ſes yeux. En effet cet Auteur ayant interrogé pluſieurs aveugles, qui demandoient leur vie en quêtant par la ville de *Modene*, ſur ce qui leur avoit occaſionné la perte de la vuë, il apprit de ces mandians qu'ils avoient perdu leurs yeux en travaillant dans les égouts. Tous ces ouvriers de *baſſes œuvres* avouent qu'il n'y a que leurs yeux qui ſouffrent des vapeurs qui s'élèvent des ordures qu'ils nettoient; de ſorte que ni le *poumon* ni aucun autre viſcére n'en ſouffre rien. L'on demande donc à la Phyſique médicinale la raiſon du choix que font les yeux des vapeurs acides & mordicantes de ces ordures, ſans intéreſſer aucunement ni le cerveau ni la poitrine, &c. L'on ſçait les antipathies du *lierre marin* avec les poumons; des *cantarides* avec la veſſie; de la *torpille* avec le genre nerveux qu'elle engourdit par

ſon ſeul contact ; & ſur toutes ces antipathies, l'on n'allégue guère que des *vertus occultes*, des *je ne ſçais quoi*, des rapports ſecrets ; & l'on ne voit pas trop comment cette ſcience ſi orgueilleuſe pourra rendre d'autre raiſon d'une difficulté qui lui vient de la part du plus bas des métiers. Elle ſe ſauve pourtant à la lueur des lumieres de ſa partie *expérimentale*. L'on ſçait (parce qu'on l'a remarqué dans des contagions,) que les odeurs de telles ordures écartent la peſte ; de ſorte que le venin de cette maladie ne prend preſque pas ſur les corps de ceux qui habitent les lieux qui en ſont ſi vilainement parfumés. Bien plus, il ſe trouve des Auteurs qui n'ont pas craint d'aſſurer que le ſpécifique contre la peſte étoit renfermé dans ces ſortes de matieres. Y auroit-il une preuve plus ſenſible que les viſcéres du corps humain ſe trouvent dans quelque ſorte de ſympathie, ou, ſi on oſe le dire, d'intelligence ou de complaiſance avec les ordures qui ſortent par les ſelles, comme pour leurs œuvres ou leurs productions ?

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, l'on demande les remédes à cette étrange *ophthalmie*, & le Docteur *Ramazzini* les a appris du vuidangeur qu'il interrogeoit dans la foſſe : *C'eſt*, lui répondit ce pauvre malheureux, *qu'au ſortir de cette infame beſogne, j'irai m'enfermer dans le lieu le plus obſcur de ma maiſon où je laverai mes yeux avec de l'eau tiéde.* Ce Médecin ajoute que dans la ſuite en traitant ces ſortes de malades, lorſqu'il a trouvé l'ophthalmie trop conſidérable, il n'a pas fait difficulté d'ordonner la ſaignée, pour enſuite employer le vin blanc vieux & bien mûr en façon de *collyre*, pour rappeller à l'organe qui a ſingulierement ſouffert les eſprits animaux, & comme inviter par cette application ce volatil ſpiritueux à couler plus abondamment du cerveau dans le *nerf optique*. A ceci l'on ajoute un conſeil pour ces pauvres malheureux, c'eſt qu'ils ſe frottaſſent amplement le globe des yeux avec du lait tiéde avant que de deſcendre dans la foſſe, & qu'ils ſe barbouillaſſent les paupieres avec de la crême bien douce, bien nou-

velle, pour rompre autant qu'il eſt poſſible, ou émouſſer le rude abord de l'action mordicante des ſels qui s'élèvent ſi abondamment de cette maſſe d'ordure.

VII. Les Plombiers, Potiers d'étain, Fondeurs &c.

Voici des vapeurs d'une autre ſorte, car non ſeulement elles s'attaquent à quelque organe en particulier, mais elles ſe prennent préciſément aux cauſes premieres & principales de la vie. Ce ſont les exhalaiſons ou les fumées métalliques ou minerales, ſoit *mercurielles*, ſoit *vitrioliques*, ſoit *nitreuſes*, qui s'élèvent des matieres que travaillent certains ouvriers qui s'empoiſonnent dans leurs maiſons auſſi malheureuſement que le font ceux qui travaillent aux mines. Ces ouvriers ſont les *plombiers*, les *potiers d'étain & de terre*, les *fondeurs de cloches* & de *canon*; enfin ceux qui travaillent aux *monnoies*, ſoit pour faire la ſéparation des métaux, ſoit pour opérer des alliages. De tous ces métaux donc mis en fonte & ainſi développés par le feu, il ſe porte dans le genre nerveux de ces ſortes d'ouvriers des *volatils mineraux*, qui pervertiſſent le *ſuc ner-*

veux dans ſa *craſe*, dans ſes qualités & ſa circulation, juſqu'à tel point que toute l'œconomie animale ſe bouleverſe par les affreux maux que contractent ces artiſans. Le *plomb* & l'*étain* fourniſſent ſur-tout & abondamment de ces vapeurs, & c'eſt pourquoi les plombiers de profeſſion & ceux qui emploient le plomb comme les *potiers de terre* & les *potiers d'étain*, tombent en peu de tems dans des paralyſies qui les tiennent eſtropiés pour le reſte de leur vie. C'eſt l'effet du *ſaturne* ou du *plomb*, puiſque ſa vapeur, quand il eſt fondu, fixe le *mercure*, ſuivant l'obſervation du célébre *Boyle*. De même le plomb fondu entre les mains & ſous le nez des plombiers & des artiſans de même genre, répand dans leur cerveau une vapeur de *ſaturne*, qui fait ſur les *eſprits animaux* ou la *lymphe nervale* le même effet de *fixation* qu'opére ſur le *mercure* la vapeur du plomb fondu. C'eſt pourquoi ils deviennent *cachectiques*, bouffis, avec un tein livide, tous ſymptomes qui dénotent la gêne que ſouffrent le ſang & les eſprits, & qui annon-

cent à ces pauvres malheureux une suite d'infirmités aussi longue que leur vie. Or ces vapeurs ne sont pas toutes les mêmes, elles sont quelquefois *mercurielles*, *vitrioliques*, *nitreuses* ou *arsenicales*. Semblables en cela à ces minieres qui empoisonnent ceux des Verriers qui travaillent les cristaux, ou qui colorent les verres; car cette masse vitrifiée qui n'avoit ni odeurs, ni couleurs, ni fumée par elle-même, n'est pas plûtôt mêlée de *borax* & d'*antimoine*, qu'elle répand ces *halénées* empoisonnées qui ruinent la santé de ces ouvriers. Pour ce qui regarde les *potiers* & les *plombiers*, il arrive souvent dans leurs entrailles de telles irritations, que le genre nerveux se soulevant contre elles, il en résulte les *coliques* les plus cruelles & les plus difficiles à guérir, & ce sont celles qu'on appelle en effet *coliques de potiers* en Médecine. Ces accidens sont les plus ordinaires parmi ces ouvriers; mais ils ne sont pas les seuls, témoin l'observation d'*Ettmuller* touchant ce Potier d'étain qui devenoit *noctambule* pendant 24. heures, lors-

V. Ettmuller, colleg. consult. cas. 17.

qu'il travailloit sur l'*étain*. Car c'est l'effet, dit ce sçavant Auteur, des fumées matérielles des métaux, & en particulier de l'abondant volatil antimonial que contient l'étain; volatil, qui étant mêlé avec le *nitre*, acquiert une vertu *fulminante*. Après quoi il n'est plus étonnant qu'il s'en élève des *explosions* par-tout le genre nerveux. Une autre maladie prend quelquefois aux *potiers de terre*, ce sont des vertiges dont sont assez souvent attaqués ceux qui travaillent à la roüe, & dans d'autres, ce sont des étourdissemens qui sont suivis d'affections ou d'accés épileptiques. Enfin on observe que ceux qui vernissent de mercure les glaces pour les miroirs, non seulement deviennent sujets aux *asthmes*, aux *stupeurs*, ou engourdissemens des membres, mais encore on les voit quelquefois tomber en *apoplexie* dans le tems qu'ils appliquent le mercure sur le revers des glaces qui doivent faire les miroirs. Il faut encore ajouter à ces ouvriers ceux qui font métier de broyer les couleurs; car les vapeurs *arsenicales, mercurielles*, &c.

qui s'élevent des matiéres qui se broient sous leurs yeux & par leurs mains les empoisonnent, s'ils ne se précautionnent contr'elles.

Ces précautions sont aussi anciennes que les tems où l'on a travaillé aux mines. Car l'on voit comment les ouvriers qui se sacrifioient à cette profession se couvroient les mains & les bras de gans, les jambes & les piés de brodequins, les cuisses de cuissards, indépendamment des sortes de calleçons qu'on leur faisoit; enfin c'étoit des masques de verre, ou de certaines vessies dont ils se couvroient les yeux, le nez & tout le visage, sans leur permettre de rien voir que le plus nécessaire pour conduire leurs travaux. Les artisans d'aujourd'hui qui sont exposés à ces dangereuses vapeurs, trouvent dans ces sortes de préservatifs de quoi rabattre en partie la malignité de ces vapeurs. Et en effet le plus grand reméde seroit celui qui pourroit les garantir, d'autant plus que le malheur le plus affligeant dans les maladies qui les accablent, c'est que la Médecine

ne paroît pas jusqu'à présent leur avoir donné des secours aussi efficaces que leurs maux sont grands. On les donne donc dans le public pour incurables, après quoi on se disculpe, en disant qu'*Hippocrate* après avoir dit qu'il faut sçavoir distinguer les maladies incurables, ajoute qu'il faut s'en tenir aux remédes palliatifs, ou à ceux qui sont moins capables de faire mal. Cependant a-t-on fidélement pratiqué cet avis d'*Hippocrate*, pour la cure des maux que l'on contracte en travaillant sur les mineraux? L'on avoit sagement fait remarquer en parlant des maladies que prennent les Chymistes auprès de leurs fourneaux, qu'ils étoient obligés de quitter leurs grands *arcanes* pour se renfermer dans les remédes *galéniques*, parce qu'ils y trouvoient des secours plus réels que dans les remédes ou préparations Chymiques; ne seroit-ce donc point pour s'être trop oublié sur cette observation, qu'il est si rare de voir guérir de leurs maladies les artisans qui travaillent sur les metaux ou qui les

emploient ? Car deux erreurs capitales poſſedent les eſprits à ce ſujet ; ce ſont des mineraux, des metalliques, des vitrioliques, &c. dont on releve les vertus contre les mauvais effets que ces mêmes mineraux ont commis ; ce ſont des *huiles de tartre*, des *eſprits de vitriol*, des *volatils les plus exploſifs*, les *mercuriels* ; & au par-deſſus ſouvent tous purgatifs les plus violents, ſçavoir : les *turbits*, les *antimoniaux*, les préparations de mercure purgatives, que l'on préfére ; parce que l'on donne aux drogues une aveugle confiance, & qu'on les juge les plus propres à combattre la malignité des mineraux. Les ſuccès l'ont-ils prouvé ? Et au contraire tous ces maux ne ſont-ils pas demeurés ou mortels ou incurables ? D'ailleurs cette idée de malignité eſt-elle bien fondée ? A-t-on fait à ce ſujet toutes les réflexions néceſſaires ? On le croiroit à voir la façon dont on ſe comporte aujourd'hui ; car il eſt d'uſage parmi les fauteurs de la Chymie, de s'occuper uniquement des moyens de rabattre la malignité. Mais en ſuivant

cette vue incertaine, on laisse sûrement gagner le fond du mal; sçavoir, l'inflammation du sang, & l'irritation du genre nerveux, choses qui se présentent d'abord, & qui tuent ou estropient les malades, avant que le Médecin ait découvert dans ces drogues chymiques, le *sel*, l'*acide* ou l'*alkali*, le *fixe* ou le *volatil*; le sulphureux ou le balsamique qui doit être opposé aux saveurs contraires que l'on cherche ou que l'on devine dans le sang ou dans les humeurs. Rien ne répand plus de doute, d'obscurité & par conséquent plus de dangers & d'infidélités sur la Médecine que l'on pratique sur les artisans qui travaillent ou qui manient les mineraux. L'autre erreur aussi pernicieuse pour le moins, c'est le décri où l'on met la saignée dans ces maladies, dans lesquelles on répete en toute occasion qu'elle y est dangereuse, comme on l'en accuse dans toutes les maladies malignes; & cela parce qu'on ne rencontre point en elles ce qu'on se propose d'y combattre; sçavoir, la malignité dont l'on s'oc-

cupe uniquement. Cependant quelque conſiderable qu'elle pût être cette malignité, rien ne doit être plus certain pour la conduite d'un Médecin que ce qu'il voit & ce qu'il touche ; ſçavoir, l'ardeur, l'inflammation & l'irritation convulſive des parties, dont les attitudes font connoître l'état & la cauſe qui les tient dans ces diſpoſitions contraires à leur état naturel. Eſt-il donc ſi difficile de comprendre combien le ſang intercepté par ſes directions changées dans ſa circulation, cauſe de *congeſtions phlegmoneuſes*, & vraiment inflammatoires ? Une telle certitude devroit-elle faire appréhender la ſaignée ? Au contraire quelle affreuſe incertitude de la part des remédes que l'on cherche, ſans les avoir encore trouvés, pour les oppoſer aux *ſaveurs* ou qualités malignes des humeurs auxquelles on attribuë les maladies des artiſans qui travaillent ſur les metaux ? Mais toutes ces maladies pour être bien compriſes, doivent être rapportées aux affections de poitrine, ſuivant le conſeil du Docteur Ramazzini *. Or ces

Pag. 498.

affections dans les artisans sont la plupart indépendantes des humeurs, parce qu'elles n'y contribuent qu'en second, au lieu qu'en premier ce sont, suivant la remarque de *Van Helmont*, des *asthmes* secs, ou suivant celle de *Vuedelius* des asthmes de montagne *, comme on le trouve prouvé dans des Traités faits exprès *. Dans ces incertitudes, le plus sûr pour un Médecin qui veut guerir son malade, c'est d'apprendre d'Hippocrate, non ce qui fait précisément la cause des maladies de ceux qui travaillent sur les mineraux, mais d'observer, comme il a fait, l'état des viscéres tel qu'il nous l'a laissé dans le portrait qu'il fait d'un ouvrier sur les metaux : *Vir metallicus*, dit-il, *hypochondrium dextrum intentum, splen magnus, alvus intenta, subdura, spirituosus, decolor*, &c. Ce portrait fait par ce grand maître en médecine, me fournit deux observations qui montrent le faux de la pratique que l'on suit parmi les Chymistes pour le traitement de ces maladies, sur lesquelles ils se sont donné un ascendant

* *Pathol.*

* *Ramazzini, pag.* 480.

Hippoc. Epid. 4. n. 13.

qu'ils méritent peu, & auquel cependant on s'eſt trop livré. La premiére réflexion c'eſt que ces ouvriers ſur les metaux ſont tous *pouſſifs*, *anheloſi* : là deſſus ſe demande s'il eſt une diſpoſition en maladie, où la ſaignée ſoit plus conſtamment & plus généralement adoptée qu'en cas d'oppreſſion. Cependant c'eſt préciſément la ſaignée qu'interdiſent tous les Médecins Chymiſtes avec le plus de ſoin, dans les maladies des artiſans qui travaillent ſur les metaux. Eſt-il donc étonnant que ces pauvres malheureux reſtent *aſthmatiques* pendant toute leur miſerable vie ? L'autre réflexion à faire ſur l'obſervation d'*Hippocrate*, c'eſt que les viſcéres ſe trouvent durcis & deſſechés, ſur-tout le foye, & tout le bas-ventre ; ſont-ce là des indications pour exclure la ſaignée, & pour s'autoriſer à donner tous rémédes brulants & deſſéchants, comme l'on fait ſi hardiment dans les maladies de ces pauvres malheureux ? parce, dit-on, qu'étant de pauvres gens pour la plupart, ils n'ont pas le tems

d'être long-tems malades. C'eſt pourquoi, ajoute-t-on, il faut prendre une méthode abregée pour les traiter; & cette méthode conſiſte dans l'uſage des remédes chymiques les plus irritants, ſur-tout ceux qui ſont pris d'entre les *antimoniaux*, & ſur le tout en s'abſtenant de la ſaignée *. La méthode certes eſt abregée, mais eſt-ce pour finir la maladie ou la vie du malade ?

* v. *Ramazzini*, *pag.* 489.

Il reſte à conclure de tout ceci, que la bonne maniére de traiter ces maladies, c'eſt, non d'en éplucher les circonſtances de malignité, mais les impreſſions qu'y ſouffrent les viſcéres; impreſſions par leſquelles les malades ou périſſent ou languiſſent: voila ce qui doit régler les indications de la cure. Ainſi un malade empoiſonné par la vapeur, ſoit du *mercure*, ſoit du *plomb*, ſoit du vitriol, &c. doit être principalement traité, comme l'on traite en bonne Médecine les *aſthmatiques*, en qui le ſang eſt intercepté dans ſon cours, & dans le poumon; & les nerfs réduits à un état *ſpaſmodique* & *tonique*. Ainſi ſuivant cette

idée, sans craindre ni l'usage des saignées réitérées, ni celui des *calmants-narcotiques-cordiaux* & *bechiques*, l'on verra ces malades guérir comme tous les autres de ce genre de maladies, autant qu'il sera possible.

v. *Albertus, de vaporum noxâ.* C'est par cette défiance justement prise contre les remédes des Chymistes dans ces sortes de maux, à l'exemple de grands Praticiens, que l'on a eû la consolation de voir guérir par les remédes ordinaires, des *vertiges*, des *affections épileptiques*, & des *coliques* les plus cruelles. C'est pourquoi rien n'est plus sûr pour la Médecine des Pauvres, que de les avertir des piéges & des dangers des drogues, avec lesquelles on voudroit traiter les maladies qu'ils ont contractées en travaillant ou en employant les mineraux; au lieu qu'ils sont certains de trouver infiniment plus de soulagement, & de guérison même, dans les remédes ordinaires. Or ces remédes sont les saignées, les *diapnoïques*, les adoucissants. En effet outre que de bons Praticiens conviennent de l'utilité

de la saignée dans ces maux, l'observation qu'ils ont faite * en prouve manifestement le besoin. C'est que l'on a remarqué, que ceux qui perdent du sang habituellement, comme par exemple ceux qui ont des hémorrhoïdes, sont bien moins maltraités par les vapeurs minerales, quand leurs professions les engagent à les respirer, que ceux en qui la nature n'a point établi ce secours. De plus les *narcotiques* se trouvent autant efficaces, & aussi sûrs dans les douleurs causées par ces vapeurs si dangereuses, que dans tous les maux *spasmodiques*, où on les emploie avec un merveilleux succès. Il reste donc à conclure, que la méthode de guérir est la même dans ces maux, que dans de semblables, qui n'ont pas leurs causes dans l'impression des vapeurs minerales. C'est la raison pourquoi, l'on ne repéte pas ici les remédes, ni la conduite qui a été décrite ci-devant, & à quoi l'on renvoie ceux qui auront à traiter les Pauvres des maladies causées par les mineraux. L'on seroit ravi certainement, d'avoir.

* *Ibid.*

quelques bons remédes chymiques à ajouter à la méthode ordinaire de guérir; mais il eſt ſi humiliant pour la Chymie de produire rarement dans ces occaſions des ſpécifiques véritables, qu'il ne s'en préſente preſqu'aucun de raiſonnable. En effet *Potier* lui-même, ſi célèbre pour la Chymie, fait obſerver que les tiſannes de *ſaſſafras* guériſſent les *paralyſies* des potiers de terre. *Liſter* recommande ſinguliérement contre l'impreſſion du *mercure*, la décoction de *gayac*; & *Albertus*, en qui l'on trouve ce que l'Ecole du célèbre *Stalh* a experimenté de meilleur dans les maladies, recommande ſur-tout les tiſannes de racines de *bardane*, & de ſemblables plantes, comme auſſi l'eſſence de *pimprenelle blanche*, la teinture de *caſcarille*, en même tems il avertit des affreux dangers des remédes chymiques, pour guérir les maux qu'ont fait les *mineraux*. Il eſt vrai que *Fallope* conſeille la poudre d'or contre le mercure. Mais ce reméde eſt au-deſſus des facultés des Pauvres, fût-il auſſi ſouverain qu'il eſt douteux qu'il

qu'il ait là-dessus autant de vertu qu'on lui en donne. L'on vante encore une préparation du *soufre sublimé* de la façon du célèbre *Potier*; d'autres relèvent l'efficacité de l'*antimoine diaphorétique*; mais ces prétendus spécifiques ont fait si peu fortune dans la pratique, qu'ils paroissent bien plus en discrédit qu'en faveur.

Quelques reflexions chymiques sur la nature des mineraux, font cependant connoître par où l'on peut se soulager de leurs venins, & ces reflexions sont fondées sur trois observations. La premiere, qu'un acide virulent & très-actif constitue la qualité venimeuse de la plûpart des mineraux sulphureux métalliques, & sur-tout de la nature du *plomb*, en qui abonde * un tel acide. Qu'y a-t-il donc de plus raisonnable pour écarter ces maux, que ce qui va à affoiblir cet *acre* empoisonné à force de le délayer? Ainsi les eaux légerement *laiteuses*, les *émulsions*, les *laits d'amandes*, les *crêmes de ris* ou de semblables graines, les décoctions de *corne de cerf*, les

* *V. Ramazzini.*

solutions faites avec les yeux d'écrevisses dans beaucoup d'eau ; tous ces secours ne sont sujets à aucuns dangers. Les deux autres observations regardent le mercure : l'aventure d'un singe qui en but & qui en mourut, est rapportée par *Avicenne*, lequel ayant ouvert le corps du singe, trouva le sang fixé ou épaissi dans les ventricules du cœur. Le mercure qui est le plus pénétrant des métaux a donc la vertu d'épaissir & d'arrêter le sang. La seconde est reconnue par *Fernel*, & confirmée depuis par de sçavans Physiciens Médecins ; c'est que le mercure a quelque chose de *fébrifuge* & de *narcotique*, de sorte que ceux qui l'ont le plus étudié, ont remarqué qu'il ne donne pas la fievre, & qu'il appaise les douleurs. Cela posé, quel parti doit-on prendre, soit en matiere de remédes, soit en matiere d'alimens, pour corriger l'impression du mercure ? C'est de choisir ce qui va à tenir le sang mollement raréfié & roulant, pour le relever de l'affaissement où tombent ses parties globuleuses, & en même tems ce qui

peut conserver au *suc nerveux* la fluidité qui en fait la *crase* naturelle. Telles sont dans la nourriture des Pauvres l'usage des *lentilles*, du *gruau d'avoine*, & une décoction légere d'*esquine* en fait de remède, y ajoutant celui de la *thériaque*. Car c'est une erreur grossiere de donner l'exclusion à la thériaque parce qu'elle contient de l'*opium*, puisque rien ne tient le sang plus fluide que l'*opium*. C'est une raison d'ailleurs soutenue par l'expérience qui apprend que les *coliques* & les *convulsions* causées par l'impression du *plomb*, dans les *potiers de terre*, & dans les *peintres*, s'appaisent & se guérissent sans mauvaises suites par l'usage de la *thériaque* ou de l'*opium* rendu cordial, en le mêlant avec la confection d'alkermes ou le syrop d'œillets, dans l'*eau de tilleul*, &c. ou bien, comme on l'a dit ailleurs, par le mélange de quelques gros de *philonium Romanum* dans les lavemens de fleurs de camomille avec les émolliens & l'huile de rhuë.

VIII. Les Peintres, les

Les Peintres qui manient continuellement le *minium*, la *ceruse*, le

Doteurs, &c. *cinabre*, &c. ſont infiniment ſujets aux affections convulſives, maux qui exercent leur rage dans leur bas ventre ; témoin ce Peintre dont * *De luc ven. c. 7.* Fernel * raconte l'hiſtoire, qui étoit affligé d'une colique, qui lui enfloit ſi horriblement tout le bas ventre, que rien ne parvenoit à le ſoulager & à reprimer le volume énorme que prenoit toute cette région, que de faire aſſeoir quatre hommes ſur ſon bas ventre. L'hiſtoire eſt d'autant plus ſurprenante, que ce pauvre malheureux étant venu à mourir, il ne ſe trouva rien d'extraordinaire dans ſes entrailles, parce que tout le mal s'étoit paſſé par les contorſions des membranes dans le genre nerveux : & là-deſſus s'écrie humblement *Fernel* à la maniere des grands hommes, (comme parle Celſe,) *L'étrange bévuë où nous avons été pendant cette cure, où nous étions abſolument hors de la véritable voye. Omnes aberamus à ſcopo, & torâ, quod aiunt, viâ errabamus.* Mais d'où venoit cette erreur, ſinon d'avoir traité des humeurs, lorſqu'il ne falloit avoir égard qu'à l'état convulſif de tout

le genre nerveux ? Telles ſont encore les attentions qu'il faut avoir dans les maladies des *doreurs*, ſur qui le mercure qu'ils manient continuellement, fait de ſi étranges impreſſions ; il en doit être de même dans la cure des maux qui prennent à ceux des *teinturiers* nommés de *grand teint*, qui emploient l'*arſenic*, dans les teintures des draps. L'*eau forte* expoſe encore à d'auſſi cruels maux, ſur-tout à des *phthiſies* & à des *coliques*, les ouvriers qui l'emploient continuellement ou ſouvent dans leurs ouvrages. Tels ſont les *graveurs* qui gravent à l'eau forte, & ceux d'entre les *orfévres* qui la mettent fréquemment en œuvre, auſſi bien que le mercure & le plomb : car c'eſt de ſemblables mineraux que viennent ces douleurs de nerfs, ces rhumatiſmes bizarres, ces maux de gorge, ces phthiſies ſi opiniâtres qui les ménent à la mort. De-là viennent auſſi les mêmes maux aux *diſtillateurs*, ſoit à eux-mêmes en perſonne, ſoit à ceux qui demeurent auprès d'eux ; car ces ouvriers non ſeulement y ſont expoſés eux-

mêmes, mais leurs laboratoires y exposent leurs voisins. Il y a eu à ce sujet un fameux procès dans le voisinage de Modene à l'occasion du laboratoire d'un distillateur, qui faisoit mourir de *phthisie* tous les habitans de ce canton, comme il fut prouvé. Pour ces sortes d'affections phthisiques, rien ne convient mieux que l'usage habituel des boissons laiteuses, sans omettre, suivant *p. 503. l'avis du Docteur Ramazzini *, les remédes ordinaires & connus dans la bonne méthode : c'est un avis que ce sçavant Médecin repete plus d'une fois. Mais le plus efficace & le plus sûr, c'est de conseiller aux ouvriers qui travaillent sur les métaux ou qui les emploient, de quitter ces professions meurtrieres, quand leurs complexions ne peuvent les soutenir, sans cela on s'expose à une vie langoureuse & à une mort prochaine.

IX. Mesureurs de grains.

Jusqu'ici j'ai parlé des désordres que causent chez certains ouvriers les vapeurs virulentes sorties des mineraux : j'en vais faire voir à présent d'une autre espéce ; ce sont les

vapeurs des grains. Il eſt certain, & de plus il eſt démontré par l'expérience, que de même que les métaux tranſpirent, les grains, & en particulier le *bled*, exhalent auſſi des vapeurs très-malfaiſantes. Car chaque grain de bled concentre un volatil très-ſubtil qui s'évapore à travers l'écorce qui le contient & l'enferme. Or cette vapeur, quand le bled a été enfermé longtems ſurtout dans des ſouterrains ou des greniers, ſans être ſuffiſamment remué ou criblé, eſt une poudre animée de milliers de petits vermiſſeaux, ſuivant l'obſervation du célèbre *Leuvenhoek*, qui leur donne le nom de *petits loups*. C'eſt pourquoi les *meſureurs* & les *cribleurs* de grains ſont ſujets à des démangeaiſons par tout le corps, à des acretés de gorge, des maux dans les yeux; c'eſt pourquoi ces ouvriers ſe plaignent quelquefois ſi amérement du déſagrément de leur profeſſion, parce que non ſeulement ils ſont habituellement tourmentés par toutes ces différentes incommodités; mais encore ils voient abréger leurs jours

par des *oppreſſions aſthmatiques* & des *hydropiſies*, qui les menent au tombeau. Le Docteur *Ramazzini* donne à ces ouvriers un conſeil qui peut avoir ſon utilité dans le régime de vie, c'eſt d'avoir ſoin de laver, puis de ſécher le bled, avant que de le porter au moulin : car outre que par cette précaution l'on détruit cette vermine d'où s'engendre la *calendre* dans les greniers, la farine en eſt auſſi plus blanche, plus ſuave & mieux nourriſſante. J'ai remarqué que ces ſortes d'ouvriers ſe mettent autour du col des eſpèces de mouchoirs dont ils ſe couvrent de façon qu'ils ſe préſervent la gorge & les narines pendant tout le tems du travail, après quoi ils ſe lavent les yeux & la gorge avec de l'eau froide, & ils ont grand ſoin de ſecoüer & de broſſer leurs habits. Le Docteur *Ramazzini* ſe répand ici en plaintes très-amères, contre ceux qui ont aboli les bains publics ; *Car ils étoient*, dit-il, *bien moins entretenus pour le luxe & la molleſſe des gens oiſifs, pareſſeux, riches & voluptueux, que pour ſervir à peu de frais à la ſanté de tous les hommes*,

hommes, & en particulier aux preſſans beſoins qu'ont la plûpart des ouvriers de ſe laver des craſſes & des ordures, qui bouchant les pores de la peau empêchent la tranſpiration. Au défaut de ce ſecours qu'on ne peut trop regreter, il conſeille à ces ouvriers de faire un fréquent uſage d'eau d'orge, d'émulſions, de petit lait, de tiſanne de guimauve, avec la précaution d'être bien attentif ſur ſoi-même pour remédier promptement à celui des viſcéres qui paroîtroit particuliérement s'endommager.

X. Amidonniers.

La malignité qui s'élève du bled ou de ſa farine, ſe manifeſte encore ſur ceux ou celles qui travaillent à faire l'*amidon*. Il eſt vrai que ce n'eſt principalement qu'avec les pieds qu'ils pétriſſent le bled, après l'avoir fait *macérer* dans des vaiſſeaux de marbre remplis d'eau, pour enſuite en tirer la pâte; que l'on fait ſécher au ſoleil. Cette précaution de pêtrir le bled avec les pieds, leur pare ſûrement des accidens; mais cependant de cette maſſe, qui n'eſt que de la farine mouillée & épaiſſie, il s'élève une vapeur d'un goût fade

tirant sur l'aigre, parce qu'il tient d'un *acide volatil* qui abonde dans le bled quand on l'a développé par la fermentation : & c'est par l'impression de ce *volatil* étranger, & non *mitifié* ou adouci par la coction, qu'il jette ceux qui pêtrissent l'*amidon* dans des oppressions & dans des toux si étranges, qu'ils sont obligés d'interrompre ou de quitter leur ouvrage pour ne pas expirer sur le champ. Ce qui rend les amidonniers si sujets à des maux de tête, à des asthmes & des toux, c'est parce que cette vapeur approche fort des exhalaisons *acides* que répand la fumée du souphre. A ce sujet le Docteur *Ramazzini* toujours attentif à la santé des hommes, avertit que l'*amidon* n'est pas aussi sain qu'on le croit ordinairement dans l'ancienne & la nouvelle Médecine. Car il y passe pour un adouciſſant qui tempere les humeurs, pour un astringent qui arrête les fluxions, & pour un vulneraire qui guérit les ulcéres ; c'est pourquoi on le cite pour excellent dans les *pertes de sang*, & dans les *stranguries*. Galien en fait

grand cas pour toutes ces maladies ; & l'Auteur * de la Philosophie sacrée lui donne la vertu des plus grands adouciſſans ſur les humeurs, par préférence même à tous autres remédes ; fondé, à ce qu'il croit, ſur le Miracle d'*Eliſée*, qui adoucit avec de la farine le potage des Prophetes que l'un d'entre eux avoit empoiſonné d'amertume, en y mettant des coloquintes au lieu d'herbes ordinaires. Je réponds à cela que c'eſt un Miracle de celui qui forme des enfans d'Abraham avec des pierres ; mais il s'agit ici de remédes qui ſoient communs dans l'ordre de la nature, & le Docteur *Ramazzini* fait voir qu'il y a dans l'amidon une acreté qui va juſqu'à la corroſion. Il le prouve par l'obſervation des blanchiſſeuſes de menu linge, comme rabats & ſurplis, dont la toile ſe trouve rongée juſqu'à ſe percer, lorſque l'amidon s'amaſſe dans les plis de ces linges. Il cite auſſi à ce ſujet un paſſage de Pline, qui porte que l'*amidon* n'eſt point auſſi convenable qu'on ſe l'imagine dans les maux d'yeux &

* Valle-ſius.

iv. 22. ch. 15.

dans ceux de poitrine. Auſſi les blanchiſſeuſes habiles ſçavent-elles mêler de la *gomme arabique* avec l'*amidon*, pour en corriger ce qu'il a de corroſif. Un excellent remède que l'on fait pratiquer aux ouvriers qui travaillent l'*amidon*, c'eſt de le faire dans un lieu ſpacieux, & jamais dans des endroits trop renfermés ou trop étroits. Au reſte quand le mal les gagne, il faut leur faire avaler de l'huile d'amandes douces, des émulſions, des crêmes d'orge, quelquefois un verre de bon vin, leur faiſant encor ſentir l'*eſprit de ſel ammoniac*, ou de l'eau thériacale, dont ils feront bien de ſe froter les narines.

XI. Boulangers.

Hippocrate fait obſerver que les profeſſions les plus utiles à la vie, ſont ſujettes à de grands inconvénients. Telle eſt en effet la *boulangerie* qui fait de ces ouvriers *des hommes de nuits*; car ils les paſſent à faire le pain : un tel dérangement dans la vie des boulangers ne peut être exemt de très-fâcheux inconvénients. Car la nuit eſt le tems où ſe fait & ſe conſomme principale-

ment l'œuvre de la plus grande transpiration, & il est certain que c'est du dérangement de cette œuvre si précieuse à la santé que viennent les maladies qui attaquent ces ouvriers, d'autant plus qu'exposés continuellement à la chaleur de leur four, puis incontinent après respirant un air froid; les pleurésies les saisissent bien-tôt avec la fievre qui les accompagne. Si l'on ajoute à cela la quantité de *folle farine* qu'ils avalent & qu'ils respirent, on y verra l'origine des affections de poumon, auxquelles les boulangers deviennent sujets. Leurs yeux enfin, sont aussi exposés à chaque instant, à recevoir des impressions très-malfaisantes, car l'aspect continuel des flammes & des vapeurs de leurs fours, l'ardeur de ces mêmes flammes & la poudre farineuse qu'ils remuent habituellement les rend chassieux. C'étoit pour obvier à cet inconvénient qu'il étoit d'usage chez les anciens que les boulangers s'enveloppassent la tête d'un mouchoir. La précaution, à l'embarras près, n'est pas blamable; mais ces ou-

vriers trouveront plus de facilité à se laver le visage souvent avec de l'eau, à se gargariser avec de l'*oxicrat*, enfin à user d'*oxymel*: du reste ils se feront traiter avec les remédes ordinaires en cas de vraies maladies.

XII. Meuniers. Les maladies des *meuniers* ressemblent bien plus à celles des *boulangers*, depuis la découverte ou l'invention des moulins à vent ou à l'eau. Car autrefois que ce n'étoit qu'à force de bras que l'on piloit les grains, par le moyen des meules, c'étoit moins un art qu'un supplice, de maniére que l'on y condamnoit les criminels & les esclaves. Témoin l'Histoire de *Samson* que les Philistins condamnerent à tourner ces meules. Ce metier étoit donc alors une occasion prochaine de quantité de maladies des plus graves. Aujourd'hui les meuniers en sont quittes pour essuier les infirmités que contractent les boulangers, parce que les uns & les autres sont continuellement parmi la farine qui incommode leurs poumons. Deux choses pourtant de-

mandent quelques avis de précaution ; c'eſt que les meuniers étant expoſés ſouvent à porter de peſants ſacs de bleds, ils ſont toujours à la veille d'avoir des deſcentes ; pour y obvier ils feront très-bien de porter continuellement des ceintures, ou des ſangles très-larges qui les ſerrant de bas en haut leur affermiront les entrailles dans leur ſituation naturelle. Si nonobſtant cette précaution il leur vient quelque deſcente, il leur eſt de la dernière importance de ne jamais aller ſans *bandage*, pour ne point s'expoſer à être ſurpris par quelque ſubit étranglement de boyau, qui ne manqueroit pas d'arriver à cauſe des efforts trop fréquents qu'ils font en portant des ſacs de bled. Une autre remarque, c'eſt que ſouvent ils deviennent *ſourds*, parce qu'ils ont à entendre jour & nuit les bruits des eaux & des meules de leurs moulins : pour cela je leur conſeillerois de tenir autant qu'ils pourront, (ſur-tout lorſqu'ils auront à approcher de plus près de leurs meules) du coton dans les oreilles, de ma-

niére cependant qu'ils puiſſent facilement l'en ôter quand ils ſortiront d'auprès de leurs meules.

Il eſt encore une obſervation aſſez ſinguliére au ſujet des meuniers & des boulangers, c'eſt que les uns & les autres ſont fort ſujets à avoir des poux. La cauſe de cette vermine, n'eſt ni obſcure ni incertaine, *Leuvenoeck* les met ſous les yeux au moyen de ſes microſcopes. Il fait voir que la pouſſiére qui ſort par tranſpiration de chaque grain de bled, n'eſt autre choſe que des milliers de petits inſectes qui y fourmillent. Ces inſectes imperceptibles ne ſont autre choſe que des germes d'animaux, qui trouvant ſur la ſuperficie de la peau de ces ouvriers (qui eſt continuellement expoſée à ſe couvrir de cette pouſſiére farineuſe) un ſuc qui eſt fourni par la tranſpiration; ce ſuc leur tient comme lieu de la ſeve qui ſortiroit de la terre; ces germes y trouvent dequoi s'éclore, ſe groſſir, & prendre la forme de ces vilains inſectes. Pour exterminer cette vermine, il faut changer très-ſouvent

de linge, & se laver tout le corps & le décrasser avec les décoctions d'*absinthe*, *de petite centaurée*, de *staphysaigre*, de *lupins*, ou avec du son mêlé avec le vinaigre. Si cela ne réussissoit point, il faudroit en venir à quelques frictions légéres faites avec l'onguent gris.

XIII. Crocheteurs.

L'état des meuniers qui les expose journellement à porter de lourds fardeaux sur leurs épaules, me fournit ici l'occasion d'examiner la profession des *portefaix* ou *crocheteurs*, dont le metier consiste à faire continuellement les efforts que les meuniers ne font que dans quelques occasions. Or ces efforts se font sur la poitrine, sur le bas-ventre, sur les cuisses, & de plus sur l'épine du dos; l'étrange violence par conséquent pour toutes ces parties, & pour la poitrine en particulier! Car autant qu'un crocheteur introduit beaucoup d'air dans son poumon, lorsqu'il baisse les épaules pour recevoir quelque rude charge, autant en sort-il peu par la respiration; ainsi les véscicules pulmonaires, & les vaisseaux sanguins du poumon

restant extraordinairement gonflés, il n'est pas étonnant qu'ils soient sujets aux crachemens de sang : mais ce qui peut plus particulièrement exposer ces ouvriers aux accidents dont je viens de parler, c'est assez souvent la ridicule vanité qu'ils ont de faire quelquefois *parade* de leurs forces en les mettant à des épreuves téméraires, excessives, & qui ne les menent à rien d'utile ou de nécessaire ; & cependant c'est ce qui les jette manifestement dans des crachemens de sang, ou en d'autres facheux maux. *Hippocrate* rapporte la témérité d'un manœuvre, qui ayant fait gageure de lever de terre un âne, le fit avec tant d'effort qu'il fut pris sur le champ d'une fievre, & d'un crachement de sang ; *Qui asinum ex pacto elevavit, statim febricitavit, sanguis erupit, judicatus est, alvus erupit.* Les efforts que font les crocheteurs se remarquent particulièrement sur les cuisses : on a trouvé souvent dans les corps de ces ouvriers après leur mort des *varices* très-considerables, parce que la trop forte contraction où se trouvent

Epid. 4. Num. 13.

très-souvent les muscles des jambes & des cuisses, empêchant que le sang ne remonte par les veines, il séjourne sur leurs valvules, qui sont contraintes de céder en se relâchant ; & il arrive de-là que le sang devient croupissant & variqueux.

La conséquence naturelle que l'on doit tirer de toutes ces réflexions, c'est que la saignée est absolument nécessaire dans les maladies des crocheteurs, d'autant plus qu'il est ordinaire à ces sortes d'ouvriers, de s'exposer aux plus rudes travaux, ayant le ventre plein de mangeaille, & les vaisseaux pleins de chyle. Le sang abonde chez eux, & en cas de maladie il faut d'abord soulager les vaisseaux surchargés, & c'est l'effet de la saignée.

Il est une espéce de maladie que contractent la plupart des crocheteurs, & qu'ils conservent le reste de leurs jours; c'est qu'ils deviennent *bossus*. On en voit la cause manifeste en ce que le poids des charges qu'ils portent, les faisant courber, ils accoutument l'épine du dos à se

courber & à occasionner des *bosses*. Le Docteur *Ramazzini* propose à ce sujet un problême, qui peut avoir son utilité. Pourquoi, dit-il, des portefaix sont-ils obligés de se courber, & que les femmes de la campagne viennent dans les villes chargées sur leurs têtes de fardeaux très-pesants, & que cependant elles se tiennent très-droites? Ce savant Médecin trouve la solution de ce problême dans la structure des parties, ou dans l'équilibre qu'elles ont à garder. Or les femmes de la campagne sachant s'ajuster leur charge sur le haut de la tête, elles parviennent à contenir le *centre de gravité* dans la *ligne de direction*. Au contraire les *portefaix* la rompent par la posture qu'ils sont obligés de garder, pour se rendre supportables les pesants fardeaux dont on les charge. Car c'est un art que de savoir la posture convenable pour porter plus légérement un gros fardeau : *Leve fit, quod benè fertur onus.* Un portefaix se fait donc charger sur le dos, mais également sur les deux épaules, pour faire des deux

omoplates, comme de larges *baſes*, ou de forts piliers aux fardeaux qu'ils ont à porter. En même tems ils ſe courbent, parce que dans cette diſpoſition leur poumon plus au large (comme l'éprouvent les *aſthmatiques* qui ſe tiennent courbés) leur rend la reſpiration plus facile pendant le tems qu'ils portent leurs fardeaux. 2°. En ſe tenant courbés, ils allongent leurs reins en arriére, en même tems qu'ils écartent les cuiſſes & les jambes, cherchant ainſi naturellement à donner une ligne ferme ou aſſurée de direction au *centre de gravité* du poids qui les charge : cependant l'épine du dos courbée s'accoutume à tenir les nerfs qui en ſortent, & la moëlle épiniére qui y eſt enfermée dans une gêne continuelle ; & cette gêne paſſant dans le cours du *ſuc nerveux*, & dans les fibres médullaires & nerveuſes, elle occaſionne les *ſtaſes* dans leſquelles tombe la circulation des eſprits, & où elle ſe tient ; ce qui fait la cauſe des *boſſes* qui reſtent à ces pauvres *manouvriers*. Le remède ne pourroit être que dans la précaution, qui

ſeroit d'éviter de prendre cette poſture pendant leur jeuneſſe ; car lorſqu'elle eſt une fois priſe elle ſe perpetuë juſque dans leurs vieux jours, & elle les confirme dans cet état de boſſe & de courbure. Pour moi, je ſouhaiterois que ces ouvriers traînaſſent plûtôt les fardeaux dans des carioles à bras, ou dans des brouëttes, que de les voir toujours à la veille de s'eſtropier ; on verroit ſûrement parmi les Pauvres bien moins de boſſus & d'aſthmatiques.

XIV. Porteurs de Chaiſe.

Les *porteurs de chaiſe* ſont un autre genre d'hommes que le poids d'une profeſſion accable : chez eux ce ſont principalement les poumons qui ont à ſouffrir, parce que l'art de porter plus légérement la chaiſe, conſiſtant à ſe tenir le plus qu'il eſt poſſible le corps ou l'épine du dos dans ſa ligne naturelle de direction, les poumons des porteurs de chaiſe qui ont pourtant à ſe dilater ſouvent par leur travail, ne le font qu'avec peine, parce que les poumons trouvent d'autant moins d'eſpace dans la poitrine, que le

corps se conserve plus droit ; les maux de poitrine, les oppressions, les maux de côté & les crachemens de sang qui prennent si souvent aux porteurs de chaise, n'ont point d'autres causes que l'embarras dans lequel tombe la circulation du sang dans les poumons de ces pauvres gens, & dans les muscles de la respiration ou de la poitrine. Si l'on ajoute à ces inconvénients, l'habitude où sont les porteurs de chaise de s'enyvrer de vin & d'eau de vie, on saura pourquoi le sang bouffant par sa turgescence, ou trop raréfié, passe alors bien plus difficilement par le poumon. Le comble du mal, c'est lorsque la chaleur ou la soif extrême oblige ces ouvriers à boire de l'eau froide ; car le sang n'ayant jamais plus de disposition à s'épaissir par l'action du froid, que quand il est bien échauffé, faut-il s'étonner si les fluxions de poitrine dont sont attaqués les porteurs de chaises, sont accompagnées de fievres si aiguës, qu'elles les mettent bien-tôt au tombeau ? Au surplus ces sortes de maladies ayant été

traitées ci-devant, n'exigent point ici d'autre conduite ou d'autres remèdes.

XV. Porteurs d'Eau. Les *porteurs d'eau* sont des porte-faix, qui en effet sont exposés aux mêmes maladies ; mais deux circonstances aggravent les dangers ou les inconvénients de cette pénible profession. L'une, c'est qu'étant toujours dans le maniement de l'eau, & exposés à l'aller prendre froide ou glacée à la rivière, ce sont des occasions qui effectuent souvent les menaces des maladies attachées à leur travail. L'autre circonstance regarde les femmes qui ne craignent pas de se faire porteuses d'eau ; cependant comme elles peuvent être encore en âge d'avoir des enfans, à combien de malheurs s'exposent-elles en portant de l'eau dans le tems que peut-être elles commencent d'être grosses. C'est donc s'exposer à de fausses couches, ou à des avortemens. Quoi en effet de plus capable de précipiter un accouchement que le poids d'une charge de deux seaux pleins d'eau, lesquels dirigeant la ligne du centre de gravité vers

vers les parties basses, occasionnent le relâchement de ces parties, d'où s'ensuit la perte d'un enfant. Le remède à ces malheurs ne peut être que dans l'interdiction de porter de l'eau, que des femmes Chrétiennes doivent s'imposer, jusqu'à ce qu'elles soient ou dans un état de veuvage, ou dans un âge qui les mette hors de ces craintes.

XVI. Cabaretiers, Brasseurs &c.

Je reviens à l'effet des vapeurs malignes qui sortent des végétaux, car les plantes & les arbres ont les leurs, celles qui exhalent des *bouis* de jardin & des feuilles des noyers du côté qui est à l'ombre, sont très-malsaines. L'on sçait encore la pestilence, pour ainsi dire, du *safran*, qui rend formidables les lieux où on le réserve. Mais ce qui est plus intéressant pour la Médecine des Artisans, c'est que les fruits, comme les *raisins*, quand ils sont pressés pour faire le vin; l'*orge* & le *houblon* préparés pour faire la biere, deviennent capables par leurs vapeurs de faire mourir sur le champ ceux qui entreroient imprudemment dans les celliers où l'on serre le vin & la

biere, sur-tout quand ces liqueurs sont nouvelles. Voilà les dangers auxquels sont exposés les *marchands de vin*, les *brasseurs*, les *cabaretiers*, mais beaucoup plus ceux qui *distillent les eaux de vie*; car la vie de ces sortes d'ouvriers est une yvresse de plusieurs mois, pendant lesquels on les voit comme *stupides*, languissans, ou engourdis, & sans appetit, ce qui fait pour eux un état d'infirmité dangereuse. C'est ce qui est prouvé par ce que l'on remarque dans les poules, les pourceaux & semblables animaux domestiques, qu'on élève dans les fermes, car ils s'enyvrent tous en ne mangeant que les marcs de raisins. Rien ne prouve davantage la puissance malheureuse des esprits vineux; car ce sont des *volatils* étrangers à la *crase* du suc nerveux, ou contraires aux qualités des *esprits animaux*. Les nerfs donc étant remplis d'un tel *volatil*, celui-ci grossit le volume du suc nerveux, & multipliant à l'excès les *esprits animaux*, il porte le trouble, le derangement & la sédition, pour ainsi dire, dans le genre nerveux.

Car c'eſt quelque choſe de ſemblable à ce qui arrive dans les ruches des abeilles où la diviſion & le trouble ſe mettent dans la république de ces petits animaux, parce que leur multiplication fait leurs ennemis. Or la reſſemblance & l'affinité entre le vin & la biere ſont prouvées par ce qui arrive au vin quand la vigne eſt en fleurs, & à la biere dans le tems que l'orge fleurit, car alors & la biere & le vin ſont ſuſceptibles d'altération, & elles la ſouffrent par les exhalaiſons que ces fleurs répandent en l'air. Ajoutez que la biere étant bien nouvelle, eſt auſſi contraire que le vin à l'eſtomac, comme l'aſſure *Vanhelmon*, & en conſéquence à tout l'ordre de l'œconomie animale.

L'on demande quel remède il eſt à propos de faire pour préſerver ou guérir ces ouvriers ? Ce qu'on peut leur conſeiller de meilleur, c'eſt que pendant qu'ils travaillent à diſtiller les eaux de vie, ils ſe privent de boire du vin ; que dans le tems qu'ils ont à entonner le vin ou l'eau de vie, ils détournent leur viſage,

& qu'ils aient soin de le laver de tems en tems avec de l'eau froide ; enfin ils feront bien de sortir de tems en tems des lieux où se passent leurs opérations, afin de changer l'impression de ce mauvais air. Les Chymistes * à leur ordinaire deviennent ici des remédes, & parce que l'odeur des volatils urineux corrige efficacement les impressions que font les vapeurs de l'eau de vie, ils osent proposer l'esprit de *sel ammoniaque*. Au reste l'odeur du *castor* est encore singulierement recommandée, aussi bien que l'usage du vinaigre dont l'on se frotte les narines & les mains. L'ancienne Médecine recommandoit les amandes amères & les bouillons de choux. Un célébre Praticien * propose quantité de remédes fort incertains, & que le zele pour ses compatriotes paroît lui avoir inspirés : outre que les plus simples sont préférables, ce même Médecin reconnoît comme le contrepoison de l'ivresse l'usage de l'oxycrat bû de tems en tems. Mais ce siécle a découvert un spécifique plus assuré & plus prompt

* *Etmuller de temul.*

* *Plater.*

contre l'ivreſſe, c'eſt de prendre quelques taſſes de *caffé* ; car il eſt étonnant de voir avec quelle facilité il diſſipe les vapeurs du vin, & rend à l'eſprit & à la raiſon ſa ſérénité.

XVII. Bateliers, Pêcheurs & autres qui travaillent ſur l'eau.

Ce ſont des lieux chauds & ſecs, des airs même brûlans & enflammés dans leſquels nous avons vû juſqu'à préſent les artiſans tomber malades : ici ce ſeront des lieux froids & humides, & des airs morfondans dans leſquels l'on va leur voir naître des maladies. Ce ſont les ouvriers qui travaillent ſur l'eau ; les *bateliers*, ceux qui conduiſent les *trains de bois*, les *pêcheurs*, les *jardiniers*, & les *blanchiſſeuſes* ; toutes perſonnes qui ſont dans l'eau, qui la fréquentent, ou qui en ſont continuellement mouillées. On en voit beaucoup qui ſont affligés de *pleureſies*, d'*aſthmes*, de *crachemens de ſang*, & de maux de poitrine. Ici ce ſont particulierement des *catharres*, des *rhumatiſmes*, des *toux*, des maux de côté, des *fluxions de poitrine*, &c. dont ſont attaqués ces ouvriers qui vivent continuellement dans des airs froids & humi-

des, ou qui les respirent continuellement.

On voit évidemment ici la preuve du principe que j'ai avancé en premier lieu dès le commencement de cet Ouvrage. C'est à la transpiration arrêtée, supprimée, ou en quelque façon dérangée que j'ai attribué les causes des maladies des Pauvres. Or ici il est évident que la *double transpiration* des corps de ces artisans, l'*intérieure* & l'*extérieure*, l'une & l'autre sont ou supprimées ou dérangées dans les uns & dans les autres, de-là naissent les mêmes maladies, du moins celles qui sont de même classe, ou qui appartiennent, soit aux mêmes viscères, soit aux mêmes régions du corps. Car ce sont presque toutes affections de poitrine qui attaquent les ouvriers dont les professions sont de travailler dans des lieux chauds, & de s'exposer à des airs froids. Une telle contrariété se conçoit en réfléchissant sur l'abondante transpiration qui doit se faire continuellement dans la poitrine; transpiration si grande, que la nature lui a donné

un ample soupirail & continuellement ouvert, c'est la bouche par où s'exhale une si grande quantité de vapeurs, qu'elles ternissent ou obscurcissent sensiblement les miroirs, & que souvent elles se laissent sensiblement appercevoir en sortant comme une fumée par la bouche. C'est donc cette abondante quantité de vapeurs, laquelle étant supprimée ou concentrée dans le poumon par le contact d'un air froid, morfondant & humide, devient la matiere des maux de poitrine. Si le contact d'un semblable air resserre en même tems les pores de la peau, à quelle *plethore* le sang ne se trouve-t-il pas exposé ? Mais ce sont des maux *congeneres*, ou de semblables espéces qui s'engendrent en respirant un air chaud, sec & brûlant, comme il arrive aux verriers, aux fondeurs & à tous les ouvriers qui travaillent à la forge, & tout cela ne se fait qu'à raison de la double transpiration intérieure & extérieure, altérée en quelque façon. En effet ces vapeurs de feu étant continuellement inspirées, &

l'air brûlant qui environne l'habitude du corps de ces artisans, étant renfermé avec eux dans des lieux, que des fourneaux rendent brûlans, est-il plus capable de porter dans la double transpiration des dérangemens mortels ? Car les vapeurs de feu & de souphre qui s'insinuent par la respiration dans le sang, sont des agents des plus actifs, qui font gonfler ou raréfier toute la masse des humeurs par où se font tant de congestions, phlegmoneuses, ou inflammatoires. Ce même air, à la vérité, tenant comme *béantes*, ou continuellement ouvertes les issues de la peau, sembleroit aller au-devant du mal que l'air trop chaud respiré occasionne ; mais au contraire, les congestions phlegmoneuses étant excitées dans les vaisseaux, il arrive d'une part qu'ils s'engoüent sans pouvoir pousser jusqu'à la peau les sucs transpirables, en même tems que les pores de l'habitude du corps se trouvent bouchés ; c'est que la tissure écailleuse de la *surpeau*, se trouvant desséchée par le contact d'un air igné & dessé-

ſéchant, elle empêche la tranſpiration de la matiere qui auroit dû s'échapper par tous ces petits ſoupiraux. Car autant que la nature les avoit fait pour être méables ſur la peau, autant le feu des boutiques ou des fourneaux de ces artiſans les tient clos & bouchés. D'autres ſortes d'artiſans ou d'ouvriers dont il s'agit ici, ſont les *matelots*, les *bateliers*, les *charretiers*; enfin tous ceux qui travaillent ſur les ports ou qui ſont employés à conduire les *trains* de bois: ce ſont toutes perſonnes, ou continuellement expoſées aux airs froids, ou continuellement mouillées, ſoit par l'eau qui dégoute du bois qu'ils portent, ſoit parce qu'ils ſe mettent les jambes dans l'eau; ſoit enfin parce qu'ils ſont preſque nuds. Cela paroît même par l'exemple des *Apôtres*, leſquels étant de pauvres pêcheurs, étoient nuds quand ils virent le *Sauveur* qui leur parloit de deſſus le rivage, puiſqu'il eſt dit qu'ils ſe vêtirent pour aller à lui. Les pêcheurs ſont encore une ſorte d'ouvriers de la claſſe que nous traitons ici, parce que ce ſont auſſi des

hommes d'eau. D'ailleurs il faut obſerver que les pecheurs ſont ſujets à veiller des nuits entieres. Nous le voyons par ce qui eſt dit des mêmes *Apôtres*, qui répondirent au Sauveur du monde, qu'ils avoient paſſé toute la nuit ſans rien prendre. Cette habitude de paſſer les nuits eſt commune aux *bateliers* & à bien d'autres qui travaillent ſur l'eau ; c'eſt pourquoi il n'eſt pas étonnant que les ouvriers de cette eſpéce deviennent ſujets à tant de fluxions, de rhumes, de rhumatiſmes, &c. Au ſurplus toutes ces maladies demandent à être traitées comme je l'ai dit ci-deſſus, parce qu'elles n'ont rien de ſingulier qui en change le caractère : ce ſeroit groſſir la Médecine des Pauvres que de repeter inutilement ce qui a été preſcrit. Ce n'eſt donc que de la Médecine de précaution dont il faut inſtruire ces artiſans ; quoique je me doute bien qu'ils ne feront rien de ce qu'on leur conſeillera, ce n'eſt pas cependant une raiſon de taire ce qu'il convient de leur apprendre, parce que ce ſont des citoyens qui

appartiennent à l'ordre public, & des peres de famille qui se doivent à la subsistance & à l'éducation de leurs enfans. Il est donc du devoir de la Médecine de leur communiquer ici tous les conseils de santé par lesquels ils pourront prévenir la plûpart de leurs maux. Voici les plus essentiels.

Ils doivent se tenir suffisamment vêtus, & se pourvoir de *bottes* ou *botines* pour marcher dans l'eau dans les cas de nécessité : les dangers prochains où ils sont de s'enrhumer, ou prendre des rhumatismes, doivent d'ailleurs les obliger à trois choses. 1°. A avoir pour boire un mêlange de peu d'*eau de vie* dans beaucoup d'eau, préservatif que le Médecin *Portius* conseilloit aux soldats des armées de l'Empereur dont il étoit Médecin. C'est que l'eau de vie n'a point l'*acide* du vin dont la boisson contribueroit à aigrir le sang & la lymphe ; au lieu que l'eau de vie mêlée dans beaucoup d'eau est un délayant innocent qui entretient leur sang dans une loüable fluidité. 2°. L'usage du *tabac*, sur-tout en

fumée, est encore un bon préservatif, soit pour changer l'atmosphere humide & froide qui environne les corps de ces ouvriers, soit pour remplir leur poumon d'une vapeur chaude & calmante, qui les préserve de l'irritation qui les menace, & le sang du ralentissement où il peut tomber par l'inspiration d'un air aqueux, froid & humide. Si la nécessité de la manœuvre dans leurs bateaux ou sur les trains d'eau, leur ôte la facilité de la fumigation, ils peuvent y suppléer en quelque maniere par le tabac pris par le nez, ou bien mâché, pour imprégner la salive d'une saveur capable de la préserver d'aigreur & d'épaississement. Je connois cependant les dangers du tabac, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler, il faut distinguer le genre de vie ou les conditions; car la différence étant toute entiere entre les nourritures & les occupations des gens oisifs & bien nourris, dans des lieux clos & bien échaufés, & les alimens que prennent de pauvres ouvriers: de même autant que le *tabac* peut être nuisible à ces

perſonnes opulentes, autant devient-il ſupportable pour l'uſage des ouvriers dont il eſt ici queſtion. La troiſiéme obſervation, c'eſt qu'ils ne doivent jamais boire froid, ou en travaillant ou en finiſſant leurs travaux; de ſorte qu'il eſt plus ſûr en pareil cas de boire un verre de bon vin pur, pour ſe préſerver de pleureſie.

Mais la précaution capitale que devroient prendre ceux de ces ouvriers qui ont à porter ſur leur dos des charges mouillées, telles qu'eſt le bois quand ils déchargent les trains qui l'apportent par eau; c'eſt de les obliger à porter une ſorte de ſurtout ou capote faite de peaux paſſées en huile, qui faiſant le capuchon leur couvre la nuque du col, les épaules, & tout le long de l'épine du dos; afin que ces pauvres gens n'aient pas à être mouillés depuis le matin juſqu'au ſoir: on leur recommanderoit de quitter cet habillement au ſortir de leurs travaux, & de changer de linge en ſe reſſuyant auprès du feu. Par-là certainement on leur épargneroit une infinité de

rhumatiſmes, de fluxions & de ſemblables infirmités. Mais, dira-t-on, ce ſont des frais ou des dépenſes auſquelles on aſſujettit de pauvres ouvriers; où prendre un fonds qui y ſatisfaſſe? Ce fut la queſtion qu'*Iſaac* fit à *Abraham* ſon pere. *Où eſt*, lui demanda-t-il, *ce qui doit ſervir à l'holocauſte que vous allez faire? Dieu*, lui répondit il, *y pourvoira: Deus providebit.* La Médecine a la même réponſe à faire; & cette reſſource eſt fondée ſur le fonds des charités que reçoivent ceux qui veillent aux beſoins des Pauvres dans les Paroiſſes.

XVIII. Braſſeurs, Teinturiers & Blanchiſſeuſes.

Il eſt encore d'autres ouvriers qui ſe trouvent expoſés aux inconvéniens de manier l'eau continuellement, parce que continuellement ils l'emploient dans les ouvrages de leurs profeſſions; tels ſont les *braſſeurs* & les *teinturiers*, à qui le fréquent uſage de l'eau eſt indiſpenſable, ſoit pour faire leur beſogne, ſoit pour la laver. Mais les maladies qui leur viennent par cette fatigue qui les mouille ſi ſouvent, ne ſont guère que des maux ordinai-

res, & dont la cure rentre dans les vûes que l'on a données ci-devant à ce ſujet Les *jardiniers* qui ont à être dans leurs jardins ſoir & matin, par les brouillards, les humidités & la pluye; occupés d'ailleurs à des arroſemens continuels, qui les obligent ordinairement à ſe mettre en chemiſe, ſont encore des ouvriers expoſés aux dangers du maniement de l'eau, & l'on y doit joindre les *fontainiers*, qui ſont perpétuellement occupés à la reſpirer, parce qu'ils ont toujours les yeux & le nez deſſus; mais leurs maladies étant encore toutes du même genre qui vient d'être dit, elles ne demandent pas de remédes particuliers.

Il n'en eſt pas de même de celles-ci, ſçavoir des *lavandieres*, des *leſſiveuſes* & des *blanchiſſeuſes*, trois profeſſions réduites à une qui a des inconvéniens particuliers à chacune des trois, ou des maladies qui lui ſont comme en propre. Les lavandieres ou blanchiſſeuſes de gros linge ont toujours les pieds, les jambes & les mains dans l'eau froide, dans des rivieres, ſouvent entrete-

nues ou groſſies par des ſources ou fontaines qui ſont dans le voiſinage : l'on comprend d'abord à quels maux ces perſonnes deviennent ſujettes. Ce ſont les *ſuppreſſions*, qui déſolent leur ſexe. Ces *ſuppreſſions* ont dans ces blanchiſſeuſes une cauſe habituelle & permanente. Ce ſont toutes eſpéces de pâles couleurs, ou de *cachexies* de ce genre, que non-ſeulement ces perſonnes ſont ſujettes à contracter ; mais qui par la condition attachée à cette profeſſion, acquierent une raiſon d'incurabilité ; & la voici. Le ſéjour qu'elles font continuellement tout le long du jour, à commencer de grand matin & à continuer juſqu'au ſoir dans l'eau froide, fait une impreſſion qui reſſerrant les fibres de la peau & des vaiſſeaux, forme comme une digue au retour du ſang des parties baſſes vers les ſupérieures. Voilà la cauſe de la diminution de la *plethore* qui doit s'amaſſer tous les mois dans les perſonnes du ſexe : il ne peut donc guère rien arriver de plus capable d'occaſionner des *ſuppreſſions*, ou des retenues de la por-

tion de ſang dont la nature devoit ſe décharger tous les mois dans ces perſonnnes. Au ſurplus le reſſerrement ou la conſtriction *tonique* des fibres muſculeuſes qui doit faire remonter le ſang des piés à la tête, cauſant un état d'*inertie*, de pareſſe ou de ralentiſſement dans les vaiſſeaux, il n'eſt rien de plus propre à entretenir dans les perſonnes du ſexe la privation, qui les expoſe à des infirmités pour toute leur vie.

Les femmes qui font la *leſſive* ne ſont point exemptes des maux que contractent les blanchiſſeuſes qui lavent le gros linge à la riviére, elles ſont même ſujettes à bien d'autres incommodités; la plupart ont des vapeurs continuelles, cauſées par la leſſive bouillante, dans laquelle elles ont continuellement les mains, & qu'elles ont toujours ſous leurs yeux, & ſous leur nez; vapeurs qui deviennent très-dangereuſes lorſque (comme il arrive à quelques-unes) elles mêlent ou ſubſtituent la *chaux* à la *cendre*. L'on trouve dans un célébre Auteur * * *Horſtius.*

une hiſtoire bien remarquable à ce ſujet, c'eſt d'une ſervante qui mourut étouffée après de longues infirmités, pour avoir blanchi des linges dans une chaudronnée de leſſive qui lui porta au cerveau & à la poitrine; & en effet on a toujours obſervé que les leſſiveuſes deviennent ſujettes aux oppreſſions aſthmatiques.

Les *blanchiſſeuſes de menu linge*, pour leur part ont à eſſuier de dangereuſes gerſures ſur les mains, leurs poignets, ou leurs bras, elles ſont plus ou moins *dartreuſes*, *éryſipelateuſes*, ou *inflammatoires*. De-là naiſſent de facheuſes fievres, ou du moins de ſi étranges douleurs dans les parties malades, que ſouvent elles deviennent hors d'état de continuer le blanchiſſage.

Les remédes pour les *lavandiéres* ſont de l'ordre de ceux qu'on a indiqués dans les endroits où on a parlé de ces maux; on les retrouvera encore lorſque je parlerai des maladies des femmes. Les *leſſiveuſes* s'épargneront les plus grands dangers des vapeurs leſſivielles, en

s'abſtenant de méler la chaux dans leurs leſſives. Au ſurplus c'eſt à leur prévoyance à éviter d'avoir trop long-tems le viſage ſur les chaudronnées de leſſive, & de plus d'en détourner le nez & la bouche. A ces précautions elles apporteront celles de ſe mettre de l'huile d'amandes douces dans les narines, & de ſe laver ſouvent la face & les yeux avec de l'eau. Le grand reméde aux *gerſures* conſiſte à n'y jamais appliquer rien de gras, comme *pommade*, *huile d'amandes douces*, ni rien de ſemblable. L'eau d'orge mondée toute ſeule ſuffit pour laver les gerſures ou les boutons enflammés ; quelquefois au cas de grandes douleurs, on peut les étuver avec le lait chaud, laiſſant par-deſſus un linge mouillé de lait & d'eau d'orge, ou enduit de crême bien récente ; il faut avoir ſoin de faire ſaigner ces malades pluſieurs fois des bras, & leur faire boire du petit lait ; mais ſur-tout il faut bien leur recommander l'abſtinence du vin, des choſes épicées ou ſalées, & même leur défendre alors

l'usage de la viande à souper ; & pour se préserver de ces *gersures*, étant bien guéries, elles ne reprendront le blanchissage, qu'en ayant soin de se laver souvent les mains avec de l'huile d'amandes douces, & quelquefois se les froter avec du beure bien frais avant que de recommencer à mettre leurs mains dans l'eau. Une derniére façon que les blanchisseuses donnent au linge, c'est de le repasser ; cela se fait ou sur la platine ou avec des fers ; mais de quelque maniére qu'elles le fassent, c'est toujours une vapeur qui s'éléve du linge qu'elles repassent, laquelle participant du *cuivre* ou de l'*airain*, dont est faite la *platine*, ou du fer dont sont composés les *fers à repasser*, c'est un volatil igné, étranger, qui se mélant avec les *esprits*, bleſſe le genre nerveux, déja délicat, & si aisé à ébranler dans les personnes du sexe. Ce danger augmentera, si elles n'ont pas la précaution d'employer de la braise au lieu de charbon, & de ne jamais repasser dans des lieux étroits ou trop enfermés. Mais

le malheur devient bien plus grand, lorſqu'elles auront à repaſſer pendant trop de tems, parce que le mouvement & l'action de leurs bras fatiguant encore leur poitrine, à meſure qu'une vapeur malfaiſante la pénétre; cela occaſionne les maux & les épuiſemens de poitrine, où tombent celles que l'état ou la condition aſſujettit à de trop amples & trop longs *repaſſages*. Ainſi le menagement doit faire le remède à leurs maux, quand la néceſſité les aſſervit moins à cette profeſſion.

XIX. Baigneurs & Etuviſtes.

Les *baigneurs* & *étuviſtes* aſſujettis continuellement à tenir ceux qui ſe baignent dans l'eau chaude, ſouvent dans des lieux renfermés, lorſque les perſonnes ſe font adminiſtrer les étuves humides; ce ſont des airs étouffés dont l'*élaſticité* eſt perduë ou pervertie par les vapeurs de l'eau, & par les haleines des uns & des autres. Or ces ſituations expoſent les baigneurs à des étouffemens qui iroient à alterer la poitrine, s'ils n'avoient ſoin de prendre l'air de tems en tems en paſ-

ſant dans des chambres voiſines. Ce ſont d'autres dangers, ſi c'eſt pour des maux qui ſe gagnent, que les bains ſe prennent. Ainſi ce ſont des précautions à employer par les *baigneurs*, pour ne pas trop ſe prêter ni aux vapeurs des eaux où ſont plongés les malades, ni aux exhalaiſons qui tranſpirent de leurs corps. C'eſt pourquoi les baigneurs auront ſoin de ſe laver les mains avec du vinaigre, & le viſage avec le *vin aromatique*, en même tems qu'ils ſe tiendront de l'*eſſence de jaſſemin* dans les narines. Il y aura de nouveaux dangers à eſſuier, ſi c'eſt de l'eau froide, glacée même, dans laquelle il faille plonger les malades. Car les bains froids dont l'uſage ſe renouvelle de nos jours en Angleterre, furent autrefois communs en Médecine. Lors, comme dit *Pline*, que l'on voioit les vieillards Conſulaires ſortir du bain roides de froid *. Le danger pour les baigneurs en ce genre de bains, vient encore de la nature des lieux où ſont quelquefois ſitués les bains froids ; ce ſont des caves où ſont

* *Plin. l. 29. c. 1.*

réservées des eaux souvent glacées pour y plonger les malades. Or les malheurs subits qui arrivent à ces malades, si l'on n'y prend bien garde, doivent engager les baigneurs à se tenir sur leurs gardes, car dans ces circonstances ils ont à essuier des fraîcheurs glaciales, capables de les rendre eux-mêmes malades. Ainsi comme les *étuvistes* sont obligés à sortir des lieux de leurs étuves pour respirer un air plus frais, par une raison contraire les baigneurs en eau froide, doivent sortir prudemment des caves ou souterrains, où sont les bains froids, pour se procurer un air plus tempéré, sans oublier de se froter les mains avec de l'huile d'amandes douces, & le visage avec quelque esprit de vin aromatique.

XX. Les Foulons.

Ce n'est pas dans l'eau que les *foulons* se mettent pour fouler les laines & les draps, mais c'est dans de l'*urine*, souvent croupie & puante de pourriture, dans laquelle ils se mettent les piés & les mains, & cela dans des endroits clos & fermés, où ils se tiennent à demi nuds.

Un tel bain pour les piés & les mains, des exhalaisons aussi infectantes que celles qui s'élévent d'une telle urine, & des crasses huileuses des draps & des laines, qu'ils respirent par les narines, & par la bouche, & qui se répandent sur l'habitude de leurs corps qui sont presque nuds; ce sont toutes matiéres à d'étranges infirmités pour ces ouvriers. Le danger qu'ils courent alors est d'autant mieux fondé, que l'insensible transpiration se trouvant étrangement contrariée dans les situations où ils se trouvent, ils se voient prochainement exposés à toutes les maladies qui attaquent les artisans. A tous ces dangers l'on n'a à opposer que les précautions marquées en plusieurs endroits, où l'on a traité des effets qui sont à craindre des mauvaises odeurs & des exhalaisons malfaisantes. Au surplus les maladies qui suivent l'exercice de ces miserables professions, étant les mêmes que celles dont il a été tant parlé; ce seroit une repétition inutile, de retracer ici la même conduite, soit dans les remêdes

remédes, soit dans la méthode de s'en guerir, ou de s'en précautionner.

Cette sale & puante profession a bien plus d'une compagne parmi celles des artisans. Car de ce genre sont les metiers de *corroyeurs*, de *taneurs*, de *chandeliers*, de *poissonniers*, de *bouchers*. Tous ces metiers ont leur mérite, d'autant plus qu'ils sont indispensables pour la vie, quoique d'ailleurs ils soient sujets à bien des inconvénients, eu égard à la puanteur dont ils infectent les quartiers des villes qu'ils habitent. Les anciens avoient ordonné que toutes ces sortes d'artisans seroient obligés à habiter & peupler les fauxbourgs, ou les endroits des villes qui étoient proche les rivières, pour laver les immondices qui accompagnent leurs metiers. C'est ainsi en effet que l'on voit demeurer vers la mer *Simon le corroyeur*, chez qui logeoit *St Pierre*. C'est que ces cantons n'étoient guère que pour le menu peuple. Aussi outre qu'ils étoient mépriſés parmi les Romains, l'air que l'on respiroit, à cause du séjour qu'y faisoient ces sortes d'ar-

XXI. Les Corroyeurs.

tisans, passoit pour en être très-mauvais, contagieux même. Il y a des personnes qui ont cru que les Juifs ne sont devenus puants, que parce qu'ils ont contracté cette puanteur dans les endroits des villes les plus négligés, dans lesquels seuls ils ont trouvé quelque azile, & que cette puanteur qu'ils ont prises dans ces endroits est passée des peres aux enfans, & par ceux-ci à toute cette nation.

XXII Tanneurs.

Les *tanneurs* sont toujours sur les peaux des bêtes mortes, sur la *chaux* & semblables ingredients, qu'ils emploient pour habiller les cuirs. De plus leur manœuvre est la même que celle des corroyeurs; ils foulent aux piés ces cuirs, qu'ils ont macerés dans l'eau remplie de *chaux* & de *galles*; & enfin ils les frotent & imbibent de suif. Il n'est pas étonnant de les voir sujets à avoir des visages bouffis, cachectiques, & exposés à des affections *pouſſives & ratteuſes* *; parce que les odeurs qui sortent de ces travaux, sont telles que l'on a remarqué, ou qu'il est impossible de fai-

* *Ramazzini, p. 530.*

re passer un cheval devant les boutiques des corroyeurs, de quelques coups d'éperon qu'on le pique; ou bien si l'on parvient à le faire avancer jusque-là, il tourne bride avec une telle fureur, que le plus fort bras ne pouvant l'arrêter, il retourne tout courant au lieu d'où il est parti.

XXIII. Bouchers & Poissonniers.

Erasme donne à agiter dans un de ses *colloques*, ἰχθυοτάγια laquelle des deux professions, de la *poissonnerie* ou de la *boucherie*, est la plus maussade & la plus puante. Il met dans la bouche d'un *poissonnier* & dans celle d'un *boucher* les réflexions les plus plaisantes & les plus sçavantes; mais il paroît résulter des discours de ces deux Apologistes, qu'aucune autre profession ne blesse autant les yeux, & ne choque autant les narines que toutes les deux également, & celle de *poissonnier* & de *boucher*. Mais ce qui intéresse particuliérement la Médecine, c'est de sçavoir en quoi elles peuvent nuire à la santé; & là-dessus l'on demande, si c'est celle des Pauvres qui en souffre & &

en quoi elle peut en souffrir, puisqu'il est rare que les marchands de poissons ou les bouchers soient pauvres. Je répond d'abord qu'il y a dans les villes des cantons entiers, que ces professions empestent par leurs odeurs puantes & malsaines. D'ailleurs ces professions, comme les autres, ont des familles ruinées, pauvres par conséquent ; de plus ceux & celles qui sont attachés par leur service à des maîtres ou des maîtresses bouchers ou poissonniers, peuvent être réputés au nombre des Pauvres, & dès-là leurs maladies sont l'objet de cet Ouvrage. Les puanteurs ou autres ordures des boucheries ou des poissonneries, occasionnent bien des maladies ; cependant sans vouloir trop excuser les maux qui naissent par les poissonneries, il faut avoüer qu'ils sont moins à craindre pour la santé, que ceux qui viennent par les boucheries : ceci est fondé sur des raisons très-sensibles, car quelques malfaisantes & déplaisantes que soient les exhalaisons qui viennent des poissons, les puanteurs qui sortent du

ſang des animaux que l'on égorge dans les boucheries, portent avec eux des caractéres de pourriture ou de corruption, que n'ont pas certainement les chairs des poiſſons. C'eſt que le ſel dont on aſſaiſonne les poiſſons que l'on met en réſerve dans les magazins des poiſſonniers, devient un contre-poiſon pour les odeurs qui en exhalent; & quand les poiſſons ſont frais, les odeurs qui en ſortent ſont plus dégoutantes que dangereuſes. Il n'en eſt pas de même du ſang des animaux que l'on égorge, il ſe pourrit en très-peu de tems, & répandant dans l'air des vapeurs cadavereuſes, l'on comprend que la raiſon qui fait les gangrénes, eſt la même qui fait que des vapeurs auſſi malignes, ſont ruineuſes pour la ſanté. Il faut obſerver de plus, qu'autant qu'il y a de différence entre la partie rouge & la partie blanche du ſang, autant il s'en trouve entre la chair des poiſſons & celle des animaux à quatre piés. Ceux-là n'ont preſque que du ſang blanc, & c'eſt le moins corruptible, & ceux-ci répandent

abondamment le sang rouge, & c'est celui qui fait la pourriture dans le corps humain, & qui y cause les gangrènes. Ce sont ces dispositions cadavereuses qui donnent tout à craindre, quand elles se rencontrent dans les maladies. Ainsi dans les poissons, ce sont des sucs lymphatiques & gluants, qui contractent de l'aigre, mais dont il exhale peu de vapeurs, en comparaison de ce que répandent les sucs sanguins qui sortent des chairs des animaux à quatre piés. Au surplus ce sont des sucs puants que ces vapeurs ont impregnés d'un acide le plus malfaisant, & voila ce que tout un voisinage a à essuier de la part des boucheries.

XXIV. Chandeliers. Il est encore un inconvénient des plus pernicieux & qui est propre aux boucheries, sans que les poissonneries donnent lieu de craindre rien de semblable, c'est la fonte des graisses, ou la préparation des suifs qui se travaillent dans les boucheries, & qui empoisonnent par leur puanteur tous les voisins. L'on sçait à quels dangers exposent les

vapeurs du ſuif, parce que l'on connoit les dangers que les chandeliers occaſionnent & pour eux & pour leurs voiſins ; de ſorte qu'il y a des villes où l'on ne ſouffre les chandeliers que dans les fauxbourgs *. Les ouvriers qui travaillent manuellement la chandelle, ſont les premiers à en ſouffrir, parce qu'ils ont à reſpirer & à avaler ces vapeurs graſſes & minerales qui s'élevent des ſuifs qui bouillent dans des vaiſſeaux de cuivre ; c'eſt pourquoi ces ouvriers ſont ſujets à des maux de cœur, des vomiſſemens, des pertes d'appetit, des maux de tête, & à des oppreſſions.

* Voyez *Paul. Zach. l. 5.*

Mais leurs voiſins ne ſont pas exempts de ces maux, & les femmes en particulier qui ſont dans le voiſinage des endroits où l'on travaille à la chandelle, deviennent ſujettes à de cruelles vapeurs ; car les odeurs même les meilleures donnent à bien des femmes des vapeurs hyſteriques, & au contraire il eſt des mauvaiſes odeurs qui guériſſent ces vapeurs ; mais celles du ſuif ne peuvent faire que du mal : on

fait par l'experience que l'odeur d'une chandelle mal éteinte peut causer des avortemens; & un grand Médecin * rapporte que son frere s'étoit attiré des infirmités très-graves, qui ont affecté son cerveau & sa poitrine, pour avoir passé habituellement des nuits à étudier à la chandelle; c'est pour cela que le Docteur *Ramazzini* avertit les gens de lettres de se souvenir que les anciens Sçavans bruloient de l'huile d'olive, au lieu de chandelle; c'est pour cette raison que l'on disoit des Sçavants Ouvrages deces grands hommes, qu'ils sentoient l'huile.

* *Solenander.*

Les remédes que l'on a trouvé contre les impressions du suif, sont les vomitifs préparés, sur-tout avec l'*oxymel scyllitique*, sans pourtant donner l'exclusion aux *antimoniaux* temperés, parce que les infirmités des chandeliers sont toujours précédées ou accompagnées de *naufées* & de *dégoûts*, marques de l'état de souffrance où se trouve l'estomac. Il faut y ajouter les jus d'herbes *améres aromatiques*, comme la *chicorée sauvage*, le *cerfeuil*, la *pimprenelle*, pilées

pilées avec l'eau d'*oxytriphyllum*; la *thériaque* arrosée de jus de citron; un *vinaigre aromatique* fait avec les *écorces de citron*, la *meliſſe*, les *cloux de geroſle*, pour s'en froter le nez & les temples: car tout cela mis à ſa place ſoulagera beaucoup ces ouvriers en ſuif dans leurs maladies. Le Docteur Ramazzini va juſqu'à prétendre que l'infection du ſuif, ruine ſi eſſentiellement la *craſe* du ſuc nerveux, que la ſaignée eſt pernicieuſe aux chandeliers malades, parce que leurs eſprits animaux ſont abſolument gâtés & ſans force. Quoi qu'il en ſoit les meilleurs remédes qui furent emploiés au rapport d'un célébre obſervateur *, pour la guériſon d'une chandeliére, ayant été inutiles, elle mourut en déteſtant le metier de faire la chandelle, & en avertiſſant quiconque s'y emploieroit de ne jamais travailler le ſuif qu'en plein air, ou en plein vent.

* *Borrichius.*

XXV. Exhalaiſons des chandelles dangereuſes

Telle eſt en effet la déteſtable impreſſion du ſuif de chandelle, qui eſt la ſource de la plupart des infirmités, ſur-tout des affections de

pour les gens de Lettres.

poitrine qui font périr tant de gens de Lettres : & la raiſon en eſt manifeſte. C'eſt au milieu de pluſieurs chandelles allumées qu'on fait travailler les jeunes écoliers dans les penſions ; ils ſont renfermés dans d'étroites chambres & en grand nombre, ſur-tout dans les penſions où l'on retire de pauvres écoliers. C'eſt donc un air renfermé qui a paſſé par les poumons de tous ces différens tempéramens, & par conſéquent un air qui a perdu ſon reſſort ; en même tems qu'il s'eſt imprégné des fumées de toutes ces chandelles : y a-t-il quelque choſe de plus pernicieux ? car de même qu'un enfant devient infirme toute ſa vie pour avoir tiré un mauvais lait de ſa nourrice, de même ces jeunes garçons s'élevant au milieu d'un air empeſté, deviennent ſujets à tous les maux qui les affligent le reſte de leurs jours. Car la vie dépendant principalement de l'air intérieur, qui, peut-être, fait la meilleure partie des eſprits, c'eſt empoiſonner les principes de la vie, que de ſouiller la pureté de cet air par

des vapeurs auſſi noires que celles de chandelles alumées. Ce ſeroit ici l'endroit de continuer les maladies des gens de Lettres, puiſque l'occaſion s'en preſente ſi naturellement; mais ſans les perdre de vûe, il convient de faire obſerver les moyens d'aller au-devant des maux dont l'on vient de marquer l'origine. Le moyen le plus efficace c'eſt de faire bruler de l'huile dans les chambres d'étude, d'avoir ſoin de ne point aſſembler trop d'écoliers dans chacune de ces chambres. Enfin d'obſerver que ces écoliers ne ſoient pas arrangés des deux côtés des tables, afin que leurs haleines, n'étant point vis-à-vis les unes des autres, ne s'entrecommuniquent point. Ces précautions engageront ſans doute à une dépenſe plus conſiderable. Cela eſt vrai, mais la vie des jeunes enfans eſt au-deſſus de l'argent; auſſi dût-on en recevoir moins dans ces lieux de charité, ce ſeroit épargner la vie des hommes.

Cette réflexion eſt d'autant plus intéreſſante pour la Médecine des Pauvres que ces penſions ou écoles

étant les séminaires & les pepiniéres de la plupart des grands hommes, qui illustrent les différents Ordres ou Compagnies d'un Etat, il devient manifeste que les maladies de ces Sçavans germent avec l'âge de ces pauvres étudiants. De plus l'occupation des âges suivants apauvrissant essentiellement la santé de ces jeunes gens d'étude, il n'est guère de maladies qui soient plus de la competence ou dépendance de cette Médecine, que celles des gens de lettres. C'étoit une question qu'un ancien Philosophe au rapport de *Plutarque* *, donnoit à décider, sçavoir à qui il faudroit donner gain de cause, au corps ou à l'ame, s'ils prenoient querelle là-dessus, pour juger si l'ame faisoit plus de mal à la santé, ou bien si le corps en faisoit plus à l'esprit : *Si corpus & anima disceptarint ad invicem de damno dato, dubium fore, quis sit damnosior, hospes an hospitator*? C'est pourquoi la maxime de *Platon*, par rapport à la santé, c'étoit qu'il falloit bien se garder, ou d'exercer l'esprit sans le corps, ou d'exercer le corps sans

* *De præceptis salubribus.*

l'esprit ; *Ne corpus absque animo, & animum absque corpore exerceamus.* Or parmi les gens d'étude, c'est toujours l'esprit qui travaille beaucoup plus que le corps ; car la méditation ou la recherche de la vérité, faisant l'objet des Sçavans en chaque science, tout l'ouvrage se trouve toujours du côté de l'esprit ; c'est donc le genre nerveux ou les esprits qui fourniſſent principalement aux frais de ce travail, d'autant plus insidieux qu'il flate par le plaisir qu'il procure de découvrir la vérité. Cependant les nerfs portés au-delà de leur *ton* naturel, parce que les esprits s'en dérobent, s'y dérangent, ou s'y gâtent, il n'est guère de source de maladie plus dangereuse, & cependant moins susceptible d'une parfaite guérison ; aussi sont-ce des affections *mélancoliques*, des *néphrétiques*, des *goûtes*, des *coliques*, des *insomnies*, qui traversent la santé des gens de lettres.

Ces *insomnies* ne sont autre chose que les veilles habituelles passées en nature : habitude monstrueuse! comme l'appelle ce Sçavant *, qui avoit

* Ficin.

de stud. valet. tant étudié la maniére de conſerver la ſanté des gens de lettres. *Monſtrum eſt*, dit-il, en parlant des gens d'étude, de s'accoutumer à veiller bien avant dans la nuit; de ſorte que l'on eſt accoutumé à faire la nuit du jour : *Monſtrum eſt ad multam noctem frequentiùs vigilare, unde poſt ſolis ortum dormire cogaris.* Ainſi les eſprits accoutumés avec les nerfs à demeurer tendus & bandés, reſtent dans cette diſpoſition la plus ruineuſe pour la ſanté. Ajoutez à ceci la vie ſédentaire qui fait de l'étude une de ces profeſſions nommées ſédentaires, ou trop repoſées : *Artes ſedentariæ vel ſtatariæ.* D'où il arrive que le ſang des gens d'étude devient ralenti, croupiſſant, *mélancolique*; & de-là naiſſent ces affections *hémorrhoïdales*, qui deviennent ſi ſouvent le ſupplice des gens d'étude. Toutes ces réflexions ne ſont-elles pas plus que ſuffiſantes pour faire comprendre la cauſe & la nature des maladies des gens de lettres ?

Ces maladies ſont pour la plupart dans leur origine abſolument

dépendantes de l'indiſpoſition des nerfs, de l'affoibliſſement & du dérangement du *ton* qu'ils doivent naturellement garder, enfin du changement de cours & de *direction* dans les *eſprits*; le tout entretenu par l'épaiſſiſſement du ſang, devenu aigre, ou atrabilaire, parce que le *croupiſſement* lui a fait prendre ces alterations: *Vitium capiunt, ni moveantur aquæ.* Il y a donc alors un double renverſement dans la double circulation qui régit l'œconomie animale, c'eſt-à-dire, la *circulation du ſang*, & celle des *eſprits*. La méthode de traiter des affections *ſpaſmodiques*, *mélancoliques* & *hémorrhoïdales*, eſt repandue par toute cette Médecine des Pauvres, c'eſt pourquoi on ne le repetera pas ici. Il faut ſeulement obſerver, que le répos & la *quiétude* d'eſprit, le bon air & l'uſage des calmants, ſuffiſent preſque pour la cure des maux des gens de lettres. Ainſi un bon régime, des alimens propres, la ceſſation de toute contention d'eſprit, le tout ſoutenu de l'uſage habituel des *calmants*, rétablit tout ce qui eſt ſuſceptible de

guériſon dans ces maladies ; de ſorte que rien n'en accélére tant l'incurabilité que l'uſage des *purgatifs*, car ils achevent de ruiner l'œconomie du genre nerveux : il faut auſſi bien ſe garder de faire uſage des remédes brulants, tels que ſont ceux que l'abus autoriſe dans l'emploi des drogues ou plantes chaudes, aromatiques & deſſéchantes, qui s'emploient dans la Médecine vulgaire contre les affections *mélancoliques*, *vaporeuſes*, *hypocondriaques* ou *rateleuſes*. Au contraire les délayants pour l'interieur, & les bains pour l'exterieur, pratiqués ſagement, auſſi-bien que l'uſage aſſidu des *calmants*, rameneront les *ſolides* à leur *ton* naturel, & les fluides aux qualités & directions qui leur ſont duës : c'eſt par cette maniére de traiter les maladies nervales, que l'on tirera le meilleur parti qu'il eſt poſſible pour leur guériſon.

Indépendamment de ces terribles maux qui ne ſont pas de tous les jours, il en eſt de journaliers parmi les gens d'étude. Ce ſont des maux ou foibleſſes d'eſtomac dont

ſe plaignent la plûpart d'entre eux ; parce qu'en effet c'eſt l'infirmité attachée à la condition de gens de lettres, ſuivant la remarque de Celſe : *Imbecilles ſtomacho.... quo in numero... omnes penè litterarum cupidi.* Tous demandent donc principalement des remédes pour fortifier l'eſtomac ; S. Paul trouve ce remède dans un peu de vin qu'il conſeille à ſon cher diſciple Timothée : *Modico*, lui écrit-il, *utere vino propter ſtomachum* ; c'eſt donc du vin qui leur convient, mais de ce vin ſpiritueux cordial, dont un grand Praticien * permet en pareil cas de boire en petite quantité préférablement aux vins ordinaires. *Præſtat*, dit ce Médecin en parlant des eſtomacs foibles, *potiùs parùm vini Ungarici vel Malvatici bibere, quàm tenuia vina copioſa haurire.* C'eſt, dit *Vanhelmont*, que les vins d'un terrain vulgaire ou domeſtique ont plus de vinaigre que de vin. Suivant donc cette obſervation, c'eſt un conſeil très-utile que de faire boire à la fin des repas une cuillerée ou deux de bon vin d'*Alicante* ou d'*Eſpagne*, & cette pratique ſe trou-

* *Crato. l. 2. conſ.* 27.

vera très-utile, si ces personnes dont l'estomac est foible veulent se contraindre à boire de l'eau chaude, même à leurs repas, car rien n'est si propre à dissiper les crudités & à les prévenir.

XXVI. Maladies des pauvres Religieux.

Il y a une autre classe de pauvres Infirmes, ce sont les *Religieux* ou *Religieuses pénitentes*, que le zele de la piété renferme dans des Couvens. Trois causes leur attirent des infirmités, sans cependant qu'aucune d'entre elles soit nécessaire à l'essence de l'austére vertu qu'ils embrassent. Car si l'abstinence & le jeûne, suivant la pensée de *S. Jerôme*, ne font pas la vertu, & qu'elles ne fassent que l'affermir ou la fortifier en la rendant plus solide : *Jejunium non perfecta virtus, sed cæterarum virtutum fundamentum est*; l'on peut être solidement vertueux & pénitent sans outrer les jeûnes & les abstinences. C'est, ajoute-t-il, que ces pratiques doivent laisser assez de santé pour vaquer à la priére, aux Offices, à la lecture de l'Ecriture, &c. De sorte que sçavoir contenir son estomac en lui donnant peu à la fois,

* *Hieron. epist. ad Demetr.*

ſans jamais raſſaſier la faim, cette abſtinence continuelle eſt préférable, ſelon ce Pere ſi ſçavant dans la vie ſpirituelle, à des jeûnes prolongés pendant pluſieurs jours de ſuite. *Sic debes jejunare ut non palpites, & reſpirare vix poſſis... ſed ut fracto corporis appetitu, nec in Lectione, nec in Pſalmis, nec in Vigiliis ſolito quid minùs facias: parcus cibus, venter ſemper eſuriens, triduanis jejuniis præfertur* *. A cette regle paroitroit certainement contraire la pratique des Maiſons les plus reſpectables, où cependant par amour pour la pénitence, l'on obligeroit les jeunes Religieux novices à manger toute la portion qu'on leur donne, faute de quoi ils ſont renvoyés. Une ſeconde faute ſeroit d'y ſaler exceſſivement les légumes ou ſemblables nourritures pour aiguiſer l'appetit, afin d'obliger ces jeunes hommes à manger toute la portion qu'on leur donne. Or de cette double cauſe mille infirmités ſurviendront à ces novices, ſur-tout les *rhumatiſmes*, les *maux d'eſtomac*, les *oppreſſions aſthmatiques*, qui obligeroient bien des Novices à ſortir de ces Mai-

* *Ibid.*

ſons. Car déja l'épaiſſeur & la conſiſtance trop ſolide des potages & des pulmens qu'on donne à des Religieux, leur font un ſang & des humeurs trop abondantes & trop épaiſſes, d'autant plus que le ſel ajouté trop abondamment dans ces mets, ajoute un nouveau poids à ces humeurs & au ſang, ce qui produiroit immanquablement les rhumatiſmes, &c. qui aſſailliroient les corps de ces jeunes Religieux. La troiſiéme cauſe, c'eſt le défaut d'exercice dans les Maiſons Religieuſes, ſur-tout dans les Couvents de filles; car alors le ſang demeurant ralenti attire aux Religieux & Religieuſes les maladies *aiguës* ou *chroniques* qui les traverſent dans leurs obéiſſances ou fonctions *clauſtrales*. Cependant, en ſe refuſant comme ils font ſouvent les ſoulagemens de la Médecine ordinaire, pour ſe livrer entierement à la pénitence, ils tomberont dans des infirmités accablantes, ſi l'on manque à leur offrir les ſecours d'une Médecine ſimple comme celle des Pauvres, qui entre parfaitement dans leurs vûes d'ab-

finence, de sobriété, de frugalité, de privation & de pénitence, bien loin d'être contraire à l'esprit de leur état.

Seroit-ce donc s'opposer à la piété de ces saintes Maisons, que de les avertir, 1°. Que de jeunes Religieux, pour manger moins que d'autres, peuvent se porter aussi bien qu'eux, parce que les tempéramens ne sont pas les mêmes. 2°. De leur conseiller de ne mettre du sel dans leurs nourritures que très-modérément, & seulement autant qu'il convient pour rendre ces fades alimens supportables au goût. On pourroit aussi établir chez eux un usage qui étoit autorisé parmi les plus sobres des anciennes communautés Religieuses, telles que furent les *Therapeutes*, qui permettoient à ceux d'entre eux qui étoient infirmes de boire de l'eau chaude. Car en effet, c'est le préservatif le plus sûr contre les maux qui sont causés par l'épaississement du sang. 3°. La coutume de faire travailler les Religieux au jardin ou à semblables exercices du corps,

eſt de l'inſtitution de la plûpart des Maiſons ou communautés Religieuſes. Ce ſera donc aller au-devant de bien des maux que de rétablir cette coutume. C'eſt pourquoi ceux d'entre les Religieux qui exercent quelque métier, comme de *tourner*, de *faire de la toile*, des étoffes ou des bas, ſont moins ſujets à tomber malades. Les Religieuſes par la même raiſon ſe conſervent plus de ſanté que les autres quand elles s'occupent à la tiſſeranderie, car elles en ſont plus robuſtes & moins ſujettes aux pâles couleurs; cet avis eſt tiré des Livres ſaints, qui avertiſſent que la femme forte ſe trouve parmi celles qui travaillent le lin & la laine. *Mulierem fortem quis inveniet? quæſivit linum & lanam, & operata eſt conſilio manuum ſuarum.*

Après ces reflexions l'on n'a garde d'aller prendre dans les boutiques des Droguiſtes, ou dans les laboratoires des *Chymiſtes*, des remédes curieux pour des perſonnes pénitentes; ce ſeroit même les faire aller contre les avis des Peres de l'Egliſe *; & de tous les Peres ou

* *S. Ambroſius,*

Auteurs de la vie spirituelle, sans en excepter *Ste. Thérese*, qui défendent très-rigoureusement aux Religieux & Religieuses le trop de curiosité pour leur santé, & le trop de facilité à se servir de la Médecine ordinaire aux gens du monde. Mais il en est une, laquelle au jugement même d'un des plus rigoureux des Peres *, leur suffit grandement, sans les faire sortir de l'esprit de leur état. La meilleure Médecine, dit ce Pere, c'est la plus ancienne, & elle se tiroit des légumes & de leurs sucs. *Ea medicina antiquior quæ herbis curare consuevit & succis.* En conséquence de cette maxime il assure les personnes Religieuses & autres, que la santé ne se rétablit si solidement par aucun secours, que par celui de ces alimens: *Nec ulla firmior sanitas, quàm quæ salubribus reformatur alimentis* *. Parce que dans les alimens seuls consiste la vraie médecine, *Quia sola nobis esca medicina est.* Et ces alimens sont ceux-là-même que les Religieux les plus austères se sont enjoints. Car avec un peu d'adresse à sçavoir employer

S. Basil. *S. Bern.*

* *S. Ambrosius.*

Idem Hexameron. l. 3. c. 57.

les légumes & les graines dans leurs pulmens, bouillons ou potages, l'on tourne en remédes excellens les plus ſimples & les plus vulgaires alimens. Ce ſera en variant le *ris*, l'*orge*, le *gruau d'avoine*, les *lentilles*, le *millet*, &c. pour remplir les indications qui ſe préſentent, ſoit pour fortifier l'eſtomac par ceux qui ſont *toniques* ou *aſtringens*, comme le *millet* & le *ris*; ſoit pour aider à la *tranſpiration*, comme on le fait par le moyen du gruau d'avoine, ou en employant les alimens laiteux & adouciſſans comme les *haricots*, ou enfin en ſe ſervant des graines qui ſont les plus amies de la poitrine, comme l'*orge* & encore le *ris*. Tous ces alimens placés ſuivant les différentes indications fourniſſent des remédes ſuffiſans à la vie. En d'autres occaſions le *lait*, les *œufs*, & un peu de *beurre frais* adouciſſent les fadeurs des pulmens, & à l'aide de quelque racine, comme de *perſil*, on les rend plus aiſés à ſe diſtribuer, ils facilitent beaucoup la Médecine des pauvres Religieux pénitens. Un autre moyen de les traiter, c'eſt de leur épargner

épargner les veilles pour quelque tems, en les faisant dormir quelques heures de plus, & les mettant en repos pendant quelques mois, leur faisant cependant observer quelque exercice modéré, comme celui qui se prend dans les jardins, & dans certaines obéissances claustrales, qui obligent ceux qui les exercent à se donner du mouvement & de l'action, & qui les mettent pour quelque tems hors du fonds de la retraite, du silence & de la méditation. Ces moyens paroitroient foibles ou de petite conséquence à qui seroit moins au fait des causes de la santé; mais quand on a un peu étudié cette matiere, on voit que la santé s'entretient ou se répare à peu de frais entre les mains de Médecins qui sont plus occupés à tout remettre sous les loix de la Nature, qu'à chercher de nouvelles routes pour guérir leurs malades. Ainsi donc la Médecine des Pauvres toute dénuée qu'elle paroît, trouve dans son indigence de quoi soulager les *Religieux* qui se sont fait pauvres avec eux. Si ces communautés Religieu-

ſes ſont de celles à qui le gras eſt permis en cas de maladie, le régime devient une autre reſſource de remédes naturels, en leur accordant des bouillons à la viande dans leurs maladies, quoiqu'on faſſe maigre pendant tout le tems de ſanté, en pareille circonſtance le gras eſt un reméde. Car comme dans le monde où l'on fait toujours gras, les légumes, comme le ris, l'orge, le gruau & les plantes deviennent médicamenteux pour les gens du ſiécle; tout de même les bouillons à la viande deviennent médicamenteux pour les communautés Religieuſes où l'on fait maigre pendant toute la vie. C'eſt que l'effet véritable d'un reméde eſt de changer les qualités du ſang malade; or celui qui a été pétri de ſucs des légumes, acquiert un changement de ſes qualités très-efficace en le rempliſſant de ſucs auſſi différens que le ſont les plantes, des chairs des animaux. Ce ſont donc des guériſons qu'opére le gras dans les Maiſons Religieuſes qui font maigre toute leur vie, & cela par la raiſon des con-

traires. *Contraria contrariis curantur.*

L'uſage des bains ſi familiers anciennement parmi les plus ſaints perſonnages, ſeroit infiniment utile pour la ſanté des Religieux ; mais les inconvéniens de ce reméde, & ſur-tout les embarras qu'il cauſeroit dans les maiſons Religieuſes, le rend impratiquable. L'on ne peut accuſer des mêmes incommodités une pratique avantageuſe pour la ſanté, qui s'obſervoit parmi les Moines, c'eſt l'uſage des *minutions*. C'étoient des ſaignées que les Religieux avoient coutume de faire pluſieurs fois & par précaution au changement des ſaiſons. Or ces *minutions* opérant la diminution du volume ou de la quantité du ſang, c'étoit un reméde qui prévenoit la *plethore*, & en conſéquence les laſſitudes, leſquelles, ſuivant l'avis d'Hippocrate, annoncent les maladies. Une telle pratique mériteroit bien de revivre dans les maiſons Religieuſes ; car rien ne ſeroit ſi propre à entretenir la tranſpiration, dont le défaut eſt la cauſe de la plûpart des maladies des Moines ; ce n'eſt mê-

me qu'un superflu que l'on évacue, dont la présence peut autant nuire à la vertu qu'à la piété.

XXVII. Ouvriers sedentaires, &c.

La vie *sédentaire* & *cellulaire* des Religieux, nous méne naturellement à parler des Professions qui portent en effet le nom de *cellulaires*, de *sédentaires*, de *stataires* *. Tels sont les métiers de *tisserands*, de *tailleurs*, de *couturieres*, de *menuisiers*, *maçons*, &c. Car les différentes situations ou postures de corps où ces artisans sont obligés de se mettre pour exercer leurs arts, leur occasionnent des maux différens. C'est pourquoi il faut non seulement que ces artisans soient avertis des maux qui les menacent en particulier, pour s'en précautionner; mais il est encore à propos d'en faire voir les causes tirées de la structure du corps humain & de ses parties, afin que les personnes charitables qui se donnent aux soins de la santé des Pauvres, & les Médecins mêmes, voient à prendre dans l'œconomie animale & dans les loix que le Createur y a mises, les indications & les régles de conduite que l'on doit suivre

* *Artes sedentariæ, cellulariæ, stataria.*

pour rétablir la ſanté. La nature ſe peint dans la ſtructure des parties, elle montre ſes actions & ſes œuvres, comme par autant de coups de pinceau qu'il y a de différens arrangemens, poſitions & directions de vaiſſeaux, de nerfs & de fibres; elle fait ſentir les raiſons & les cauſes des maladies, dans celles de la ſanté. Ce ne ſont donc pas des maladies extraordinaires qu'il y a à étudier dans celles des artiſans, ce ſont plutôt les ſingularités de leurs cauſes. Ainſi des artiſans accoutumés à être debout, deviendront ſujets à des *varices*, ſemblables aux *Haruſpices* que leur miniſtére expoſoit à encourir des varices, ſuivant la remarque du Poëte: *Varicoſus fiet Haruſpex.* Je crois qu'il n'eſt point d'autre cauſe de ces varices que la diſtenſion des muſcles des jambes & des cuiſſes, leſquels retenant le ſang dans ces parties baſſes, le ralentit dans ſa *remontée.* Car c'eſt une obſervation bien conſtante parmi les malades, que les *gardes* qui les ſoignent jour & nuit, ſont ſujettes à avoir les jambes enflées, & cela,

parce que la fatigue continuelle ne leur permettant de dormir que dans des fauteuils, sans se pouvoir coucher, cette situation obligeant le sang à surmonter l'angle que les vaisseaux font dans les genoux, & ceux qui se font dans le plis des cuisses, ce sont comme autant d'entraves qui retardent sa marche vers les parties supérieures. Ce sont donc des enflûres qui ont leurs causes, non dans les humeurs ou dans les *fluides* par eux-mêmes, mais dans les *solides*. Ce ne sont donc ni dans ces personnes, ni dans ces artisans des *pieds de poumon*, comme on appelle ces enflures de parties dans les affections asthmatiques, parce qu'ici ce n'est point le poumon qui est originairement en faute. La reflexion de *Borelli* * donne la juste idée de ces sortes de causes de maladies, dans la remarque qu'il fait sur les muscles extenseurs, qui sont trop longtems dans l'état d'extension, sans que les *fléchisseurs* leurs *antagonistes* exercent leur réaction. Et en effet cette alternative des mouvemens musculaires est tellement naturelle, que les ani-

*De motu animali.

maux qui ont à être debout sur leurs jambes, se le procurent, & se soulagent en se tenant un pied en l'air, comme on l'observe dans les cocqs & les poules; la même chose arrive aux chevaux qui ont coutume de se soulager en tenant en l'air, ou dans l'étrier un des piés de derriére, ou en en frappant la terre: telle est l'attention de la nature à entretenir la circulation des *esprits animaux*, en conservant l'alternative de leurs passages des muscles extenseurs dans les fléchisseurs. En effet c'est en cela que consistent tous les détails des mouvemens musculaires, qui entretiennent l'œconomie animale par les entrepôts ou les *rechanges* de leurs esprits. Ainsi le retardement du sang dans les parties basses, occasionne aux artisans qui sont contraints de demeurer long-tems sur leurs jambes, non-seulement des *varices*, mais encore des maux de reins insupportables, jusqu'à leur faire uriner le sang. Cette obligation d'être debout incommode aussi beaucoup les Courtisans dans les Cours des Princes, mais principalement à

la Cour d'Eſpagne où il eſt ſi peu permis de s'aſſeoir en préſence du Roi que l'on n'y voit aucune ſorte de ſiége.

* *Ramazini. p. 598.*

Les dangers des profeſſions qui obligent à être debout ne ſe bornent pourtant point à l'indiſpoſition des reins, &c. L'eſtomac ſe trouvant comme ſuſpendu, ou moins appuié ſur les inteſtins, devient auſſi ſujet à s'affoiblir, & par-là à jetter les fondemens de beaucoup d'infirmités : car il eſt ſi important que les viſcéres du bas-ventre ſe trouvent comme dans leur état de repos, que ſuivant la remarque de *Bacon* *, les forçats dans les galéres, tout malheureux & tout fatigués qu'ils ſont, ſe conſervent en embonpoint, ſans que l'on en voie d'autre raiſon, ſinon que les parties nourriciéres, comme l'eſtomac & le foye poſant ſur les inteſtins, & s'y repoſant, pendant que les bras ſont dans de continuels mouvemens, les coctions demeurent louables. Une autre réflexion à faire ſur ceux qui ſont habituellement debout, c'eſt que le

* *Hiſt. natur. cent. 8.*

le *foye* étant moins soutenu par les parties qui l'environnent, il se trouve en souffrance parce que, n'ayant plus le même point d'appui, il expose la bile à s'alterer par son ralentissement, ou par le défaut de sa secretion, en même tems que par son poids il tire en embas le *diaphragme* auquel il est suspendu. Ce seront des sujets d'attention particuliére pour un Médecin qui aura à traiter des maux du *foye*, ou d'autres affections du bas-ventre, en ceux des artisants qui sont contraints par leurs professions à être long-tems debout.

Aussi est-ce un avis que donne le Docteur Ramazzini, qui a fait une étude particuliére des maladies des artisans; c'est que pour réussir dans leurs cures, il est toujours nécessaire à un Praticien avant que d'entreprendre de traiter un malade, de s'informer de la profession qu'il a coutume d'exercer. *Ad feliciorem curationem obtinendam, bonum semper erit, si Medicus sciat, quam artem exercere sit solitus, quem curandum suscepit* *. En effet quelle étrange

* *Ramazzini, pag.* 660.

mépriſe pour le Médecin ? Quels dangers pour le malade, ſi on lui ordonne des remédes ſans avoir pris auparavant les précautions néceſſaires ? Ainſi ſi c'eſt une fievre, une colique, un cours de ventre, il faut d'abord s'informer ſi la maladie eſt de la nature de celles où influë la qualité de la profeſſion ou du metier que ce malade exerce en ſanté. Quelle plus dangereuſe inattention, ſi le Médecin traite ces maladies ſuivant les idées vulgaires & bannales du ſyſtéme des humeurs ! Car peut-être ſera-ce le produit d'une vapeur metallique, peut-être l'effet des poſitions changées dans les *ſolides*, parce que le malade aura eû a ſoutenir des ſituations ou des poſtures gênantes, qui auront forcé le reſſort des fibres muſculeuſes. Ainſi ce Médecin purgera où il faudroit donner des *cordiaux*, des *confortants*, des *calmants*, des *toniques*. Une autre obſervation faite par *Hippocrate*, c'eſt que dans les maladies, celles des parties qui ont eû le plus à ſouffrir en ſanté, ſont celles ſur leſquelles ſe font les *dépôts* ou les *mé-*

taſiaſes. Deux ouvriers, dit-il, tomberent malades d'une toux conſiderable, & cette toux ceſſa dans l'un & dans l'autre par une paralyſie ſur le bras droit, parce que c'étoit celui qui ſouffroit principalement dans le metier qu'ils exerçoient, qui étoit celui de faire des fagots. *Ambo artifices cùm tuſſi laborarent, dexterâ reſoluti ceſſaverunt à tuſſi.* Il ajoute que d'autres accoutumés à aller à cheval, ou à marcher beaucoup tombérent paralytiques de leurs jambes. *Qui equitarunt aut iter egerunt, in lumbis ac femoribus reſolutos eſſe.* Un Médecin, telle ſcience qu'il ait acquiſe dans le cabinet, pourra-t-il trouver la juſteſſe d'une telle cauſe, que l'on ne peut découvrir qu'en s'informant du metier qu'aura fait un malade? L'obſervation eſt d'autant plus néceſſaire & plus importante dans l'uſage, qu'il eſt ordinaire de porter dans les Hôpitaux les pauvres artiſans pêle-mêle. Ce ſont des *menuiſiers*, des *forgerons*, des *ſculpteurs*, des *Compagnons Imprimeurs*; les profeſſions differentes de chacun d'entre eux, ſuppoſent des n. 27.

causes bien différentes dans leurs maux, quoique de même nom, & ces causes ayant à se prendre dans les sortes de travaux qui distinguent ces métiers, par rapport aux différentes situations que sont obligées de prendre les parties de ces artisans, ce seront aussi des indications différentes que le Médecin aura à remplir. La plupart de ces ouvriers, seront peut-être de professions sédentaires, dans lesquelles les reins auront à souffrir, parce qu'ils sont toujours assis, leurs yeux toujours fixés sur leur ouvrage, suivant cette remarque d'un Poëte*. *Lumbi sedendo, oculi spectando, dolent.* D'autres d'entre eux comme les *tailleurs d'habits*, ou les *vignerons* se présenteront pour être traités par un Médecin, ce Médecin prendra-t-il la courbure des corps de ces artisans, pour des bosses, comme l'on sçait que les *porte-faix* s'en font? Ce seroit une mépriſe peu honorable pour le discernement de ce Médecin. Cette courbure dans les *tailleurs* & les *vignerons* n'est point un amas d'humeurs qui se soient fixées pour

* *Plaut.*

former une bosse ; c'est une attitude, que l'on compare à celle des singes qui sont toujours courbés, & pour cette ressemblance l'on forge le mot de *simitas*, pour désigner ces courbures. Ce sont donc des affections absolument indépendantes du vice des *solides*, ces artisans se sont habitués à se tenir courbés, & ils gardent cette situation pendant toute leur vie. Cependant faute de ce *diorisme*, que l'on aille à se figurer quelque amas d'humeurs *cachectiques*, qui abondent dans les corps de ces artisans qui sont devenus malades : ce seroit un piége dangereux pour le Médecin qui attribueroit aux *fluides* un mal qui est absolument de la dépendance des *solides* ; dépendance des *solides* qui est si essentiellement telle, que le grand remède contre les courbures des *tailleurs*, des *vignerons* & autres semblables artisans, c'est que de bonne heure ils se ménagent, de maniére que l'épine du dos ne soit ni trop long-tems, ni trop fortement courbée ; & quand le mal est confirmé, il ne reste que la voie des

frictions humides & des onctions confortantes & temperées, par le moyen des *linimens* que l'on trouvera dans la Pharmacie des Pauvres.

Les arts *sédentaires* tiennent de bien près, à ceux où les artisans sont contraints d'être debout. Mais avant que d'entamer l'examen des arts sédentraires, il faut observer singuliérement ceux qui sont mitoyens, en ce que ceux qui exercent certaines professions, sont obligés d'être tout à la fois comme debout, & cependant quelquefois assis. Les *tisserans* sont de cette espéce, on peut leur joindre tous les ouvriers qui travaillent les *draps*, les *tapisseries*, les *moquettes*, & une infinité de *serges*, dont les manufactures, ou semblables fabriques occupent grand nombre d'ouvriers; plusieurs d'entr'eux sont obligés dans leurs maladies de recourir à la charité des Paroisses, ou des Hôpitaux. De même dans la *tisseranderie* qui fut autrefois l'occupation des Dames de consideration, & qui n'est exercée aujourd'hui que par les gens du

commun, il y a souvent nombre de malades qui sont obligés d'avoir recours à la charité publique. Pour se mettre en état de les traiter, il faut d'abord faire attention que la violence qu'il faut se faire dans ces professions, pour tendre les jambes & les cuisses, afin de se tenir fermes sur la sorte de siége, sur lesquels posent les corps de ces ouvriers, leur attire les maux dont il a été fait mention à l'occasion des maladies des artisans qui travaillent debout. Mais ceux-ci ont de plus à souffrir de grandes lassitudes dans les bras, dans le dos & dans les jambes; ces lassitudes sont bien différentes de celles qu'on appelle *lassitudes spontanées*, qui viennent par la faute des fluides : par conséquent les remédes doivent être bien différents, ici ils doivent aller au soulagement des *solides*. Les Médecins feroient-ils si mal dans ces occasions s'ils s'occupoient un peu plus des *frictions* séches & humides, & des *onctions*, qui étoient si fort usitées parmi les anciens Médecins, & dont les Athletes faisoient tant

de cas ? ou pour mieux dire, n'a-t-on pas ici une preuve de la Médecine des *solides*, par tant d'observations tirées des maladies des artisans, lesquelles sans changer le nom qu'on leur donne, quand on les attribuë aux *fluides*, se trouvent absolument dépendantes, pour leurs causes, de la disposition des *solides*. Qu'une fille ou femme tisserande tombe malade, la premiére par une perte de sang ou semblables maux ; que la seconde soit sujette à des fausses couches, l'erreur ne sera-t-elle point capitale de s'en prendre sur ces deux maladies à l'état du sang, pendant que la situation, & l'agitation que les personnes du sexe se donnent quand elles travaillent à la toile, &c. leur attirent ces maladies *. Que des fabriquants de drap ou de serge se présentent abatus de lassitude, de maux de piés ou de jambes, les attribuera-t-on à quelque soupçon de *goute*, de rhumatisme &c. il se trouvera par l'examen, que l'exercice de leurs metiers les met dans cet état. D'autres d'entre eux auront mal aux

* V. Ramazzini, p. 666.

yeux parce que le duvet qui s'élève de la laine qu'ils emploient, & la vapeur de l'huile qui est dans ces laines, leur enflamme les yeux, sera-ce à l'âcreté du sang qu'il faudra s'en prendre ? Car qui ne voit que le piquotement exterieur des membranes des yeux fait ces inflammations ? Mais une autre sorte d'ouvriers qui achevent de façonner les draps, ce sont les *tondeurs*, qui contractent, parce qu'ils sont debout, les maladies propres aux artisans qui gardent cette situation, & en même tems le poids des *forces* (qui sont d'énormes ciseaux avec lesquels ils tondent les draps) les laisse dans l'état violent qu'en souffrent leurs bras & leurs mains; est-il douteux que ces maux ne viennent de la fatigue des muscles, & par conséquent de la cause exterieure qui les tient dans un état violent & continuel ?

XXVIII. Les Maquignons & Postillons, &c.

Une autre profession qui est encore un *ambigu* entre être debout ou assis, fournit souvent à la Médecine des Pauvres, des maladies qui sont manifestement & originai-

rement les effets des états violens dans lesquels bien des hommes mettent les nerfs, les membranes & les muscles de leurs corps pendant toute leur vie. Ce sont ceux qui montent habituellement des chevaux comme les *maquignons*, ceux qui courent la poste jour & nuit, &c. L'histoire atteste combien les *Scythes* étoient sujets à des *sciatiques*, parce qu'ils étoient continuellement à cheval. Un grand Praticien * fait observer que ces sortes de gens sont sujets à des *pissemens de sang*, & suivant *Hippocrate* ils sont exposés à des paralysies ou autres affoiblissemens dans les *lombes* ou dans les *cuisses*. *Qui equitarunt, lumbis ac femoribus resoluti sunt.* Ce sont dans les postillons des *ragades*, des *fics*, & semblables *hémorrhoïdes* bâtardes, ou manquées, ou malignes, qui leur viennent par le froissement que souffrent ces parties en courant la poste: ceci est conforme à l'observation d'Hippocrate interprétée par son célèbre Commentateur *, qui est qu'un homme de cette profession avoit con-

* Bellonius.

Epid. 4. n. 17.

* Vallesius.

tracté un ulcére vers ces endroits, accompagné de *varices* & de *fluxions*. Tous ces maux qui viennent de la part des *solides* perpétuellement irrités, se remarquent sur des personnes qui sont habituellement moitié assis & moitié debout tout à la fois, car c'est l'état violent où les courriers sont contraints de se mettre; ils accourcissent les étriers de leurs chevaux, & ils allongent leurs jambes, pour donner ainsi un point d'appui plus ferme à tout leur corps sur leurs selles, en même tems qu'ils l'affermissent en s'allongeant sur les étriers. Que des hommes de telles professions tombent dans des maux de *vessie* & de *reins*, parce qu'ils se rompent quelque vaisseau; faudra-t-il s'en prendre à l'indisposition des *fluides*, tandis qu'il est évident que les solides donnent origine à ces sortes d'accidents, qui sont tels qu'ils vont à précipiter ces personnes dans des crachemens de sang? Ramazzini rapporte qu'un célèbre Ecuier du Roi d'Espagne pensa perir ainsi très-promptement; mais il pro-

V. *Ramazzini. p.* 612.

longeá ſes jours, contre l'attente des Médecins, par le ſeul régime, au lieu que tous les remédes avoient échoués. C'eſt une preuve qu'il ne falloit que du tems & du loiſir, pour laiſſer reprendre le *ton* aux vaiſſeaux, que la violence de l'exercice de monter à cheval avoit excedés. Tout cela ſe fit par le moyen des *adouciſſants*, tirés de la chair de *cochon de lait*, dans laquelle étant bouillie, cet Ecuier trouva un très-grand ſoulagement ; & en effet, pour le dire en paſſant, l'on ſçait par l'uſage, de quelle utilité eſt la gelée de cochon de lait dans des cas d'amaigriſſement, &c.

XXIX. Imprimeurs. Il eſt encore une autre profeſſion dans laquelle il y a des ouvriers aſſis habituellement pendant que d'autres ſont debout. Ce ſont les *Imprimeurs*, dont les uns étant à la *compoſition*, & les autres ſervant à la *preſſe*, ceux-là ſe tiennent comme aſſis, au lieu que ceux-ci ſont obligés d'être abſolument debout, & par cette raiſon ils deviennent ſujets à de telles fatigues par tous leurs membres, qu'il leur arrive

d'être contraints de quitter le travail quand ils viennent sur l'âge. Mais ceux qui servent à la *composition*, deviennent exposés à des maux d'yeux, sur-tout à des *cataractes*. On voit la cause de ces infirmités dans la nécessité où sont les *compositeurs* en Imprimerie, d'avoir toujours les yeux fixés sur les caractéres noirs qu'ils ont à placer ou à déplacer; car la couleur noire appesantit la vue, & trouble l'imagination dans ces ouvriers, de telle maniére que ces caractéres leur demeurent présents & comme sous leurs yeux, lors même qu'ils dorment; & l'effort que souffre la *prunelle* de l'œil pendant que la vue est si long-tems fixée, occasionne une étrange alteration dans le *ton* des fibres dont sont composées les membranes des yeux. Mais de quelque côté que l'on considere les maladies de ces deux sortes d'ouvriers d'Imprimerie, il est toujours constant que leurs causes ne sont que des alterations dans les *solides*; ce qui est si vrai que souvent la Médecine n'y peut rien parce que ce sont les parties elles-

mêmes, bien plus que les *fluides*, ou les humeurs qui sont en faute. Elle ne peut donc guère leur conseiller autre chose que des remédes de précaution, comme d'user de conserves, pour se préserver les yeux; puis d'avoir soin, pour ne pas laisser tomber les fibres dans une sorte d'*atonie*, de se froter les yeux de tems en tems; & encore en composant, de se détourner les yeux de fois à autres de dessus les caractéres, afin de reveiller les esprits, soit en les portant ailleurs, soit en frottant les yeux d'eau d'*euphraise*, &c.

xxx. Artisans occupés aux ouvrages délicats.

Mais de tous les ouvriers en qui les yeux ont plus à souffrir par l'*atonie* où tombent les parties solides du globe de l'œil & de ses vaisseaux, ce sont ceux dont les arts ont pour objet des ouvrages délicats, menus, fins & souvent presque insensibles en apparence, & qui échappent à la vue; tels sont ceux des orfévres qui s'occupent aux *filigrannes*, les lunetiers & faiseurs de *microscopes*, les *graveurs de cachets* sur des pierres précieuses, les

peintres en *mignature*, ſur-tout en portraits ſur des bagues, enfin certains écrivains rafinés qui s'étudient & ſe piquent d'écrire des Piéces entiéres ſur de très-petits morceaux de papier, comme celui dont Pline rapporte qu'il étoit parvenu à écrire l'*Iliade d'Homere* ſur un morceau de papier ſi mince, que l'on pouvoit l'enfermer dans une noix. Que quelque artiſant de ce genre (car enfin la fortune ne leur eſt pas toujours favorable) vienne à ſe préſenter à la Médecine des Pauvres, quelle faute ne feroit-on pas, ſi l'on venoit à traiter les maux d'yeux de ces ouvriers, à raiſon des humeurs ou fluxions qui ſeroient ſur ces organes? Car ce ſont la plupart des *myopes*; & la cauſe de cette maladie eſt toute dans les membranes de l'œil. En effet il n'eſt pas étonnant qu'ils contractent une indiſpoſition de cette eſpéce, car par la contention avec laquelle ils ſont obligés de travailler ſur des objets très-fins, ils tiennent continuellement la *retine* approchée du *criſtallin* & de la pruelle. Or cette po-

sition de fibres & de membranes s'affermissant par l'habitude journaliére, il en arrive une double cause d'affoiblissement dans la vue; & l'une & l'autre de ces causes est originairement dans les *solides*. *L'atonie*, ou le mouvement *tonique* qui est continuel dans les membranes, fait le fond de la *myopie* ou vue courte, en ce que l'humeur *aqueuse* ou le *cristallin*, peut-être même tous les deux ne s'épaississent alors, que par l'état de *pression* où les tiennent les solides qui se sont *spasmodiquement* retrecis & accourcis. C'est en effet ce qu'a vû arriver le Docteur *Ramazzini* à une femme Juive, dont l'adresse, & la dextérité à enfiler frauduleusement des perles, alloit jusqu'à en imposer à la vue des autres qui ne pouvoient appercevoir la fourberie que cette Juive apportoit à cet art. Aussi fut-elle obligée de quitter le metier, & il lui fut impossible de trouver des lunettes qui lui fussent propres.

Cette maladie est d'autant plus affligeante qu'elle est sans remedes, de sorte que ni les purgations ni les saignées,

saignées, ni tous les collyres du monde n'y peuvent rien, quand le mal est confirmé. Il reste à conseiller par précaution à ces artisans, l'usage des conserves, & d'avoir soin de ne pas tenir la tête si assidüement panchée sur leurs ouvrages, qu'ils ne permettent de tems en tems à leurs yeux de se dissiper sur des objets qui les réjouissent: par ce moyen on profitera de la facilité que l'on donne aux membranes des yeux de prendre différens mouvemens; c'est ainsi que les differentes *oscillations* des solides s'entretiennent, en même tems que la fluidité des humeurs & leur limpidité se conservent, parce que tout le mechanisme de la fonction des yeux, ne consiste que dans la facilité de la prunelle à se dilater & à s'approcher plus ou moins de la *retine* suivant les occasions; & pour cela ceux qui sortent des cachots se trouvent presque aveugles, jusqu'à ce qu'ils aient pendant quelque tems donné le loisir à ces organes de reprendre le *ton* de leurs fibres.

Les mêmes accidents menacent

XXXI. Copistes d'anciens manuscrits.

aussi ceux qui déchifrent de vieilles écritures, de vieux Titres, & qui lisent habituellement d'anciens manuscrits, *Latins*, *Grecs*, *Hebreux*, *Chaldaïques Syriaques*, &c. dont la vue s'affoiblit, s'accourcit ou se perd par la violente contention où se trouvent jour & nuit les fibres & les membranes des yeux. Aussi ces maux ne sont point susceptibles des remédes ordinaires, parce que ce sont des affections locales & fixes qui s'attaquent au fond de ces organes, telles sont les *cataractes* causées alors par le resserrement des humeurs *aqueuse* & *cristaline*, dans les tuniques *arachnoïdes* qui les contiennent, ou par l'état *tonique* des membranes qui les entourent. Les *Ecrivains* de profession qui gagnent leur vie à écrire & à copier sans cesse des manuscrits ou semblables ouvrages souvent mal écrits ou griffonnés, sont encore exposés à perdre la vue par les mêmes raisons. Mais ce qui prouve sensiblement l'*atonie* où tombent les fibres nerveuses dans ces ouvriers, c'est qu'à force d'écrire leurs bras se trouven[illegible]

tellement affoiblis qu'ils deviennent paralytiques. Le Docteur Ramazzini en rapporte un exemple bien notable dont il a été témoin oculaire. Un *Scribe* ou Notaire, comme il l'appelle, avoit tellement laſſé ſon bras droit à force d'écrire, que le mal étant au-deſſus des remédes, ce bras demeura paralytique; mais ne voulant pas perdre le profit conſiderable que lui rapportoit ſa plume, il s'accoutuma à écrire de la main gauche avec la même aſſiduité, de maniére que cette main encore devint paralytique. Peut-on s'en prendre en pareil cas aux vices des humeurs? N'eſt-ce pas plûtôt une preuve manifeſte que les *ſolides* ont une part ſinguliére dans ces ſortes de maux.

XXXII. Chaudronniers.

Un autre metier de la claſſe de ceux qu'on nomme *ſédentaires*, c'eſt celui des *chaudronniers* qui étant aſſis, travaillent continuellement ſur le cuivre, qu'ils battent ſans ceſſe avec des marteaux. Ce bruit continuel (qui eſt même inſupportable à tout un voiſinage) leur étourdit la tête à eux-mêmes, &

leur rompt les oreilles à tel point, qu'à la fin ils deviennent entiérement sourds, & c'est l'effet de ce bruit continuel & trop violent, qui force le *ton* de la *membrane du tambour*, ou timpan de l'oreille; de même que ceux des Egyptiens qui sont dans le voisinage des *cascades du Nil*. Il en est de même des *canoniers*, & de ceux qui servent journellement à l'artillerie; ils contractent d'affreuses surdités, par l'étrange violence, & les fréquentes secousses que la membrane du tambour a à souffrir. Mais un autre malheur pour ceux qui battent le cuivre, c'est que de ce metail continuellement presse dans ses pores, il s'élève un *virus ærugineux*, que ces ouvriers respirent & avalent, d'où viennent à ces artisans de facheux maux d'estomac & de poumon. L'huile d'amandes douces, les orgeats, les lairs d'amandes, le petit lait de vache & les potages au lait, soulagent bien ces malades; mais pour peu que leurs corps & leur temperament tendent vers le sec ou le *phthisique*, ils n'ont de sûreté

qu'en abandonnant le metier. Ainſi repéte encore le Docteur *Ramazzini*, un Médecin doit donc toujours s'informer de la profeſſion qu'exerce un malade; car, comme il le fait remarquer, c'eſt une obſervation particuliére dans les maladies de ces ouvriers en cuivre, d'être ſujets à avoir dans les fievres des *bruiſſemens* ou des tintemens d'oreille, & quelquefois des ſurdités. Mais comme ces accidents ont leur origine dans la nature du metier qu'exerce le malade lorſqu'il eſt en ſanté, ces accidents ſont bien moins terribles.

XXXIII. Les Muſiciens.

Enfin rien ne marque plus manifeſtement le pouvoir des *ſolides* pour faire des maladies, que ce qui arrive aux *chanteurs* & aux *chanteuſes*, qui ſont ſujets non-ſeulement à des enroüemens, qui ſont les effets du *ſpaſme* où reſtent les véſicules du poumon, mais encore à des crachemens de ſang mortels, & quelquefois à des *piſſemens* de ſang en ceux des *muſiciens* qui ſe ſont forcés à chanter ſur le théatre. De-là viennent des phthiſies mortelles.

C'eſt ce que prouve l'Hiſtoire de l'affranchi de *Pline* le jeune, qui
*L. 5. Ep. 19. recommande, par une lettre * très-digne d'être lûe, cet affranchi nommé *Zoſime*, qui avoit épuiſé ſa ſanté à ſon ſervice, en faiſant auprès de lui la fonction de lecteur, Pline recommande qu'on ne le laiſſe manquer de rien dans ſa maiſon de campagne, où il l'envoioit pour y prendre le bon air qu'on y reſpiroit.

Je crois en avoir dit aſſez ſur les maladies des *artiſans*, dans leſquelles je n'ai eû en vûe que de marquer les principales ſingularités qui s'y trouvent, par rapport aux différentes profeſſions ou metiers des malades, pour faire entrer dans les notions qui rendent facile la Médecine des Pauvres, en la mettant à la portée de ceux que la charité voudra faire leurs Médecins. Il reſteroit cependant bien d'autres metiers à parcourir; mais après l'examen que j'ai fait là-deſſus, je ſuis ſûr que par le détail des maladies rapportées à l'état des profeſſions dont j'ai parlé ici, l'on

trouvera suffisamment de quoi connoître tout ce que les maladies des autres artisans peuvent avoir de singulier, parce qu'elles se rapportent toutes aux idées que j'en ai données : il me reste à faire observer les singularités des maladies dans les différens sexes, dans leurs différens états, & dans les différens âges ; c'est la matiére des maladies des *femmes*, & des différentes disposition par où elles passent ; de celles des enfans ; enfin de celles des vieillards. C'est de ces sources que l'on tire des observations essentielles, pour se mettre au fait du génie, du caractére, & des différences des maladies ; & en conséquence, pour entrer dans les vûes justes & propres pour les traiter & pour les guérir.

XXXIV Maladie des personnes du sexe.

Il faut diviser les maladies des Femmes, suivant les différens états de toutes les personnes du sexe. Ces états sont ceux de filles, de femmes, de femmes grosses, d'accouchées & de nourrices : toutes ces différentes situations demandent des vûes différentes dans le Médecin, parce que dans toutes ces occasions la nature

change ſes opérations. Tout conſiſte donc à bien connoître la diſpoſition des vaiſſeaux, la différence qu'ils ont dans les différens ſexes, les varietés qui ſe trouvent dans les différentes conditions des femmes, & ſuivant les différentes *craſes* qu'acquiért le ſang eu égard à la nourriture, aux accidens de la vie, & aux paſſions de l'ame bonnes ou mauvaiſes. On ſcait que par des penchans, des paſſions, ou affections excitées, le ſang & les eſprits prennent différens reſſorts dans leurs cours, ou des déterminations différentes; ce qui eſt la matiere de différens remédes, ou l'occaſion de changer de methode ou de conduite pour la cure des maladies. Auſſi, comme le remarque un très-ſçavant Médecin * dans la connoiſſance & la cure des maladies des femmes, on fait de grandes fautes dans la pratique, l'on s'occupe trop peu ou preſque jamais de la différence qu'il y a entre la diſpoſition, le nombre & l'arrangement des vaiſſeaux dans les corps des femmes, d'avec celles qui ſe trouvent

* *De Moor, Pathol. cerebri. p.* 488.

en ceux des hommes. Une *ligne*, dit ce ſçavant Médecin, plus ou moins, ſoit dans la capacité des vaiſſeaux, ſoit dans leur longueur, leurs criſpations, leurs contractions, leurs accourciſſemens, varie étrangement l'étendue & la diſpoſition des membranes; cependant toutes ces conſidérations ſont très-ſouvent omiſes par les Praticiens dans la cure des maladies des femmes. Car, ajoute-t-il, l'arrangement, l'ordre, ou la diſpoſition des vaiſſeaux eſt naturelle ou acquiſe, c'eſt-à-dire, originaire ou occaſionnelle, & ainſi le volume du ſang venant à ſe groſſir, les réſiſtances ſe multiplient dans les vaiſſeaux, parce qu'ils changent eux-mêmes de *ton*, de groſſeur, de capacité, d'étendue. En conſéquence les eſprits venant à *s'effaroucher*, les membranes & tout le genre nerveux font gonfler les parties, & les mettent en ſpaſme & en contraction. Ce ſont autant de digues qui s'oppoſent à la circulation du ſang, & alors, quels efforts, quelles angoiſſes, quel travail pour la nature qui a à ſe defendre contre toutes ces

révoltes. En faut-il davantage pour exciter dans l'œconomie animale tous les troubles que souffre la circulation du sang dans les maladies des personnes du sexe.

XXXV. Maladies des jeunes filles.

Pour entrer dans la juste idée qu'il faut s'en faire, l'on doit observer premiérement que les vaisseaux que la nature a si étrangement multipliés dans les parties basses, & sur-tout dans les organes qui sont le propre du sexe, sont institués non seulement pour la santé & la vie de chaque individu, mais encore par un rapport éloigné, pour la propagation de l'espéce. Ainsi ces vaisseaux qui sont faits dans de jeunes filles pour les tenir en santé pendant leurs jeunes ans, leur attirent toutes sortes de maux, lorsque par l'accroissement de l'âge elles deviennent les sources du genre humain par la production de nouveaux hommes, qu'elles deviennent capables de mettre au monde. La nature déclare cette disposition quand ces jeunes corps approchent de l'âge de quatorze ans : jusqu'alors le volume de la masse du sang, les capa-

cités des vaisseaux, & les diametres des secrétoires étoient en proportions reciproques, de sorte qu'ils se suffisoient mutuellement pour entretenir l'équilibre de la santé de chacune. C'étoient donc comme des pierres d'attente, que tous ces vaisseaux du bas ventre, jusqu'au tems qu'ils devoient se dilater pour donner passage à une circulation plus abondante; & en particulier à la portion de sang qui doresnavant devoit s'évacuer tous les mois. Mais si la masse du sang se présente trop grossie pour ce passage avant que les vaisseaux aient pris des capacités convenables, & que les *secretoires* (qui naissent de ces vaisseaux) se trouvent suffisamment développés, ce sont des efforts que les fluides ou le sang ont à faire contre les *solides*, tels que sont les tuniques de ces vaisseaux & de ces secrétoires; & voilà l'origine au naturel des suppressions par lesquelles commencent souvent les *pâles couleurs*, & tous leurs symptomes.

XXXVI. Pâles-couleurs.

Il est une cause bien naturelle de ces suppressions, elle se trouve,

cette-cauſe, dans l'arrangement, le nombre & la ſituation des vaiſſeaux qui ont à ſervir ou à préparer l'évacuation du ſexe. Car il eſt remarquable que les vaiſſeaux *préparans* ſont beaucoup plus courts dans les corps féminins que dans ceux des hommes. C'eſt qu'en ceux-ci la nature prolonge ces vaiſſeaux juſqu'à les faire ſortir dans des eſpéces de guaines au dehors de la capacité du ventre, au lieu que dans les corps féminins, les vaiſſeaux préparans bornent leurs longueurs aux *corps ovulaires*, c'eſt-à-dire au milieu du baſſin de l'*hypogaſtre*, qui contient dans l'un & l'autre ſexe les parties qui les forment ou les déſignent. Ainſi le ſang qui dans les femmes aborde prochainement & abondamment par les artéres *préparantes*, venant à trouver les vaiſſeaux de la région limitrophe remplis & occupés, ce ſont des *congeſtions* ſanguines qui réſultent du refus que font les vaiſſeaux, & principalement les *excrétoires*, de donner paſſage : mais en même tems le ſang qui afflue comme au rendez-vous de l'évacua-

tion réglée par la nature, abordant par mille rameaux des artéres *hypogaſtriques* ou *iliaques*, & les *hémorrhoidales*, c'eſt la matiere de ces reflux de ſang qui ſe réſilie par tout le bas ventre, dans la poitrine, & juſqu'au cerveau. Or la *réſilition* de ce ſang repouſſé de bas en haut ſera d'autant plus impétueuſe que le jet s'en eſt fait de plus haut & par une voye *déclive*; car l'aorte avant que de former les *artéres préparantes*, paſſant par-deſſus la veine cave, forme une eſpéce de *talus* qui ſert à lancer avec plus de rapidité le ſang des artéres préparantes ſur les hypogaſtriques qui doivent fournir à l'évacuation du ſexe. Mais ſi ce ſont de jeunes perſonnes qui aient bû du vin, ou qui ſe ſoient nourries de viandes ſucculentes, ou, ce qui convient mieux à la Médecine des Pauvres, ſi ces jeunes perſonnes ſe ſont fait un ſang & des humeurs, avec des alimens *ſalés*, épicés, peut-être groſſiers, alors le ſang plus gonflé dans ces parties, préſente aux vaiſſeaux ſécrétoires plus de volume que n'en comportent leurs capacités, & de-là

naiſſent les cauſes ordinaires des ſuppreſſions qui font les pâles couleurs.

Mais ce qu'il faut ſingulierement remarquer, c'eſt la part que les *ſolides*, ou le genre nerveux, prennent eſſentiellement dans ces maladies. Car ce ſont les tuniques des vaiſſeaux qui réſiſtent à l'entrée du ſang dans les vaiſſeaux, & ce ſont ces réſiſtances d'où naiſſent tous les ſymptomes *ſpaſmodiques* qui accompagnent les pâles-couleurs ou qui les ſuivent.

XXXVII. Vapeurs. Le comble du mal en pareil cas, c'eſt lorſque les impreſſions de l'ame ſe mélent pour quelque choſe dans cette maladie. Les vapeurs qui ſurviennent quelquefois aux jeunes perſonnes les effrayent, elles s'imaginent que cela les deshonore dans le monde, leur crainte augmente à proportion de la pudeur & de la retenue dans laquelle elles ſont ſur les infirmités de leur ſexe; ces frayeurs deviennent ſouvent dans ces jeunes filles une affection d'eſprit, & une paſſion qui, quoiqu'exemte de crime, rédouble cependant leurs maux & leur attire ſouvent les ſymptomes les plus graves

V. *De Moor Pathol. cerebri*, p. 499.

& les plus opiniâtres à guérir. Que sera-ce donc si quelque autre passion du nombre de celles qu'excite le démon de la chair vient revolter les esprits jusqu'au point de les mettre en désordre, & leur faire commettre tant d'écarts d'imagination, & tous les spasmes, gestes, & convulsions que causent les déplaisantes vapeurs qu'on ne nomme point. J'ai déja dit plusieurs fois que toutes les maladies étoient causées ou par la partie *rouge* du sang, ou par sa partie *blanche*, cela se trouve confirmé particuliérement dans les maladies du sexe : ces maladies appartiennent à la partie blanche lorsqu'elles sont originairement *spasmodiques*. C'est donc une distinction très-utile à faire, que de bien observer si une suppression qui arrive dans une personne du sexe, est essentiellement ou originairement *spasmodique-vaporeuse*, ou bien si elle est *sanguine-humorale*, de maniere que ce que celle-ci auroit de *vaporeux-spasmodique* ne fût qu'un accessoire au fond de la vraie maladie. Car pour lors c'est au sang principalement qu'il faut

appliquer les remédes, & n'y mêler les *calmans antihyſteriques*, que comme des adouciſſans qui donnent le tems à la circulation du ſang de ſe remettre & de reprendre ſon ordre, ſon égalité & ſes régles. Tout ce qu'on a dit ailleurs ſur les *congeſtions ſanguines* doit s'appliquer au cas préſent, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le répéter ici, où l'on ne veut que faire remarquer les ſingularités des *congeſtions ſanguines* dans les corps des femmes. Pour ne s'y pas tromper, il y a une attention à faire, elle eſt générale; c'eſt de bien comprendre que dans les perſonnes du ſexe le défaut dans lequel tombe l'évacuation qui leur eſt propre, eſt un retard ou une retenuë, ou bien une *ſuppreſſion* arrivée par quelque accident; dans ces cas la cure eſt très-différente. Une jeune fille atteint un certain âge, cependant elle ne voit rien de cette évacuation, il ne faut que laiſſer faire la nature en la dégageant de tems en tems par quelques ſaignées du bras, aidée d'ailleurs de l'uſage abondant des *délayans*, ne fût-ce qu'en buvant

de l'eau, elle prendra son cours pour l'évacuation que l'on attend. Au contraire, les *apéritifs* précipités, sur-tout s'ils vont de compagnie avec les *purgatifs*, achévent de mettre le désordre dans les distributions du sang. On commettra encore une faute très-considerable si l'on commence cette cure par la saignée du pied, car deux raisons s'y opposent, 1°. Le sang accumulé dans les vaisseaux sanguins artériels des parties basses, ne comporte point l'action d'une saignée comme celle du pied, qui augmentera la *collection* qui surcharge déja ces vaisseaux. 2°. C'est attirer le sang à un passage qui n'est ni libre ni ouvert, parce que les *sécrétoires* ne sont pas encore suffisamment développés. C'est donc ici qu'il faut faire usage de la Médecine qui opére avec patience, *cum expectatione*; & par ces attentions, un Médecin assure la santé de ces jeunes personnes. Si quelque occasion surprenante, un saisissement, par exemple, ou quelque impression subite, ne fut-ce qu'une peur passagére, une indis-

crétion à se mettre les bras ou les jambes dans l'eau froide ; enfin que quelque cause semblable arrête ce qui se passoit dans le corps d'une jeune fille, il ne faut pas s'étonner pour cela ni recourir trop précipitamment aux remédes, il suffira d'exprimer du jus d'*orange aigre* dans un verre d'eau où l'on aura dissout une once de syrop de capillaire, ou quelques gros d'*eau de canelle orgée* ; cela rappellera bien-tôt l'évacuation supprimée. Si la suppression étoit douloureuse, parce que l'estomac ou le genre nerveux se mettroit en convulsion, un grain ou un demi grain de *laudanum*, dans une cuillerée d'eau de canelle calme ce soulevement spasmodique & rétablit l'évacuation supprimée.

XXXVIII. Evacuations trop considerables ou trop fréquentes.

Mais autant que cette évacuation cause de maux quand elle manque, autant en occasionne-t-elle lorsqu'elle devient énorme, ou qu'elle devient trop fréquente & presque habituelle, deux sortes de perte de sang qui altérent infiniment la santé des jeunes personnes du sexe. Ce seroit se tromper grossiérement

que d'employer auſſi-tôt les aſtringens ; mais la bonne méthode c'eſt de prévenir ou de diminuer le volume du ſang, d'en rabatre les impetuoſités, d'en affoiblir la turgeſcence & l'ardeur. Pour tout cela il ne faut que quelques ſaignées de tems en tems, du régime, ſe priver de l'uſage du vin & des alimens trop apprêtés. Il ſuffira de prendre beaucoup de bouillons d'*orge*, *de ris*, *de millet*, & en cas que le mal fît trop de progrès, donner les poudres de *nitre* préparé, de *bol armene*, de *cachou*, &c. arroſé de jus de grenade, ou de quelques *goutes anodines*. Enfin le mal devenant preſſant, il ſeroit inceſſamment calmé par l'uſage du *ſel ſédatif*, & encore plus efficacement par le moyen de la *liqueur minerale-anodine*. Un autre accident qui tourmente pluſieurs de ces jeunes perſonnes, ce ſont des tranchées ou des *coliques*, qui accompagnent en elles tout le tems de cette évacuation Le remède à ce mal eſt principalement un remède de précaution ; car il faut obſerver que c'eſt un ſang *flatueux*,

bouffant & trop ardent qui fait ce desordre. Pour donc rendre l'évacuation insensible, la boisson d'eau chaude, mais abondante dans les repas même, l'usage des infusions *théiforme* de fleurs de camomille, de guimauve, de coquelicot, les émulsions légéres faites avec les semences de *pavot blanc*, & le syrop de nenuphar, l'habitude à se laver les jambes dans l'eau tiéde, ou, ce qui feroit encore mieux, les demi-bains (hors le tems de l'évacuation); le tout observé en menant une vie sobre & frugale, évitant sur-tout l'usage du lait, tout cela prépare le sang à sortir tranquillement: cependant le cas arrivant toujours le même & douloureux, il faut employer les infusions de *gallium*, ou bien quelques goutes de *liqueur anodine-minerale* dans quelques cuillerées d'eau, pour faire quelques petites doses d'une espéce de limonade anodine, laquelle étant prise sagement modere le mal sans intéresser le cours de l'évacuation. Une disposition acquise, comme l'appelle l'Auteur ci-dessus

cité *, cause & entretient ces sortes de pertes ; car le nombre des vaisseaux que la nature a destinés à l'évacuation du sexe, forment une espéce de groupe, tant que ces vaisseaux demeurent dans leurs capacités naturelles, les secretoires qui en résultent, restent dans leurs diamétres ordinaires, & dans leur alternative de *ton naturel*, pour s'ouvrir ou se fermer dans les tems, & dans les periodes marquées par la nature. Toute cette œconomie se trouve changée lorsque tous ces vaisseaux viennent à se trouver gorgés & infiltrés de sang : ce sont alors des réservoirs qui en regorgent, & voila la cause des pertes. Mais ces pertes dégénérent en écoulements longs & difficiles à tarir, quand les issues des *excretoires* ou leurs *diamétres* demeurent comme béants & entr'ouverts : pour lors les fluides quels qu'ils soient, s'échappent continuellement. Au contraire lorsque tous ces vaisseaux prennent une disposition opposée, soit par leur resserrement *spontané*, mais *spasmodique*, soit par la forte

* De Moor.

action d'*aſtringents* prématurément employés, il ſe forme une eſpéce de digue qui repouſſe le ſang vers les parties ſuperieures. Cela ſe comprend aiſément, en conſiderant la ſituation perpendiculaire de l'*aorte*, laquelle ſe donnant un *talus*, en montant ſur la *veine cave*, avant que de produire les *artéres ſpermatiques*, deſcend rapidement par cette diſpoſition déclive dans le baſſin de l'hypogaſtre. Mais là elle ſe partage & ſe répand par les *hypogaſtriques* & les *hémorrhoïdales* ſur l'organe propre du ſexe. Or tout étant comme bouché par le *ſpaſme* dans ces vaiſſeaux, & par les membranes qui les ſoutiennent, le ſang qui tombe impétueuſement, & de haut par les *ſpermatiques*, & abondamment par les *iliaques*, ſe réfléchit promptement par les veines de même nom dans la *cave*. Alors ce volume ne trouvant point d'iſſuë aſſez prompte, il s'en fait des congeſtions dans les viſcéres, & parce que l'eſtomac eſt à peu près à la hauteur de l'endroit d'où deſcendent les artéres *ſpermatiques*, c'eſt à

cette hauteur que le ſang remonte, à la maniére d'un jet d'eau dont l'eau s'élève en l'air à la hauteur de l'endroit dont elle eſt deſcendue. Ce viſcére donc offrant d'abord à ce volume des vaiſſeaux amples & nombreux, c'eſt là que ſe portent les efforts du ſang pour s'échapper. De-là viennent les maux de cœur, les dégoûts, les pertes d'apetit & tous les maux qui fatiguent l'eſtomac dans le tems des pâles couleurs. Par ces efforts ſi quelque artére vient à s'ouvrir dans l'eſtomac ; ce ſeront des vomiſſemens de ſang, accidents ordinaires qui accompagnent les ſuppreſſions dans les jeunes perſonnes du ſexe. Si les artéres de l'eſtomac oppoſent trop de réſiſtance à ce volume du ſang qui remonte des parties baſſes : ce ſera comme une ravine qui ſe jettera ſur le poumon, dont elle trouvera les artéres plus mollaſſes & plus aiſées à forcer dans leurs diamétres, voila des *toux*, des *oppreſſions*, & ſemblables angoiſſes, qui ſe terminent à des *crachemens de ſang*. Si cette ravine monte vers le

cerveau, & qu'en chemin faisant elle puisse se faire jour par les artères des narines, ce seront des *saignemens de nez* qui arrivent très-souvent dans ces mêmes maladies. Si toutes ces issuës se trouvent fermées à la *sublimation* du sang vers le cerveau, il en résultera de cruels maux de tête, des *battemens d'artéres*, des assoupissemens, peutêtre quelque chose de pis en ce genre.

L'on a traité à fond tous ces différens maux en parlant ailleurs des *pâles couleurs*; le principe que j'ai avancé sur les *congestions sanguines* que j'assûre être la cause de toutes les maladies, ne souffrira pas ici de contradictions. Il n'est point de maladies dans lesquelles cette cause soit plus évidente que dans celles dont je viens de parler. Aussi ne les guérit-on qu'en s'attachant à remettre la circulation du sang dans son égalité, en la rapellant à ses fonctions ou à ses usages naturels afin qu'elle parcoure aisément toutes les régions qu'elle doit occuper : toutes ces maladies demandent

dent l'usage de la saignée, aucune d'elles en sa manière ne peut se passer de son secours. Une *perte de sang* l'indique & la demande essentiellement, sur-tout celle du bras, car celle du pied est rarement nécessaire, & elle ne convient jamais qu'après avoir épuisé tout ce qu'on peut attendre de celle du bras. A ce secours principal doit se joindre un grand repos de corps & d'esprit; c'est pourquoi en cas de perte énorme, il faut faire cesser toute action & faire coucher la malade sur de la paille dont l'on aura garni une paillasse. On lui fera boire de l'eau froide, & les bouillons qu'on lui fera prendre ne seront que de veau avec des herbes potagéres suivant la saison, comme la *laitue*, le *pourpier*, la *chicorée de jardin*, l'*oseille*, le *concombre*, *la citrouille*. On lui donnera aussi des poudres absorbantes légérement astringentes-anodines, avec la liqueur minerale-anodine, ou bien une *limonade minerale*, faite avec l'*aigre de soufre* ou l'esprit de vitriol dans beaucoup d'eau, & un peu de sucre.

roſat ; tous les ſoirs on lui fera prendre des émulſions faites avec les ſemences de *plantin*, de *laitue*, de *pourpier*, de *pavot blanc*, & le ſyrop de nenuphar ou de diacode, & un peu d'eau roſe en cas de foibleſſe. La perte devenant habituelle, l'on emploiera les nouvelles eaux de Paſſi, de la troiſiéme ſource.

xxxix. Dangers du dérangement d'évacuation.

Au contraire ſi le ſang refuſé aux paſſages par ſes ſecretoires naturels, s'élevant vers les parties ſuperieures, inſulte l'eſtomac ; après un préalable ſuffiſant de la part de la *ſaignée du bras*, il faudra pratiquer celle du pied une fois ou deux, puis en cas de maux de cœur, emploier la *thériaque* mêlée avec la confection *d'hiacinte*, & faire uſage d'une infuſion théiforme, mais légére de mente & de *zeſtes* d'écorce d'orange ou de citron. Le mal de cœur s'opiniâtrant il faut faire vomir avec l'*oximel* & l'huile d'amandes douces, en faiſant avaler enſuite beaucoup d'eau chaude, où l'on aura fait bouillir légérement un peu de bonne *canelle*. Lorſque le vo-

miſſement de ſang arrivera (car la malade en ſera ſouvent menacée) il ne faut point employer les aſtringents, il ſuffira de lui donner à la cuillere, d'une potion faite avec le *diaſcordium* dans l'eau de plantin & d'abſinthe, où l'on aura ajouté les coraux, le cachou & le ſyrop de karabé en petite quantité. L'on fera boire beaucoup d'eau de ris ou de millet, & en cas de beſoin de plus fort aſtringent, l'on en viendra à l'uſage de la teinture de roſe, ou de quelques goutes de la *liqueur anodine-minerale*. Les mêmes ſecours regardent les *crachemens de ſang*, aux *acides* près dont il faut ſe garder, & cependant approprier les *temperants* à la nature du poumon. Ce ſeront par exemple les eaux d'orge émulſionnées avec les ſemences de pavot, de melon & de citrouille, & le ſyrop de diacode; les poudres de *ſuccin* préparé, de corne de cerf, d'ivoire avec le nitre préparé, un peu de cachou quelques goutes anodines dont l'on arroſe ces poudres. L'on en vient aux pilules de *cynogloſſe* au moins tous les

ſoirs, en cas de toux importune ou trop violente. Enfin ſi le mal dégénéroit en rechutes, comme autant d'accès qui rappelleroient les crachemens de ſang, il faut alors employer le quinquina *aſtringent-narcotique*, comme on l'a dit ailleurs.

Ce ſang emporté avec tant d'abondance vers le cerveau y cauſe ces douleurs cruelles & ſi difficiles à guérir dans les pâles couleurs, ou des aſſoupiſſemens létargiques & dangereux qui fatiguent les malades de ce genre. Car ou ce ſang paſſant dans le cerveau, ſe répand, en y entrant, en congeſtions *phlegmoneuſes* ſur les membranes, de la *dure* & *pie-mere* qui l'envelopent, & de-là viennent ces furieux battemens artériels dont ces malades ſe plaignent dans la tête; ou bien en s'engageant dans la ſubſtance *corticale*, il en réſulte une autre congeſtion *phlegmoneuſe*, parce que c'eſt une autre partie que l'affection phlegmoneuſe occupe. Or le cours des eſprits ſe trouvant arrêté dans ſon principe, c'eſt un ralentiſſement qui paſſe dans la lymphe *nervale*, &

par elle dans le cerveau ; ainſi ſe produiront ces affections *ſoporeuſes* qui tiennent les malades dans des aſſoupiſſemens très-incommodes d'abord, mais qui deviendront très-dangereux, ſi la diſpoſition *phlegmoneuſe* pénétrant plus intimement la ſubſtance *medullaire* du cerveau, va ſe communiquer aux membranes *aracnoïdes* qui renferment les fibres médullaires, car alors les malades ſont menacés de ces *apoplexies* qu'Hippocrate nomme *fortes*, qu'il eſt impoſſible de diſſiper. Les ſaignées redoublées préviennent ces maux ou y remédient ; mais aucune n'y eſt ſi efficace que celle de l'*artére*, ou de la gorge, de ſorte qu'après en avoir ſuffiſamment tiré par le bras & par le pied, l'on trouve un puiſſant ſecours dans les ſaignées des jugulaires, je dis les ſaignées, parce qu'on peut ſans danger réiterer la ſaignée des jugulaires. On emploie enſuite les purgatifs, mais ceux-là ſeulement qui portent dans le ſang le moins de trouble qu'il eſt poſſible, tels que ſont les ſels *d'Angleterre* ou *po-*

lychreſte avec la manne en deux ou trois verres d'eau, où l'on diſſout quelques grains de *tartre émétique*, ou bien les tiſanes laxatives données en lavage, comme celles qui ſe font avec deux onces de *tamarins* bouilli avec deux gros de ſené mondé dans une pinte d'eau, où l'on diſſout trois ou quatre de ces grains de *tartre*; l'on donne cette tiſanne par verres, plus ou moins ſuivant l'état de la malade. Mais après ces évacuations l'uſage du *mars* eſt encore néceſſaire, parce que ſa vertu principale conſiſtant dans la *dépreſſion* où il oblige la maſſe du ſang de ſe mettre, les particules du *mars* s'apeſantiſſent ſur les globules du ſang, & contraignent toute ſa maſſe à ſe rabattre vers les parties baſſes, c'eſt remettre la circulation du ſang dans ſon niveau naturel, & la ſanté en chemin de ſe rétablir; il eſt même ſurprenant de voir la promptitude, ou le ſuccès merveilleux du *mars*, dans différentes ſortes de maladies des femmes

Voici un reméde moral qui eſt dans la bouche de tout le monde

pour la guériſon des pâles couleurs: Il faut, dit-on par-tout, marier les filles qui les ont. Il ſemble auſſi que ce ſoit le conſeil de S. Paul, par lequel on voit qu'il vaut mieux marier ces filles, que de les laiſſer bruler : *Melius eſt nubere quàm uri* *. Il eſt donc un feu légitime & innocent pour les filles chrétiennes qui autoriſe & diſculpe le mariage, parce qu'il le demande pour elles. De malignes plaiſanteries voudroient deshonorer cette diſpoſition, mais elle eſt ſans péché, ſuivant cette déciſion de l'Apôtre, qui plaint ſeulement celles qui s'y trouvent aſſujetties, & auxquelles il auroit ſouhaité de pouvoir épargner les tribulations de la chair, les traverſes & les ſuites de l'état de mariage : mais ce ſaint Apôtre leur pardonne ces diſpoſitions qu'il ne dépend point d'elles de ne pas reſſentir, *vobis parco*. C'eſt à la Médecine qu'il appartient d'expliquer au juſte les cas, les occaſions & les raiſons qui font que le mariage guérit ces filles. Ce ſont des corps où le ſang accumulé exceſſivement,

XL. Le Mariage remédie aux pâles couleurs.

* Cor. 7.

bouillant dans les vaisseaux des parties basses tourmente ces jeunes personnes par l'importunité de son feu, & par le poids que son séjour cause dans ces endroits. Une couche venant à les ouvrir les décharge abondamment par les suites qui en arrivent. La circulation du sang s'en trouve en conséquence d'autant plus facile, que devenue plus légere, le sang & les vaisseaux se trouvent plus à l'aise, & la santé s'apperçoit infiniment moins des séjours que cause au sang *la plethore* qui se fait ensuite de mois en mois dans ces parties. Mais il est bon en même tems d'avertir du danger que l'on fait courir à de jeunes filles, quand on les marie de trop bonne heure, ou avant que le développement se soit suffisamment fait des fluides & des solides dans les organes qui auroient à servir à la formation d'un enfant; car souvent il arrive que toutes ces parties n'étant point encore *méables*, ces jeunes créatures se trouvent stériles & infécondes, le trouble se mettant alors dans les solides & les fluides que l'on a commis

commis mal à propos & prématurément les uns contre les autres, l'on rend ces jeunes personnes languissantes ou infirmes, souvent pour le reste de leur vie. Tant il est vrai que le mariage si fort vanté pour la guérison des maladies des filles, a ses inconvénients ou ses dangers, si le préjugé bien plus que la raison, ou la connoissance de l'œconomie naturelle en est le principe ou la régle.

XLI. Il ne faut point marier les filles trop jeunes.

Suivant ce que je viens de dire, on voit qu'il est très-important pour la santé de ne point prévenir les intentions de la nature ; c'est pourquoi on recommande aux peres & meres de famille de ne jamais marier leurs filles, avant que la nature ait donné le signal qu'en elles est écloſe la vertu qui fait les meres : ce signal c'est l'évacuation qui leur est propre, sans laquelle il n'y a guère d'esperance d'avoir des enfans : ainsi ces mariages prématurés sont sans fruit & sans postérité. Voila cependant à quoi s'expotent souvent bien des familles ; n'est-ce pas aller contre l'intention du

Sacrement, & fruſtrer l'Etat de Citoyens? Je traiterai ceci un peu plus au long en parlant des maladies des femmes groſſes. Mais en attendaat l'on doit avertir celles qui ſe marient des inconvénients auxquels elles s'expoſent pour leur ſanté, quand elles ſubiſſent ce joug avant que la nature ſe ſoit concertée avec l'état dans lequel elles entrent. En effet d'où viennent tant d'infirmités qui aſſaillent les jeunes mariées, quand la circulation du ſang n'ayant point encore pris ſes régles pour ſe dépurer par les voyes ordinaires, elles mettent en mouvement & en trouble des humeurs & des vaiſſeaux qui ne ſont ni prêts ni diſpoſés à ces évacuations? C'eſt *agacer* la nature ſans qu'elle puiſſe s'aider: *Movere eſt, non promovere*: de plus n'eſt-ce pas par cette raiſon que l'on voit de jeunes femmes eſſuier des fauſſes couches, des accouchemens laborieux, difficiles, ſouvent prématurés, & en conſéquence tant de maux qui ſuivent ces malheureuſes couches; ſur-tout ces épanchemens de lait qui en font tant périr, par-

ce que la circulation du sang étant mal établie dans les vaisseaux des parties basses, il s'y est trouvé mal dephlegmé, sans jamais s'y être bien dépuré avant les tems du mariage. Je ne crois pas que personne trouve ces réflexions déplacées: d'ailleurs elles sont fondées sur le *méchanisme* naturel & essentiel des parties.

On peut aussi comprendre par ce que je viens de dire, pourquoi il est défendu sous de si étranges menaces dans l'Ecriture aux personnes mariées, d'user du mariage dans le tems que se passe dans la femme l'évacuation propre à son sexe. Il ne faudroit pas rechercher d'autres motifs que ceux de la soumission, quand Dieu parle; mais indépendamment du péché, & de la punition que l'Ecriture attache à cette défense, l'on comprend par la structure & la situation dans laquelle sont les vaisseaux & les parties dans cette circonstance de la disposition du corps de la femme, qu'elle se prête à une action incapable de satisfaire à l'inten-

tion du Créateur. C'eſt de donner des enfans qui l'adorent & le ſervent, & une poſtérité au genre humain. Or une femme en cet état peut-elle aiſément devenir mere? Quel nom donner donc à une action qui n'auroit pour principe que la paſſion ou pour fin l'inutilité? Au contraire l'on voit dans ce méchaniſme pourquoi une femme devient ſi aiſément groſſe, au ſortir du tems de l'évacuation de ſon ſexe. C'eſt qu'alors la *partie rouge* du ſang laiſſant libres & comme vuides les *ſecretoires*, c'eſt une méabilité ouverte au ſuccès de l'action qui ſuivra. Les ſuites mêmes d'une telle groſſeſſe ſont d'autant plus heureuſes, que la circulation du ſang s'étant trouvée dans ſon niveau avant l'impregnation, elle continue à ſe faire dans le corps de la mere future ſans trouble & ſans confuſion.

XLII. Femmes enceintes.

Mais enfin, toutes réflexions faites, une fille devient femme par le mariage; alors la nature paroît changer l'ordre de ſa conduite, par les différens arrangemens qu'elle

prend dans l'œconomie animale, nouveau ſoin par conſéquent pour elle & pour la jeune femme, *altera cura.* En effet ces vaiſſeaux ſanguins artériels qui avoient coutume de ſe décharger tous les mois, vont ſe trouver fermés pendant l'eſpace de neuf mois ; & au contraire devenus *ſecretoires lymphatiques*, ce ne ſera dorenavant qu'à la *partie blanche* du ſang qu'ils donnneront paſſage pour la nourriture de l'enfant qui ſe forme. Mais que va devenir cette portion rouge retenue dans les vaiſſeaux du corps d'une jeune femme, qui ſe nourrit également, chez laquelle cette nourriture abondante augmentant le volume du ſang, eſt cauſe que les vaiſſeaux en regorgent ? voila au juſte la cauſe de la *réſilition* du ſang, qui n'ayant plus ſes iſſues accoutumées, occaſionne les maux de cœur, qui ſont ordinairement accompagnés de dégoût, de perte d'apetit, & quelquefois d'averſion pour le manger. Ces ſignes denotent une groſſeſſe commencée. Ce ſont cependant de véritables maladies dont les femmes

demandent d'être soulagées, & c'est aussi l'objet de la Médecine : mais sera-ce par des vomitifs ? à quoi exposeroient-ils une femme qui commence à être grosse ? ne seroit-ce pas évidemment risquer de perdre le premier fruit de son mariage ? Sera-ce par les purgatifs ? mais d'où sont venues si subitement des humeurs *peccantes* ou gâtées dans un jeune corps qui étoit la veille en parfaite santé ?

Il n'y a rien de plus raisonnable que de prendre dans la *disposition acquise*, comme l'appelle l'Auteur ci-dessus cité, les raisons du changement qui arrivent dans les vaisseaux uterins. Car l'on compare le corps humain à un instrument à cordes, & un tel instrument se monte différemment pour faire différens accords avec d'autres. Sur ce modèle, ces vaisseaux qui étoient disposés d'une maniere convenable à l'état de fille, changent leur situation pour se mettre en ordre ou en convenance avec celui de femme. Ainsi ce sont des mutations dans les *capacités*, dans les *diametres*, dans les

De Moor.

directions, *déterminations* & *impétuosités* des fluides, dans les vaisseaux sur lesquels agissent les *oscillations* & la vertu systaltique du genre nerveux. Les artéres sanguines jusqu'alors, avoient à se décharger par leurs issues ordinaires régulierement, tous les mois ; au contraire dans l'état de grossesse, les vaisseaux sont tranquilles à cet égard, toute leur fonction est de *charier* une lymphe nourriciere par leurs extrémités artérielles *lymphatiques*. Avant la grossesse c'étoit la partie rouge du sang qui pénétroit & traversoit tous ces vaisseaux, & dans la grossesse cette partie rouge étant retenuë dans les artéres sanguines, la blanche toute seule est admise à faire cette traverse. Ce sont donc des capacités retrécies dans les extrémités des *artéres sanguines*, & en même tems des *diametres* formés & ajustés dans les extrémités de ces artéres devenues *lymphatiques*. En conséquence, ce sont des directions changées, & des déterminations ou des impétuosités nouvellement acquises aux fluides sanguins & spiritueux ; parce

que ceux-là se portent aux parties supérieures, & ceux-ci, (ce sont les esprits) se prêtent à tous ces changemens. Mais de telles altérations dans la discipline de l'œconomie animale, ne sont-elles pas plus que suffisantes pour donner occasion & matiere à tous les symptomes qui commencent & qui accompagnent la grossesse? C'est dans ces altérations que l'on trouve les causes naturelles des maladies des femmes grosses. Par conséquent il y a alors des mesures particulieres à prendre contre les dérangemens qui se font dans la circulation du sang; il faut s'appliquer à en maintenir les loix, & à remettre ou à conserver l'équilibre entre les *fluides* & les *solides*.

La principale altération qui regarde tout le méchanisme du corps humain, est celle qui intéresse l'équilibre des parties, d'où dépend l'intégrité des fonctions & de la santé. Car c'est une nouvelle charge qui survient à la nature dans le corps d'une femme grosse, c'est-à-dire, un poids de surcroît, une *gravitation* de plus, de la part des *fluides*, dont

le volume se grossit dans les vaisseaux. C'est une *rénitence* continuelle dans laquelle entrent les *solides* pour soutenir leur vertu *systaltique*, & par elle le *ton* naturel des parties. L'attention principale & peut-être unique que l'on doit avoir pour maintenir la santé d'une femme grosse, roule sur l'art ou la maniere de bien tenir conciliés entre eux les *solides* & les *fluides*. Or comme la nouvelle charge vient du poids nouveau que le volume du sang, qui s'accumule tous les jours, apporte dans l'œconomie animale, c'est contre cet accroissement de *fluides*, ou cette crue journaliere du sang qu'un Médecin doit se précautionner. L'usage même en paroît familier par la coutume autorisée dans le Public, de faire saigner les femmes grosses dans leur troisiéme mois. En effet la croissance de sang qui résulte de la suppression qui s'en est faite pendant ces trois mois, a fait sentir naturellement, & au peuple même, le besoin de la saignée pour les femmes grosses.

Mais cette précaution qui peut

ſuffire quand leur ſanté ſe ſoutient juſque-là, devient inſuffiſante quand celle-ci ſe dérange dès avant ce tems. Ainſi quelque choſe qui arrive à une femme groſſe avant ſon troiſieme mois, c'eſt l'augmentation du ſang qui fait le déſordre, parce qu'il péſe ou ſurcharge quelque endroit des vaiſſeaux. Quelquefois le mal ſe fait ſentir dans l'*eſtomac*, par des vomiſſemens, par des appetits bizarres, ſouvent monſtrueux, par les objets que des femmes groſſes deſirent paſſionément. Quelquefois c'eſt dans les *inteſtins*, par des *coliques*, des *gonflemens*, des maux de *reins*, des *cours de ventre*; tout cela eſt le produit d'un ſang appeſanti par ſa congeſtion dans quelqu'une de ces régions. *Congeſtion* qui devient quelquefois ſi ſenſible, que venant à forcer les extrémité des artéres, il ſurvient des *hémorrhagies* utérines. Par cette raiſon l'on voit des femmes groſſes ſouffrir des évacuations de cette nature de ſi bonne heure, que cela fait quelquefois douter de la réalité de leur groſſeſſe. Mais ſans douter de la cauſe de tels *ſymptomes*, il faut

faire ſaigner la malade dès que ces accidens paroiſſent, ſur-tout hors les tems précédemment réglés; la tenir au lit en cas de perte conſidérable, ſe contenter de lui faire garder un régime ſobre & humectant. C'eſt ainſi qu'en laiſſant à la nature le tems de reprendre le deſſus pour les arrangemens de la circulation du ſang, l'on eſt à l'abri de toute crainte ou de ſurpriſe, en réiterant la ſaignée de tems en tems pendant le reſte de la groſſeſſe.

XLIII. Fauſſes couches.

Il y a de jeunes femmes infortunées qui ne peuvent porter à terme leurs enfans, de ſorte qu'elles ont l'affliction de ne faire que de *fauſſes couches*, plus ou moins avant dans leurs groſſeſſes. Le mal eſt grave à plus d'un égard, & cependant le reméde en eſt preſque ſûr dans la ſaignée. Car tout le ſecret pour leur faire porter leurs enfans juſqu'au neuvieme mois, c'eſt de les faire ſaigner du bras dès le premier mois qu'elles ſe croient groſſes, & ainſi continuer de mois en mois, dans les corps *plethoriques* & ſucculens: à l'aide d'un repos raiſonnable, &

d'un régime exact, exempt de mets apprêtés, de vin, de caffé, de chocolat, & de toutes les boiſſons ou liqueurs ſpiritueuſes, ardentes ou vineuſes, ces femmes ont la conſolation de ſe voir devenir meres de pluſieurs enfans, qui ſans ces précautions périroient malheureuſement.

XLIV. Faux germes. Les *faux germes* reſſemblent fort à de fauſſes couches : ils ſont à la vérité bien moins menaçans pour la vie des *meres manquées*, parce que ces accidens leur arrivent dans les premiers tems de groſſeſſe, au lieu que les *fauſſes couches*, à proprement parler ne ſe comptent qu'à peu près dans le troiſieme mois. Ce ſont des femmes Chrétiennes qui doivent ſe tenir en garde, pour n'être point les inſtrumens de la perte de ce que Dieu a mis dans ces productions échouées. Car enfin ce ſont des ébauches de corps humains, ou des *hommes en herbes*, pour ainſi dire, mais qui ſçait quand & juſqu'à quel point ſont animées ces productions humaines ? Peut-être ſeroit-on fondé à les comparer à ces œufs vuides de germes que rendent les poules,

irrita ova. Ne pourroit-on pas dire que la cauſe de ces productions informes n'eſt autre choſe qu'un fond mal préparé dans une femme mariée trop jeune ou trop âgée ? Car comme des entes ne trouvent point à s'inſinuer dans la ſeve d'arbres impropres ſur leſquels on les applique, tout de même ces corps *ovulaires* ne peuvent s'*implanter* ou prendre racine ſur des parties que la nature n'a point achevé de façonner, ſoit dans des corps trop jeunes, ou en d'autres en qui jamais elle ne donna le ſceau ou le ſignal de fécondité. Mais alors des femmes ſeront-elles excuſables aux yeux de Dieu, de s'être expoſées à devenir meres, ſans jamais pouvoir porter leurs enfans à termes ? Pour moi je crois que des femmes trop jeunes devroient par principe de conſcience ſe ſouſtraire à toutes les occaſions de groſſeſſe, & que celles qui ſont plus âgées devroient abſolument s'en éloigner.

XLV. Cours de ventre des fem.

Les *cours de ventre* dans les femmes groſſes ſont d'autres marques d'altération dans l'*équilibre* des parties,

mes enceintes.

qui se trouve intéressé ou blessé par l'état de grossesse. Ce sont en effet des évacuations originairement fondées dans l'irritation du genre nerveux. Une telle irritation, trop longue ou trop fréquente traîne après soi la cause de toutes les sortes d'avortemens qui peuvent arriver, suivant la remarque d'Hippocrate : ce n'est pas que l'on n'observe que des cours de ventre, même assez fâcheux, se rendent supportables avec la grossesse, jusqu'au tems quelquefois de l'accouchement ; car c'est le terme critique ou heureux qu'Hippocrate donne à la dyssenterie des femmes grosses : cependant les malheurs que peuvent causer aux grossesses ces cours de ventre, obligent à y apporter les secours les plus prompts qu'il est possible. Pour cela l'on doit sur-tout examiner si le mauvais régime entretenu souvent dans les femmes grosses par des appetits bizarres & malfaisans à la nature, n'est point l'origine de ces cours de ventre ou de ces dyssenteries : c'est pourquoi l'on doit avertir ces jeunes femmes de ne pas se livrer à

ſatisfaire ces goûts bizarres & hétéroclites. Peut-être, & c'eſt ce qui les autoriſe, ne ſe ſentent-elles point incommodées de ces alimens extraordinaires pendant quelque tems; mais c'eſt moins de l'eſtomac dont il faut leur parler dans cette occaſion, que de la production des mauvais ſucs qui réſultent de ces coctions dont l'eſtomac ſera venu à bout. De ſorte que ſans y penſer elles ſe voient ſurpriſes de maux de ventre, de coliques, de gonflemens, enfin de cours de ventre ſimples ou dyſſenteriques. Cet examen ſuppoſé, on remédiera aux cours de ventre en pratiquant les ſaignées du bras comme on l'a conſeillé ci-deſſus, en obligeant les malades à ſe priver de viande pendant quelque tems, en les tenant uniquement à l'uſage des potages, à celui de ris & de ſemblables graines; en même tems on leur fera prendre des *potions ſtomachiques*, *anodines* & *confortantes*, qui ſeront faites avec le *diaſcordium* dans l'eau de ſcorſonnére, & celle de *canelle orgée*, où l'on diſſoudra une once de ſyrop de *diacode*, & un gros

de confection d'*hyacinthe*, sur huit à dix onces de liqueur, pour être prises par cuillerées plus ou moins souvent & plus ou moins abondamment le jour & la nuit. Il faudra leur recommander en même tems de boire toujours chaud d'une tisanne faite avec les racines de scorsonnére, l'orge entier & la regliſſe.

XLVI. Purgations dangereuſes dans la groſſeſſe.

Les purgations ſont très-dangereuſes pour les femmes groſſes ; ſi cependant on eſt obligé d'y avoir recours, on emploiera dans ces occaſions des infuſions ſimples d'excellente *rhubarbe*, où l'on diſſoudra quelques onces d'huile d'amandes douces, ou un peu de manne ; ou le ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe mêlé avec deux onces de manne. Le cas ſera bien plus grave ſi le cours de ventre eſt dyſſenterique. Alors la ſaignée deviendra indiſpenſable, & il faudra ordonner le régime le plus ſimple qu'il ſera poſſible, & même il ne faudroit pendant quelques jours que des bouillons, quelques crêmes de ris ou d'autres graines, quelques panades à l'eau avec la mie de pain & les

les jaunes d'œufs. Au reſte on ſe renfermera dans un uſage conſtant des remédes calmans, ou même des narcotiques. Peut-être en faudra-t-il venir à l'*ipecacuanha*, comme il a été dit en parlant ailleurs de la dyſſenterie. Mais en cas de groſſeſſe avec laquelle elle ſe trouve compliquée, il faut avoir la précaution de ne pas donner cruëment l'*ipecacuanha*; il faut le mêler avec le *diaſcordium*, pour en modérer la vertu émetique, comme ſeroient trois ou quatre grains dans un demi-gros de diaſcordium. L'attention ſinguliere à apporter dans cette circonſtance de groſſeſſe, eſt de ſe bien aſſurer contre l'inflammation qui ſe prend aux parties ſolides des viſcéres, & qui pourroit ſe communiquer aux membranes qui enveloppent ou contiennent l'enfant; car alors il faudroit reduire la malade aux ſeuls bouillons, ſans épargner les ſaignées. Car il ne faut jamais perdre de vûë que la diſpoſition acquiſe par la groſſeſſe aux vaiſſeaux *uterins*, & en conſéquence à tous ceux du bas ventre, doit occuper ſur-tout l'eſprit

du Médecin, qui doit sçavoir selon l'observation d'Hippocrate, que la dyssenterie des femmes grosses cesse dès qu'elles sont accouchées, c'est un signe non équivoque de la part qu'a la gêne des vaisseaux uterins dans la dyssenterie présente. Ainsi la violence de ce mal, & des accidens qui s'ensuivent, doivent être attribués à l'état *phlegmoneux* de toutes les parties du bas ventre. Pour lors il faut traiter la malade comme si elle n'étoit pas grosse, sans lui épargner les saignées du bras, ni le petit lait, ni les délayans semblables; parce que le principal but doit être celui de conserver la vie à la mere, de laquelle nécessairement dépend celle de l'enfant.

C'est encore à raison de la disposition que prennent les vaisseaux pendant la grossesse, que la dyssenterie, qui est si naturellement portée à dégénerer en *tenesme* ou en *épreintes*, les fait sentir plus particulierement dans les femmes grosses. Cela vient de ce que le poids de l'enfant pressant les vaisseaux, oblige le sang à croupir dans les parties

basses, & à y causer le *tenesme*, qui est alors une irritation plus *phlegmoneuse* que *spasmodique*. Ceci doit être une source de reflexions singulieres pour un Médecin ; de même que les *hémorrhoides* qui surviennent aux femmes grosses, par la même raison de pression dans les vaisseaux *hypogastriques*.

XLVII. Enflure de jambes dans les femmes enceintes.

La pression dans les *iliaques* produit des varices qui se font sur les jambes & les cuisses des femmes grosses, & plus souvent encore les enflures des cuisses, des jambes & des pieds de ces femmes. Mais ces enflures toutes formidables qu'elles paroissent, s'évanouissent d'elles-mêmes, & s'effacent absolument dès que la femme est accouchée. Ainsi il faut bien se garder de la fatiguer par des *hydragogues* ou semblables purgatifs contre les eaux, car elles ne sont ici accumulées dans le tissu des parties, que par la stagnation où la grossesse met le sang dans les parties basses. Ainsi le remède se trouve dans la fin de la grossesse. Il en est de même des douleurs des reins, du dos, & des parties voisines.

qui tourmentent les femmes groſſes, par la circulation du ſang interceptée dans tous ces endroits par la ſeule compreſſion des vaiſſeaux. Tout cela démontre la néceſſité de tenir bien au large le ſang dans les vaiſſeaux pendant la groſſeſſe.

XLVIII. Incontinence d'urine dans certaines groſſeſſes

Il eſt un autre accident ordinaire ſur la fin des groſſeſſes, ou même pendant ſon cours, lorſque la femme porte ſon enfant bas; c'eſt l'incontinence d'urine, ou l'impuiſſance où elle eſt de contenir le *ſphincter* de la veſſie, parce que le poids de l'enfant en comprime ſi fort le fond qu'il contraint ce *ſphincter* à s'ouvrir, ce qui fait qu'une femme dans cet état n'eſt pas la maîtreſſe de retenir ſon urine. Cet accident eſt bien plus incommode & plus déplaiſant que dangereux, & on le ſoulage en ſoutenant le bas ventre & l'enfant qui y eſt, par le moyen d'un bandage approprié avec une ſerviette, qui empêche le volume du ventre de tomber trop fortement ſur les parties baſſes.

XLIX. Maladies des par-

La cruë du ſang s'augmentant de mois en mois par la ſuppreſſion qui

dure jusqu'au neuviéme, grossit considerablement sa masse & son volume, c'est de-là que viennent les maux qui attaquent les parties superieures. Car il s'en faut bien que l'enfant consume pour sa nourriture toute cette quantité de sang qui se retient tous les mois. Ce n'est même que de la partie blanche qu'il tire sa nourriture. Ainsi quelle que soit la quantité que l'enfant en attire à soi, toute celle de la partie rouge qui reflue, sur-tout vers les parties superieures, y cause tous les symptomes facheux qui fatiguent les femmes grosses, & qui souvent mettent leur vie en danger. ties supérieures dans les femmes grosses.

Cette quantité de *partie blanche* du sang qui est employée pour la croissance de l'enfant, peut aller à huit livres, à quoi va le poids de son corps, & il y en a environ quatre de la partie rouge qui ont à refluer dans les vaisseaux, c'est-à-dire, le tiers de toute la quantité qui se porte à l'enfant. Mais pour loger ces quatre livres surabondantes ou de surcroit de *fluides* dans les vaisseaux sanguins, ce ne sont point en

même tems de nouvelles capacités qui s'ouvrent ou se produisent. Ainsi cette crue devenant à la charge de la nature, c'est à elle à trouver retraite à ces quatre livres de fluides de surérogation. Lors donc que cette portion de fluides est parvenue par la *cave* au ventricule droit du cœur, qu'elle est ensuite poussée dans les vaisseaux du poumon, puis rendue par le ventricule gauche à l'*aorte*, elle ne trouve point d'endroits plus commodes pour se placer, que les viscères, ou les parties où elle trouve sur sa route plus de molesse, moins de résistance & plus de vaisseaux considerables. Or tels sont les poumons où ces quatre livres de fluides, qui sont de surcroit, sont reçues immédiatement, & dans lesquels il se trouve un plus grand nombre de ces vaisseaux & plus de soupleſſe dans les tuniques de tous ces endroits. De plus, le sang venant à se rabattre par l'*aorte* dans les artéres *mammaires*, & encore plus bas par les *gastriques*, qui sont en si grand nombre & si amples, sur les membranes de l'*estomac*, est sans con-

tredit la cauſe manifeſte des congeſtions, qui ſont les oppreſſions & les toux que ſouffrent les femmes groſſes, de même que des gonflemens ſi douloureux qu'elles reſſentent dans les mammelles, & enfin de ces maux d'eſtomac, & des facheux accidents qui arrivent à ce viſcére pendant les groſſeſſes des femmes.

On ne voit point en bonne *pathologie* d'autre précaution plus naturelle à prendre, que de diminuer le volume du ſang qui eſt augmenté d'un ſixiéme ou environ dans toute ſa maſſe, ſi l'on réduit la maſſe du ſang qui circule journellement par les grands vaiſſeaux à vingt & tant de livres. Auſſi les femmes groſſes ne reçoivent-elles de vrai ſoulagement que de la ſaignée pour appaiſer leurs toux, leurs oppreſſions de poitrine, les douleurs qu'elles ſentent dans leurs mammelles, & tous les maux d'eſtomac qui les fatiguent.

La ſaignée eſt pareillement très-utile pour remédier aux apetits bizares & hétéroclites qui font que

L. Appetits bizares des fem-

mes enceintes. la plupart des femmes groſſes ſouhaitent avec tant d'avidité de manger tant de mauvaiſes choſes : Cette bizarerie ne vient que des aliénations arrivées aux *oſcillations* des fibres de l'eſtomac, & à la *craſe* de la lymphe gaſtrique à l'arrivée de la ravine de ſang ſurabondant, qui pervertiſſent la fonction de ce viſcére. L'eſtomac broie donc les alimens d'une maniére d'autant plus étrangére, que la vertu *ſyſtaltique* de ſes fibres, & la qualité de ſes fluides ſe trouvent perverties d'une part, & ſouillées d'une autre. Le ſurcroit de ſang étant donc la cauſe de ces déſordres, c'eſt en le diminuant que l'on y remédie.

II. Accouchement naturel. Il eſt des femmes d'un temperament heureux qui ſont exemtes de toute maladie pendant le tems de leur groſſeſſe ; la crue du ſang qui ſe fait pendant neuf mois dans les vaiſſeaux ſanguins, leur procure au terme un accouchement heureux ; par la même raiſon l'accouchement eſt fatal lorſque le ſang au lieu de ſe faire dans les vaiſſeaux ſanguins, tombe dans les vaiſſeaux propres de

la matrice. La *plethore* universelle de tous les vaisseaux sanguins, procure donc l'accouchement naturel, parce que cet accouchement est comme le *débandement*, ou une *détente* des parties qui étoient tenues en équilibre, & cette *détente* arrive par l'excès de force ou de poids qui se trouve dans l'une des deux puissances au-dessus de l'autre; excès qui arrive ici dans les *fluides* crus en volume, & qui par ce moyen l'emportent au-dessus de la résistance des *solides*; car à mesure que le sang comble les capacités des vaisseaux sanguins par tout le corps, celles des vaisseaux propres à la matrice se trouvent surchargées de la partie rouge du sang; & la preuve en est sensible, en ce que ces vaisseaux se trouvent prodigieusement augmentés de grosseur quand les femmes grosses se trouvent à terme. C'est donc un contre-poids qui demanderoit une pareille *resistence* de la part des solides, pour laquelle il faudroit que la *partie blanche* du sang s'accrût dans les fibres nerveuses, à proportion que la *rou-*

ge s'accroît dans les vaisseaux sanguins. Or il arrive tout le contraire, puisqu'à mesure que la *partie rouge* se grossit dans les vaisseaux sanguins, autant la blanche paroît se dérober des enveloppes de l'enfant, parce que la liqueur lymphatique diminue dans l'*amnios* à mesure qu'une femme grosse approche de son terme. Mais comme une très-petite quantité d'eau suffit dans une *clepsydre* ou *horloge à eau*, pour y entretenir l'équilibre nécessaire pour le maintien & le contrepoids de l'ordonnance de cette machine, de même l'eau lymphatique renfermée dans l'*amnios*, tient par son poids la matrice en équilibre. Lorsque cette eau se trouve diminuée, la vertu d'équilibre diminue dans la matrice à proportion que la partie rouge du sang se grossit de volume, en s'accumulant comme il fait sur le haut de cette partie, pour servir comme de réservoir au *placenta*, qui est la passoire ou le crible de la lymphe qui distille dans l'*amnios*. Ce volume donc venant à prévaloir par son poids

& par ſa preſſion ſur le ſommet de la matrice, au-deſſus du contrepoids que faiſoit la lymphe dans l'*amnios*; voilà préciſément ce qui rompt l'équilibre, & c'eſt ce que je regarde comme une eſpéce de détente qui ſe fait par la ſouſtraction de la *partie blanche* du ſang.

Mais cette ſouſtraction devient d'autant plus favorable à cette *détente*, que cette défection de la liqueur de l'*amnios*, eſt comme le ſignal que la nature ne va plus déſormais vaquer qu'à l'entretien du *ton* des parties nerveuſes par tout le corps de la femme groſſe; de ſorte que le genre nerveux qui entretient cet équilibre dans tous les viſcéres, occupera déſormais la lymphe pour remplir les fibres nerveuſes de ces parties, & pour les maintenir dans leur *ton* naturel. Dès que la matrice vient à ſe relâcher elle facilite à l'enfant la pente qu'il a à prendre, & les mouvemens qu'il a à faire pour ſortir de ſa priſon. Ce méchaniſme eſt autant admirable par l'art qui l'opére, que par la réitération qui s'en fait tant de

fois dans la vie d'une femme, toujours avec la même justesse & les mêmes circonstances.

LII. Accouchemens laborieux.

Tout ce détail donne, ce me semble, une grande facilité pour se mettre au fait des causes pour lesquelles un accouchement devient quelquefois laborieux des jours entiers, pendant lesquels des femmes ressentent des douleurs étonnantes, & tombent quelquefois en convulsions; ces douleurs ne sont pas cependant celles qui denotent ou qui aident le travail, parce qu'elles ne se portent pas déterminément en-bas, & que les membranes de la matrice gorgées d'un sang abondant, sont génées, de sorte que leurs oscillations étant confondues, elles se perdent sans procurer la dilatation qui doit procurer la sortie de l'enfant. Tous les remédes que l'on vante pour en faire l'expulsion en pareils cas, sont souvent mortels, par l'ardeur qu'ils augmentent, & le trouble qu'ils portent dans le sang, au lieu que les saignées du bras promptement faites, en dégageant les membranes, soulagent la

malade, en même tems qu'elles facilitent la sortie de l'enfant. Les convulsions mêmes indiquent donc ces saignées avec d'autant plus d'évidence, qu'elles sont les marques de la crispation des fibres nerveuses ou membraneuses, qui ne peuvent se relâcher qu'en se dégageant du sang qui les gonfle. Les *syncopes* ou défaillance, & les *léthargies* dans lesquelles des femmes en cet état tombent très-souvent, ne doivent pas non plus empêcher l'usage des saignées du bras; car tous ces accidens ne sont que des effets de congestions sanguines & phlegmoneuses, auxquelles les saignées sont singulièrement convenables.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du manuel qu'il faut employer dans les accouchemens laborieux. C'est une manœuvre qui fait l'objet d'excellents Ouvrages qui sont entre les mains du public, sur-tout des Sages Femmes, comme sont les Traitez des accouchemens par d'habiles Chirurgiens *, & celui qui a paru de nos jours sur la même matière, par de *Deventer* Médecin Ac-

* *Mauriceau, Peu.*

coucheur en Hollande. Il ne s'agit dans ce Traité que de ce qui concerne préciſément la Médecine ou l'art de traiter interieurement les maladies. Ainſi ſuivant cette idée, je demande ſeulement de ceux qui ſe mêlent des maladies des Pauvres, de ne conſiderer dans les maladies que deux cauſes principales qu'il ne faut jamais perdre de vûe, principalement dans les maladies des femmes; le ſang d'une part, ſon volume groſſi & ſa circulation dérangée, ſoit dans ſa partie rouge ſoit dans ſa partie blanche, & le genre nerveux ou membraneux, qui occaſionne ou qui traverſe la facilité des accouchemens, parce que les parties nerveuſes ou membraneuſes qui ſont le tiſſu de la matrice & de ſes dépendances, ſe trouvent plus ou moins ſouples, ductiles, enflammées ou convulſives. Voila au juſte la raiſon pour laquelle ce n'eſt qu'à cette double cauſe, que l'on attribue les accouchemens laborieux, & toutes les maladies qui les précedent ou qui les ſuivent. L'on convient que les pauvres, & peut-être

ceux qui les aident dans leurs maladies, ne se trouveront pas toujours à portée de cette *pathologie*; mais l'on veut du moins convaincre les uns & les autres que ce n'est pas au hazard qu'on veut traiter les Pauvres, mais suivant les principes les plus certains de la bonne Médecine, parce qu'indépendamment de l'humanité, la Religion apprend que la vie des Pauvres n'intéresse pas moins devant Dieu les consciences des Médecins, que celle des Riches.

L'on convient encore qu'il se peut faire que l'on touche dans cette *pathologie* des causes ou des occasions des maladies de femmes qui se rencontrent plus rarement parmi les Pauvres que parmi les femmes opulentes. Car on n'ignore pas que l'oisiveté, la bonne chére, & les passions, sources communes de tous ces maux, se trouvent plus souvent parmi celles-ci que parmi de pauvres femmes. Mais enfin celles-ci étant composées de la même maniére que des Dames de la plus haute qualité, il faut se précautionner

contre tout ce qui eſt poſſible, puiſque certaines circonſtances de tems, de lieux & d'emplois expoſent indifféremment quelques femmes que ce ſoit.

LIII. Suite des accouchemens.

Cela ſuppoſé, voici de ces maladies qui ſont ordinaires parmi toutes les femmes. La ſortie de l'enfant ne termine point l'accouchement, le travail en eſt quelquefois prolongé par la retenue de l'*arriére faix*, parce que trop fortement colé au fond de la matrice, il ne ſuit pas d'aſſez près la ſortie de l'enfant. Le Médecin-Accoucheur Hollandois * propoſe avec ſon habileté ordinaire, des moyens d'y remédier, dont il fait grand cas, & apparemment qu'ils préviendront ſouvent ce facheux accident. Cependant comme les *fœtus* dans les animaux tiennent aux parois des *portiéres* des femelles par les *cotilédons*, qui ſont comme autant de boutons enchaſſés dans les fibres de ces membranes uterines, de même ou à peu près, les inégalités qui ſe trouvent dans la partie inférieure du *placenta*, ſe font comme des *chatons* entre les

* *De venter.*

interſtices des fibres du tiſſu de la matrice, & ce ſont autant d'attaches qui tiennent le *placenta* enclavé dans le fond de cet organe. Or ſoit *ſpaſme*, ſoit inflammation ou *phlogoſe*, le ſerrement eſt quelquefois ſi fort dans ces fibres gonflées ou irritées, que le dégagement ne ſuit que difficilement la ſortie de l'enfant.

De-là naît un nouveau travail pour la main *accoucheuſe*, qui a beſoin par conſéquent de redoubler d'adreſſe, de légéreté, de menagement & de précaution. Car le *placenta* retenu étant fortement collé au fond de la matrice, n'ayant pas pû par conſéquent ſe laiſſer aller à l'ébranlement du cordon, le danger eſt énorme, à cauſe du riſque qu'il y a de déchirer la matrice. Cet embarras a donné lieu à une queſtion très-importante parmi les Accoucheurs; les uns plus hardis que les autres, pour ne rien dire de plus, ne craignent point d'arracher, pour ainſi dire, ce corps devenu étranger, les autres plus ſages & plus retenus, ſont d'avis, qu'après de lé-

gères tentatives, l'on abandonne cette séparation à la nature. Le Médecin accoucheur * va au-devant de ce travail, il enseigne le moyen de prévenir cette retenue, par la diligence qu'il conseille dans l'opération. Mais un autre Médecin * encore Hollandois, va plus loin, quand le malheur arrive; car la découverte qu'il a faite du muscle uterin avertit, ce lui semble, & avec bien de la raison, de se donner patience. Il donne donc à comprendre par le méchanisme qu'il fait appercevoir dans ce muscle, par sa situation & par la force de ses fibres, que c'est un organe institué par la nature pour aider le *placenta* à se déprendre de l'engagement que ses inégalités papillaires ont pris entre les fibres membraneuses de la matrice. Tel est l'art de cette Médecine naturelle que le Créateur a attachée aux organes du corps humain: c'est donc en général le fondement de cette Médecine *expectative*, qui sçait prendre les momens de la nature *guerissante*. C'est ici une ressource excellente, comme cet

* *Deventer.*

* *Ruysch. De musculo uterino.*

illuſtre Anatomiſte en avertit les Sages femmes, par laquelle en donnant le tems à la nature *accoucheuſe* d'achever ſa beſogne, elles la verront venir à leur aide, & enfin délivrer ces pauvres femmes.

Rien ne répond ſi parfaitement à l'obſervation des Accoucheurs, qui ſans en tant ſçavoir que cet illuſtre Médecin Hollandois *, avoient appris par leur propre experience, que c'eſt à la nature, qui eſt la véritable directrice des coctions & des ſecretions, à operer cette ſéparation, pour parvenir au rétabliſſement des malades. Et en effet la Médecine a trouvé la même choſe, en faiſant avec le tems & la ſageſſe des remédes, ce qui dépend d'elle pour prévenir les accidents de cette retenue. Or ces accidents étant les mêmes & de même nature que ceux qui ſuivent la retenue des *vuidanges*, les remédes étant les mêmes, & d'une indication ſemblable, ce ne doit être qu'après avoir parlé de la ſuppreſſion des *vuidanges*, qu'il convient d'indiquer les remédes propres à ces ſortes de mala-

* *Ruyſch.*

dies. Mais une troisiéme maladie se trouve aussi de même genre ; ce sont les *tranchées* si cruelles qui suivent si souvent les accouchemens ; ce ne doit donc être encore qu'après avoir expliqué les causes de ces tranchées, qu'il sera à propos de donner la méthode de traiter ces trois maladies.

La suppression des vuidanges est la retenue du sang qui doit s'évacuer après la sortie de l'enfant, & qui doit couler après la couche, & cette évacuation n'est retenue que par l'inflammation spasmodique des membranes de la matrice ; car cette inflammation n'est guère que la suite des tiraillemens qu'ont causé les efforts de l'accouchement. Par-là en effet les fibres irritées resserrent les vaisseaux, & la *phlogose* s'en suivant à l'occasion de la congestion sanguine, c'est ce qui supprime le cours du sang, ou le ralentit. Ainsi c'est à la disposition *spasmodique*, & à l'inflammation de ces parties qu'il faut être attentif pour rétablir cette évacuation.

Ces mêmes dispositions devien-

nent les causes des symptomes que produit la retenue de l'arriére-faix. Car c'est l'inflammation qui rend ce symptome si formidable, & le resserrement des fibres membraneuses qui engagent si fortement le *placenta*, est ce qui rend cet accident si rebelle aux remédes, & si douloureux à la malade. C'est donc à cette double indisposition qu'il faut rapporter les vûes qui doivent diriger la cure de cette maladie.

LIV. Causes des tranchées.

Les tranchées ont manifestement les mêmes causes, qui ne sont autre chose que les crispations dans les fibres nerveuses, & la *congestion phlegmoneuse* que contractent ces fibres; de sorte que si l'on appaise l'irritation des fibres, & que l'on pourvoie à l'inflammation de ces parties, on remplira par ce moyen tout ce que l'on peut souhaiter dans ces circonstances, c'est-à-dire, que l'on remédiera aux *tranchées* des accouchées, on rappellera aisément l'évacuation des *vuidanges*, & enfin on parviendra à séparer le *placenta* ou l'*arriére-faix* du fond de la matrice, pour l'en faire sortir.

LV. Effets des Topiques sur les accouchées.

Les signes par où l'on connoît ces trois maladies sont évidents, mais il faut juger de la gravité de ces causes par l'état du bas-ventre. Car l'on a infiniment plus à craindre de ces accidents, quand tout le ventre, & principalement la région de la matrice, se trouve tendue & douloureuse. En ce cas il faut sur-tout pratiquer la saignée du bras comme étant le remède propre à ces trois maladies. Au surplus l'on doit employer les *topiques*, quand un gonflement trop douloureux occupe les parties souffrantes. Deux raisons cependant rendent l'usage des *topiques* dangereux, l'une le refroidissement qu'attirent sur ces parties les *humectations* ou les *fomentations*, fussent-elles les plus convenables, parce qu'elles se refroidissent, si l'on ne les renouvelle souvent, peu de tems après leur application; & ce renouvellement lui-même quoi qu'on y fasse, peut attirer le même inconvenient. Les *cataplasmes* en ont un qui leur est propre, c'est que leur poids fatiguant ces parties déja souffrantes, ils augmentent la

douleur ou l'entretiennent.

Dans tous ces cas l'on trouve plus de sûreté dans les applications séches, ce sont celles des linges chauds, & s'ils ne suffisent point, l'on peut avec utilité appliquer sur tout le ventre en maniére de cataplasme ces linges enduits d'une bouillie faite à l'ordinaire avec la farine & le lait, mais claire ou fine, y ajoutant cependant un jaune d'œuf & un peu de safran, car le poids en étant moindre que celui des cataplasmes ordinaires (ou des aumelettes qui se conseillent en pareil cas) le remède devient très-supportable à la malade. Les *linimens* seroient aussi commodes, & auroient leur utilité; mais ce sont des huiles dont il faut frotter la peau, laquelle étant très-sujette dans les femmes à s'enflammer en maniere d'*érysipele*, qui succéde à l'application des huiles, ce seroit exposer la malade à de nouveaux maux. L'usage des lavemens de simple infusion bien légére de fleurs de camomille, ou d'eau de graine de lin, peut être aussi d'un grand

secours ; il n'y a point à appréhender qu'il en résulte aucun accident, mais il faut avoir soin de faire boire abondamment à la malade d'une eau de veau très-légére & toujours chaude.

LVI. Usage des Calmants.

Tous ces secours sont très-utiles, mais il est encore un autre moyen par lequel on soulageroit considérablement les femmes en couche, je ne sçais pourquoi on en fait si peu d'usage, cette omission est peut-être la cause de très-facheux accidents, je veux parler des *calmants*, qui me paroissent remédier directement à la cause originaire des tranchées des femmes accouchées : car la crispation des fibres leur ayant donné l'origine, l'inflammation qui s'ensuit n'est que l'effet de la gêne où est le sang, resserré qu'il devient par l'irritation des fibres nerveuses dont les tuniques des vaisseaux artériels sont composées. Rien donc en pareil cas n'est plus propre à rêlâcher ces sortes de dispositions *spasmodiques phlegmoneuses*, que l'usage des calmants. Ce seroit même le moyen de procurer l'expulsion

sion de l'*arriére-faix* qui seroit retenu, & de rétablir l'évacuation des *vuidanges* qui seroient supprimées. Tant d'avantages meriteroient bien qu'on revint du préjugé où l'on est là-dessus. Le succès même en est connu pour certain, par celui que l'on trouve dans l'usage des narcotiques dans la suppression qui se fait souvent dans les personnes du sexe, quand quelque chose les surprend dans les tems qu'elles souffrent l'évacuation ordinaire. Car alors un *narcotique hysterique* leur étant donné promptement, l'évacuation reprend son cours, & la colique qui suit souvent ces suppressions, se trouve guerie sur le champ. L'experience encore des *narcotiques* dans les coliques néphrétiques accompagnées de suppression d'urines, prouve évidemment la sureté de ces remédes, car outre que les douleurs s'appaisent, les urines reprennent leurs cours & les graviers les suivent, s'ils étoient arrêtés. De tels exemples ressemblent si fort aux *tranchées* des accouchées, par la retenue de l'*arriére-faix* & la suppression de *vui-*

danges, qu'il ne paroît aucun inconvénient d'y employer les calmans pour la guérison de tous ces maux.

LVII. Usage des Narcotiques utile aux accouchées.

En effet les Praticiens d'Angleterre rendent un témoignage si avantageux en faveur des narcotiques dans les maladies des accouchées, que non seulement, disent-ils, les troubles spasmodiques & douloureux en sont calmés, mais encore les suppressions se trouvent rétablies. * *De febr. c. 16.* Willis * en particulier fait grand cas des narcotiques. * *Epist. ad dom. Cel.* Sydenham * prétend que dans ces circonstances il suffit d'en faire usage une fois par jour seulement; mais un autre sçavant Praticien d'Angleterre, conformément à l'idée que le célébre M. *Freind* avoit de l'*opium* *, assure qu'il a expérimenté plusieurs fois que les narcotiques se donnent sans inconvenient autant de fois qu'il convient *. Et en effet cela se rapporte parfaitement à l'ancienne observation du sage *Sydenham*, qui nous a appris que l'opium, non seulement n'arrête point la *salivation*, si nécessaire dans les *petites veroles* les plus malignes, mais au contraire,

* *V. son Hist. de la Médecine.*

* *V. Fuller Pharmac. extemp. p. 211.*

qu'il augmente ou restitue cette évacuation : il assure de plus que non seulement il ne fait pas rentrer la petite verole, mais qu'il conserve *fastigiés* les grains ou les pustules, en les relevant & les faisant revivre quand elles paroissent se flétrir.

Cette même expérience a aussi persuadé un célébre Accoucheur * que l'usage du *laudanum* pouvoit être permis dans les cours de ventre des accouchées, persuadé qu'il y avoit plus à craindre de ces cours de ventre, lorsqu'ils deviennent énormes, que de la suppression des vuidanges. C'est le fruit de l'usage de ce grand Praticien en ce genre de maladie ; car il n'en sçavoit pas d'ailleurs davantage là-dessus, au lieu que les Médecins sçavent la raison pourquoi il faut moins craindre en certains cas de supprimer les *vuidanges* dans les accouchées, que les régles dans les filles & les femmes. Et c'est l'Anatomie bien entendue qui leur apprend cette vérité, dont voici la raison.

* *Mauriceau, des cours de ventre des accouchées.*

Le sang des régles est une *sécrétion* LVIII. d'une portion de ce fluide destiné Suppres-

sions moins dangereuses dans les accouchées que dans les filles & les femmes.

par la nature à être évacué de mois en mois, de sorte que le reflux de cette portion dans les vaisseaux est véritablement comme l'*intrusion* d'un corps ou d'une matiere étrangere, dont la cruë vient à la charge de la nature. Il n'en est pas de même du sang des *vuidanges*; c'est par occasion, par *excrétion*, & comme par accidens qu'il sort des vaisseaux, où par conséquent il peut rentrer & être reçu conformément aux fins de la nature. Ainsi quand il vient à être arrêté, il peut rentrer dans le courant de la circulation d'où il ne s'étoit point séparé par voie de *sécrétion*, ou par des *sécretoires* institués par la nature. Ainsi donc, les Médecins connoissant que la matrice, sitôt après la séparation de l'*arriere-faix*, ressemble préciséement à une playe, c'est bien plûtôt au resserrement des bouches des vaisseaux qui sont restés béans ou ouverts, qu'il faut s'appliquer & tacher de les refermer (avec prudence cependant,) qu'à les tenir ouverts & dilatés, en rappellant sur elle le poids d'un nouveau sang. C'est ici que l'on peut

voir le malentendu de la plûpart des *saignées du pied*, pratiquées à dessein de restituer l'évacuation des vuidanges ; au lieu qu'en cas de besoin, qui est ici fréquent, ce n'est qu'à la saignée du bras qu'il faut avoir recours, parce que par elle on satisfait à un double objet. 1°. En remettant le niveau ou l'uniformité dans la circulation du sang, laquelle par là se trouve applanie. 2°. Les bouches des vaisseaux qui sont restés ouverts ont alors le tems & la commodité de se refermer ; enfin on donne par ce moyen à la matrice la facilité de reprendre son volume, de rentrer dans le ton de ses fibres, & de revenir ainsi à sa mesure ou capacité naturelle, comme il doit arriver après toutes les couches, lorsqu'elles sont heureuses.

Après toutes ces reflexions, une femme accouchée étant travaillée de *tranchées*, de *perte* de sang ou de douleurs inflammatoires, à l'occasion même de la retenuë de l'*arriere-faix*, il sera de la prudence de ceux qui assistent les accouchées parmi les Pauvres, de prendre un bon

conseil pour employer suivant les cas convenables, les *narcotiques*, comme l'enseigne *Willis*, qui donne le *laudanum* lui-même dans ces occasions; ou bien pour employer, soit le *julep* singulierement appellé *julep des accouchées* *, ou bien la *mixture* qui porte le même nom; deux recettes qui seront inserées dans la *Pharmacie des Pauvres*, pour en tirer le fruit que l'on peut raisonnablement en attendre, sur-tout d'après l'expérience, & sur la parole du Praticien Anglois * qui les recommande hautement: l'usage de la saignée assurera l'effet ou l'usage des *calmans*, aussi bien que celui des *humectans*, *des délayans*, *& des adoucissans*, soit qu'on les prenne dans les émulsions & les tisannes, soit qu'on les emprunte du régime.

* *V. Fuller. pag.* 209.

* *Idem. p.* 211.

XIX. Bouillons trop succulens causes des tranchées dans les accouchées.

C'est une observation qu'il est de la derniere importance de faire dans les maladies des accouchées, & sur-tout dans les maladies que nous traitons ici, que les bouillons trop succulens ou semblables alimens sont souvent les causes de leurs tranchées, & particulierement encore

des pertes de sang qui leur arrivent. Car suivant cette maxime, que la matrice d'une nouvelle accouchée est véritablement une playe, cette playe doit être considerée comme appartenante à des parties membraneuses, qui étant essentiellement *contractiles*, sont susceptibles à la maniere des intestins d'un continuel mouvement *systaltique*, par lequel les fibres de la matrice reviennent de l'excès de longueur qu'elles se sont faites pendant le tems de la grossesse. Ainsi c'est une playe comparable à celle des intestins, dont la réunion ne s'obtient que par l'exacte retenuë sur la nourriture, ou pour mieux dire, par la diette la plus sévere. Or tout le contraire arrive par l'usage des fortes nourritures, dont l'on surcharge les nouvelles accouchées; de sorte que tenant la partie malade dans un travail continuel, par l'abondance que l'on précipite sur elle, la perte du sang devient énorme, opiniâtre, enfin mortelle. Le principal remède sera donc dans le régime, & ce régime va être expliqué ci-après.

LX. Maniere de mettre les bandes des accouchées

Il y a encore une observation à faire, & elle regarde la façon dont les Sages-femmes doivent se conduire dans la maniere de bander leurs accouchées; parce que si elles n'y prennent garde, elles pourront très-aisément occasionner des pertes de sang considérable. Tout le secret est que par des points d'appui mollement formés par des compresses de linge les unes sur les autres, elles favorisent à la matrice, dans les cas où elle aura été trop dilatée, la facilité de se comprimer doucement en rentrant mollement en elle-même. Ainsi les bouches des vaisseaux sanguins se resserrant par ce secours étranger, elles guérissent la plaie de cette partie: car les intestins trouvent dans le voisinage des parties qui les touchent, un moyen de se réunir, en s'attachant à ces parties, mais ce moyen est absolument refusé au fond de la matrice, puisqu'elle n'a dans son voisinage aucune sorte de parties contre lesquelles elle puisse se coller. C'est donc dans elle seule qu'elle doit trouver les ressources de la réunion de sa plaie,

& cette reſſource eſt la facilité qu'on lui donne à ſe reſſerrer, pour ſe refuſer à l'affluence du ſang.

LXI. Regime des accouchées.

La régle pour nourrir ſûrement les accouchées, c'eſt de les tenir aux bouillons ſeuls, temperés & adouciſſans, pendant les premiers tems de la couche, ou juſqu'à ce que l'on ſoit ſûr que le trouble, l'inflammation & l'irritation étant diſſipées dans toutes les parties baſſes, l'on puiſſe accorder, non de la viande ni des conſommés, des œufs, &c. mais ſeulement quelques ſoupes, quelque crême de ris, ou du ris lui-même cuit dans le bouillon du pot. Mais le vin & les tiſannes faites avec la canelle ſont d'une très-pernicieuſe conſéquence. Ainſi le vin doit être abſolument exclus, auſſi-bien que les tiſannes, à moins qu'elles ne ſoient infiniment temperées. C'eſt ainſi que l'on verra par l'experience que l'on ſauvera aux pauvres femmes accouchées bien des maux, qu'on ne leur attire que par des nourritures précipitées, ſoit en leur accordant trop tôt des œufs & de la viande, ſoit en leur per-

mettant l'usage du vin & des cordiaux ou inutiles ou mal entendus.

Les cours de ventre si funestes aux accouchées, n'ont guère encore d'autre cause que le trop d'alimens qu'on se hâte de leur donner. Car quoique le trouble soit toujours grand dans les parties du bas-ventre dans ces occasions, ce qui suffiroit pour précipiter ou corrompre les digestions ordinaires & nécessaires, & sur-tout celle qui doit se faire dans les vaisseaux, en voici une autre raison : La vertu *systaltique* occupée alors d'une part à laisser échapper par les *vuidanges* une portion de la *partie rouge* du sang, en même tems qu'elle travaille à en faire remonter l'autre partie pour la retenir dans les vaisseaux sanguins; une surabondance de suc chyleux dont on vient remplir extraordinairement les vaisseaux, surcharge cette vertu d'un travail de plus. Ainsi ce sont des coctions dégénérées ou imparfaites, qui se culbutent ou se précipitent par maniére d'*excretion*, plûtôt que par voye de *secretion*; de-là viennent ces cours

de ventre énormes, qui d'une part épuiſent la malade, & de l'autre dérangent & troublent le cours de la circulation. Faudra-t-il prendre d'ailleurs le fond des *congeſtions*, & des *phlogoſes* qui ſurviennent & qui portent le déſordre par toute l'œconomie animale ? Au contraire ne fourniſſant au ſang que ſobrement des ſucs nourriciers, la nature flatée par le peu de travail qui lui en revient, les digere à loiſir, & les diſtribue ſuivant les régles. On voit en cela le véritable reméde contre les cours de ventre, car en ne fourniſſant que peu de ſucs nourriciers, & diminuant par la ſaignée le ſang qui s'enflamme, faiſant encore uſer à la malade pour *délayants* propres à moderer les cours de ventre, d'une eau de ris fort claire ; on ſouſtrait d'une part les materiaux de ces cours de ventre, & d'autre part on met la nature à portée de dompter la quantité de ſucs dont on l'a ſurchargée. Ainſi elle ſe trouve en état d'en faire de louables diſtributions.

Les potions confortantes anodi-

nes faites avec le *diascordium* bouilli dans l'eau de scorsonere, & chargées plus ou moins de syrop de diacode avec un peu d'eau decanelle orgée, sont alors très-utiles pour temperer le trouble des esprits : on les donne à la cuillère. On pourroit en cas de besoin, en venir à un demi grain ou à un grain de *laudanum* dans un peu de diascordium, cela se donne sur le soir ; les lavemens d'orge ou de son sans miel sont ici d'une grande utilité, mais sur-tout l'on aura soin de faire boire chaud à la malade l'eau de ris que l'on lui donnera.

LXII. Lait épanché. Le *lait épanché*, comme l'on parle dans le monde, est une autre maladie qui prend son origine dans la qualité du régime que l'on permet aux accouchées. Mais cette maladie concourant avec la fievre de lait, l'étiologie de cette fievre fait comprendre celle du lait épanché. La fievre de lait arrive ordinairement vers le troisiéme ou quatriéme jour après les couches ; après quoi pour l'ordinaire les *vuidanges* deviennent *lymphatiques* ou laiteuses, comme on

parlé encore parmi les femmes. C'eſt dans ce tems que la partie rouge du ſang rentrant dans les vaiſſeaux, doit faire remonter vers les mammelles les ſucs nourriciers, parce que ces ſucs ne ſe repandant plus dans l'*amnios*, ils doivent, comme en s'*amalgamant*, s'aſſocier & ſe corporifier avec la partie rouge. Cela eſt procuré d'un côté par la diſpoſition roulante des globules du ſang, leſquels en ſe roulant dans la partie blanche l'attenuent, la *levigent*, & la mêlent pour faire cette *mitification*, qui ſuivant la penſée d'Hippocrate, fait la coction des ſucs, qui doreſnavant ont à ſe marier enſemble; & la vertu *ſyſtaltique* en mettant en mouvement ces globules, contribue ſinguliérement à *piſter* enſemble en les comprimant, la partie rouge du ſang avec la blanche: mais dans l'ordre de la nature, ces deux cauſes; les *ſolides* & les *fluides*, ſe trouvant en proportions, ou en *raiſons reciproques*, parce que la partie blanche n'excede pas alors par ſon volume, le pouvoir de la vertu ſyſtaltique, & que celle-ci étant

équipollée au volume de ce fluide qui fait la fievre de lait, eſt très-modérée; parvenant donc ſans trouble & ſans danger à faire la mitification des deux portions du ſang, il ſe fait alors une heureuſe ſecretion du lait dans les mammelles. Mais à quel trouble ſe trouve expoſé l'ordre naturel, quand l'on remplit les vaiſſeaux par une ſurabondance de chyle, qui n'eſt plus proportionnée à la force de la vertu *ſyſtaltique*? C'eſt ce qui fait que la fievre de lait dégénérant en fievre ardente, remplit l'œconomie animale de ſucs chyleux, épais & mal digerés; alors la vertu ſyſtaltique ne pouvant les régir, il s'en forme çà & là des *lacunes*, des *ſtagnations* & des *inerties* dans tous les vaiſſeaux; & les ſanguins ne pouvant retenir dans leur capacité cet excès de ſucs lymphatiques, ils s'en déchargent comme par des *rigoles*, dans les artéres *lymphatiques*. Ce ſont ces artéres qui compoſent le tiſſu des parties, & de-là naiſſent ces bouffiſſures, ces enflures, ces *leucophlegmaties*, qui deviennent ſi conſiderables & preſque

univerſelles par toute l'habitude du corps des accouchées. Ce mal n'eſt pourtant pas le ſeul ; outre que par cet abus la fievre de lait qui eſt innocente par elle-même, eſt critique ou ſimplement *dépurative*, elle prend, comme on vient de le dire, un caractére d'ardeur, d'inflammation, & même de malignité. De-là vient le *pourpre blanc* dont les Praticiens d'Allemagne ſont ſi occupés, parce que ſouvent cette eſpéce de pourpre devient épidemique dans leurs Provinces. A la vérité cette maladie ne fait pas tant de bruit en France, quoiqu'elle paroiſſe ſinguliérement affectée aux femmes accouchées. Cependant elle merite nos attentions : en effet elle n'eſt pas ſans exemple parmi les femmes de ces pays, dans leſquelles on remarque quelquefois une *fievre rouge*, qui a aſſez d'analogie avec la maladie dont je viens de parler. Je traiterai de cette fievre ci-après.

Il y a deux eſpéces de fievres très-dangereuſes auxquelles on expoſe les femmes accouchées, en les LXIII. Fievre de lait.

nourriſſant trop tôt d'alimens ſucculents, ſoit de conſommés ſoit de viandes ſolides. La cure de ces maladies doit donc trouver ici ſa place, mais ce ſera après celle du lait épanché que voici.

Les ſignes qui déſignent cette maladie ſont connus de tout le monde, il en eſt un qui l'annonce particuliérement au plus grand nombre des femmes, c'eſt-à-dire, à celles qui ſe diſpenſent volontairement de nourrir leurs enfans; & c'eſt ordinairement le cas des femmes opulentes, ou bien à celles qui ne le peuvent, parce qu'elles ſont trop pauvres, ou que quelque autre raiſon prive de ce devoir. Quoi qu'il en ſoit, la quantité de lait que devroient recevoir les mammelles, étant contrainte de refluer dans les vaiſſeaux, c'eſt une cauſe preſque néceſſaire de l'épanchement qui s'en fait ailleurs, ſoit par toute l'habitude du corps, ſoit ſur quelqu'une de ſes parties.

Les véritables moyens pour traiter avec ſuccès cette facheuſe maladie, ne conſiſtent point dans l'é-

vacuation des sérosités, dont l'on se trouve préoccupé au simple aspect de cette maladie. Il ne faut donc pas se laisser arrêter à ce premier objet, parce qu'il n'offre que le produit de la cause ; il faut en portant ses vûes jusqu'à l'origine du mal, travailler incessamment à détruire la source primitive, c'est la *plethore* des vaisseaux qui contiennent des sucs devenus fievreux par la corruption qu'ils ont contractée en se ralentissant dans leur circulation. C'est de là que viennent les dérangemens dans la circulation des sucs qui se sont engagés dans les capillaires *lymphatiques*, & les dégorgemens ou *éructations* sereuses ou lymphatiques, qui se font par les extrêmités qui gonflent les parties, sur lesquelles s'est épanché le lait. Ainsi le premier soin doit être de dégager promptement les vaisseaux d'une part par la saignée du bras, d'autre part par la *tenuité* du régime, pour dérober autant que l'on pourra de ces sucs laiteux, en diminuant la quantité du chyle, en même tems que l'on donnera des jus d'herbes,

ſçavoir, de *cerfeuil*, de *pimprenelle*, de *chicorée ſauvage*, tirés avec le petit lait, dans lequel on aura fait fondre un gros de *magneſie blanche* pour quatre priſes de jus. Cependant l'on donnera des remédes ſimples, où quelquefois l'on fera bouillir de la *caſſe*. De plus l'on fera prendre avant chaque bouillon ſix grains de *nitre purifié*, dix grains de *coquillages* préparés, & un grin de *limaille de fer*. Si le mal faiſoit trop de progrès, l'on pratiqueroit quelques *ſaignées blanches* aux chevilles du pied, & l'on feroit avaler deux ou trois onces d'*huile d'amandes douces*, dans un bouillon où l'on auroit fait fondre demie once de ſel *d'Angleterre*. Si la fievre s'opiniâtroit l'on donneroit du *quinquina* bouilli avec une poignée ou deux de chicorée ſauvage; le tout ſans oublier les émulſions calmantes pour procurer de bonnes nuits, pour arrêter les anxiétés, ou ſemblables affections douloureuſes, qui inquiétent conſiderablement les malades. La fievre n'ayant pas trop d'ardeur, l'uſage de la *thériaque* mêlée avec le

nitre purifié calmera trés-utilement toutes ces sortes d'anxiétés, même dans les personnes dont la fievre n'auroit pas trop d'ardeur. La fievre de lait, comme on l'a déja insinué, ne demande aucun reméde particulier, quand elle arrive & se passe suivant le cours ordinaire de la nature en pareille occasion. Mais si elle dégénére en fievre ardente, il faut la traiter à la maniére de ces sortes de fievres, telle qu'on l'a dit ailleurs.

LXIV. Pourpre blanc.

Ce qu'on appelle *pourpre*, suivant l'expression des Médecins d'Allemagne, qui lui donnent l'*épithéte* de *blanc*, n'est qu'une espéce de *fievre rouge*, mêlée de quantité de *papules* sereuses & limpides qui occupent le centre des taches rouges, comme l'on s'en explique dans l'école de M. *Stalh* *. Ces *papules* sont manifestement, mais plus ou moins separées, souvent même sans le mêlange d'aucune tache rouge. Car, n'en deplaise à ces Mrs, ils paroissent là-dessus peu d'accord les uns avec les autres, de sorte qu'il ne paroit guère de différence, (à enten-

* Voyez *Juncker conspectus Medicinæ.*

dre les plus ſçavans d'entre eux) entre le *pourpre blanc* & la *fievre miliaire*, ſur laquelle nous avons le ſçavant Traité d'un Médecin Anglois *. Au reſte tous conviennent * que c'eſt une fievre à laquelle on ne ſçauroit faire trop peu de remédes, parce que les *ſudorifiques* ou ſemblables rémédes chauds, de même que les purgatifs & les émétiques en augmentent la malignité ou l'attirent. Mais c'eſt en effet parce que ces fievres prétendues pourprées ſont eſſentiellement inflammatoires, & qu'elles ne tirent leur malignité que de la qualité ardente du ſang, & de l'extraordinaire *rareſcence* des ſucs lymphatiques, qui excédent par les extrêmités des artéres lymphatiques, comme l'expliquent les Praticiens d'Allemagne: & voila juſqu'où l'ardeur de la fievre a pouſſé la *partie blanche* du ſang. C'eſt pourquoi les accouchées ſeront plus ſujettes à cette eſpéce de *pourpre*, parce qu'il n'eſt pas rare que par des alimens trop ſucculents & trop abondants, comme auſſi par l'uſage du vin & des tiſannes char-

* *Amilton. De febre miliari.*
* *Juncker, Hoffman, Alberti.*

gées de canelle, enfin par des breuvages faits avec le vin blanc, les jaunes d'œufs & le sucre, l'on ne parvienne à développer le sang, & à en exalter le *volatil*, jusqu'au point de porter avec soi jusques dans le fond des capillaires, la lymphe qui fait le véhicule de ses globules.

Voila les causes par lesquelles le sang des accouchées se developpe en *excretions* ou en *éruptions* sereuses ou lymphatiques, parce que le travail de la nature, se portant en elles tout entier à la préparation du lait qu'elle destinoit à la nourriture du nouveau né, il s'en fait des productions sereuses & lymphatiques, lorsque la lymphe distraite, ou par de mauvais remédes ou par des alimens trop succulents, prend des routes étrangéres, parce qu'elle est poussée dans des *secretoires* ou dans des viscéres, auxquels elle n'étoit pas destinée. C'est ainsi qu'il s'élève des *papules* sereuses & limpides sur la peau des accouchées, en qui la *fievre de lait*, par exemple, sera devenue ardente, *phlegmoneuse*, *éryſipelateuſe*, *rouge* enfin, sous quelque

forme de *taches* ou de *puſtules* que ce ſoit. Car la cauſe de telles *éruptions* vient de ce que la lymphe nourriciere dominant ſingulierement dans la maſſe du ſang d'une accouchée, elle devient dans les excès de leurs fievres la matiere de productions fereuſes.

La cure de ces ſortes de fievres ne doit donc pas être réglée par rapport à ces éruptions, leſquelles paſſant pour malignes, autoriſent le préjugé dans lequel on eſt communément de donner des *diaphorétiques*. Car les Praticiens d'Allemagne eux-mêmes conſeillent fort de s'en défier, par la raiſon qu'en développant trop le ſang, ils en exaltent le *volatil*, qui rend alors ces fievres des plus malignes. Au contraire ils inſpirent toute la confiance poſſible pour les *calmans*, les *ſédatifs* & les *délayans*. En effet, pourvû qu'en même tems l'on ſaigne ſuffiſamment les malades, toute la prétendue malignité s'évanouit, ſans qu'il en arrive rien de fâcheux aux accouchées.

Les *inflammations* qui ſe font aux

mammelles des nouvelles accouchées, ſont ſuſceptibles des mêmes remédes que l'on vient de donner pour la cure des fievres ardentes; mais il eſt d'autres moyens de traiter ces malades lorſque ces inflammations dégénérent en *abſcès*, en *ſuppurations*, en *ulcères*, &c. Cependant, comme alors ce ſont des maladies Chirurgicales, il eſt plus à propos d'en faire mention dans la Chirurgie des Pauvres.

LXV. Maladies des enfans.

L'état d'un enfant qui ſort du ſein de ſa mere, eſt, ce me ſemble, une preuve bien évidente que l'homme n'eſt naturellement que maladie. En effet, de ce même ſein qui a été pour lui la ſource de la vie, il en apporte auſſi la cauſe originaire de mille maux, & peut-être les germes de tous ceux de ſa vie. Cette origine de nos maladies ne peut être revoquée en doute, l'on ſçait que la nature toujours prévoyante ſe tient auſſi toujours toute prête pour remédier à cette cauſe d'infirmités, & pour en prévenir toutes les ſuites. Le *meconium* eſt cette cauſe originaire, car s'il ne ſe vuide en peu de

tems ou peu d'heures auſſi-tôt après la naiſſance de l'enfant, il devient une ſource intariſſable d'infirmités, qui ſe font ſentir inceſſamment. Tout le monde ſçait que ce *meconium* n'eſt autre choſe que la premiere matiere qui doit ſortir du corps du nouveau né ; car autant qu'un enfant nouveau né ſe décharge promptement de ſon urine, autant il arrive ſouvent que ce n'eſt que très-tard qu'il ſe vuide par les ſelles. Or les ſuites d'un tel retard ſe manifeſtent bientôt, ſi elles ne ſont diligemment prévenuës. Tout le monde connoit la néceſſité de l'évacuation du bas ventre, qui devant être l'égout de tout le corps, doit inceſſamment être libre & ouvert pour ſervir à la dépuration du chyle, & à la décharge des ordures qui pourroient, ou paſſer dans le ſang, ou embarraſſer les premieres voyes.

Le *meconium* d'ailleurs découvre bien d'autres cauſes de maladies ; car ſouvent il avertit de la qualité de la bile, de la diſpoſition du *foye*, & de la conformation naturelle ou acquiſe

acquise de ce principal couloir de l'humeur, dont la sécretion intéresse le plus les fonctions de la santé & de la vie. Rien donc ne demande une attention plus singuliere pour la santé de l'enfant dès le moment presque qu'il vient de naître. Aussi la nature y a-t-elle incessamment pourvû, en tenant tout prêt dans les mammelles de la femme qui accouche, le *coloſtrum*, ce premier lait qui est fereux plus que substantiel ou nourricier, & par-là, médicamenteux, laxatif, enfin le purgatif naturel, lequel tout seul est propre & suffisant pour purger le nouveau né, comme l'ont remarqué tous les plus grands Médecins anciens & modernes. Est-il donc raisonnable à des Physiciens, & d'ailleurs n'est-ce pas trop risquer la santé des enfans, que de leur refuser ce purgatif fait pour eux, & composé des mains de la nature, pour lui substituer des drogues ou compositions artificielles, où l'art a souvent bien plus de part que la raison? Le prétexte dont l'on couvre cette licence, c'est, dit-on, qu'il faut laisser pu-

ſieurs jours au lait de la mere, pour lui donner le tems de ſe fortifier & devenir plus nourricier. Mais voilà préciſément ce qui eſt contraire à l'intention de la nature, qui par le moyen du *coloſtrum* préſente au nouveau né un ſuc *homogene* à celui qu'il ſuçoit dans l'*amnios*, ſuc qui n'eſt qu'une lymphe nourriciere, & l'on a la témérité d'y vouloir ſubſtituer un lait groſſier, qu'on nomme plus nourriſſant ou plus ſucculent que le *coloſtrum*. Pourquoi donc tant d'inquiétudes pour définir le remède convenable à vuider d'abord le ventre d'un nouveau né? Il ne lui faut que le lait de ſa mere dès qu'il pourra teter, & par ſon moyen la nature rappellée à ſon inſtitution dans celle du *coloſtrum*, purgera l'enfant ſans rien déranger dans l'œconomie naiſſante des fonctions de ſa ſanté. La mere du nouveau né, ou ſe refuſant au devoir naturel de nourrir ſon enfant, ou bien ne pouvant s'en acquitter, on prend un parti des plus contraires au régime qu'on devroit faire obſerver au nouveau né, on lui ſubſtitue une nourrice étran-

gere, dont le lait étant moins frais & plus âgé que celui de la nouvelle accouchée, n'aura plus la vertu laxative du *coloſtrum* pour vuider le *meconium*. Mais de plus encore chargeant l'eſtomac de cette tendre créature d'un lait plus fort qu'il ne peut ſupporter, d'où faudra-t-il doreſnavant prendre les cauſes des tranchées des enfans, de leurs cours de ventre, &c. Car ce ne ſeront que les ſuites de l'imperitie & de l'ignorance de gens, qui ſe ſont tous mis hors des voyes & des manieres de la nature.

Mais ce ſchiſme fait avec elle, coute cher, non ſeulement aux nouveaux nés, mais encore aux nouvelles accouchées, par les dangers qu'elles courent, & par tous les inconvéniens auſquels elles s'expoſent par tout ce qu'on leur fait faire pour perdre leur lait. Ce ſont des *aſtringens* plus ou moins forts que l'on applique ſur leurs mammelles; & alors à quels maux ne les expoſe-t-on pas? Le danger en eſt ſi eminent, que les plus ſages conſeillent ou de s'en abſtenir, ou de n'en choiſir que les plus foibles. Mais

quels qu'ils soient, (on ne veut ici en insinuer aucun,) l'extrême délicatesse du tissu de la peau des mammelles, fait comprendre combien il est facile d'en resserrer les pores par l'étrange sensibilité qu'a à se contracter une peau aussi tendue & aussi mince. Ainsi la transpiration venant à s'arrêter dans des parties autant vasculeuses que le sont les mammelles, il est facile de concevoir les raisons de tous les maux qui en arrivent aux femmes. Aussi les suites de telles impressions peuvent avoir leurs effets pendant le reste de toute la vie, & de-là souvent il faudra dater l'origine de tant de tumeurs *glanduleuses*, *malignes*, *scrophuleuses*, *carcinomateuses* même, qui se font sur les mammelles. N'en seroit-ce pas assez pour arrêter l'abus de tant de remédes que l'on applique sur les mammelles des accouchées, pour leur faire perdre leur lait ? Que faire, demandera-t-on, pour y parvenir sans les exposer à tous ces inconvéniens ? L'on va s'en expliquer dans un moment. Mais avant que d'aller plus loin, il se présente un

cas de conſcience qu'on laiſſe à décider aux Théologiens, mais dont il eſt à propos que la Médecine les informe.

LXVI. Les meres devroient allaiter leurs enfans.

Je demande s'il eſt permis de perdre ou de faire perdre une nourriture deſtinée à des enfans, qui périront peut-être ou languiront par cette privation, que des femmes peu ſenſibles à leur condition de meres, ſe permettent volontairement, pour ſe débarraſſer des ſoins qui ſont naturellement attachés à leur état, peut-être auſſi par des vûës criminelles en elles-mêmes, telle que ſeroit, par exemple, l'appreheſion de diminuer ſon embonpoint, ou d'altérer de quelque autre façon une beauté fragile & périſſable? Imaginera-t-on que de telles raiſons juſtifient la conduite de meres Chrétiennes, juſqu'à autoriſer un abus qui coûte ſi cher à de pauvres enfans, dont la ſanté & la vie ſont en danger, parce qu'ils ſont fruſtrés de la nourriture que le Créateur leur avoit deſtinée à chacun dans la perſonne de leur mere? La maxime conſtante, c'eſt que l'on

tué tous ceux que l'on manque de nourrir, quand on le peut, & qu'on le doit : *Quos non paviſtis, occidiſtis.* Mais en attendant la déciſion de ce Cas, voici la maniere de préſerver les femmes à qui l'on veut faire perdre le lait.

LXVII. Maniere de faire perdre le lait aux accouchées.

Si le lait afflue trop abondamment aux mammelles, il faut le faire tirer, comme l'on ſçait, par la bouche de quelque femme entendue à cela, & cependant ſaigner la femme du bras pour détourner cette affluence ; de plus on la tiendra à la diette ſans lui accorder ni viande, ni œufs, ni vin, juſqu'à ce que les mammelles ſe déſempliſſent, ayant d'ailleurs ſoin de donner ſouvent des remédes pour ouvrir à la nature toutes les iſſues les plus convenables pour ſa decharge. Au ſurplus, il faut avoir ſoin de tenir les mammelles affermies par des linges qui les compriment ſans les contraindre. C'eſt ainſi que le ſang reprenant ſon courant par les grands vaiſſeaux, ſe dérobera d'autant des extrémités où il auroit pû faire des congeſtions.

Tout l'art de la Médecine dans ce cas qui en demande tant, c'eſt de ménager à la nature une retraite pour un ſuc devenu vacant, & comme de ſurerogation, parce qu'elle ne lui avoit préparé aucun reſervoir, par la raiſon qu'elle l'avoit deſtiné à ſe vuider en le faiſant paſſer dans le corps d'un enfant. A celà doit être ſubſtituée une évacuation convenable, & c'eſt celle de la ſaignée. En effet la nature n'ayant pas de place, ni de lieu de décharge pour loger la quantité de lait que l'on oblige à rentrer dans les vaiſſeaux, l'unique reſſource pour elle, c'eſt de lui épargner l'embarras de placer utilement ce ſuc; cet effet eſt celui de la ſaignée, qui élargit les lieux ou les capacités en les vuidant, en même tems que par la diette d'une part l'on ſouſtrait la plus grande partie de ce ſuc, & que d'une autre, la compreſſion legere des linges ſagement *gradués* ſur les mammelles, obligent les vaiſſeaux à faire rentrer le ſang dans le courant general de la circulation, & vers le centre du corps.

Il sembleroit que ces reflexions importassent peu pour les Pauvres, parmi lesquels il est ordinaire que les meres nourrissent elles-mêmes leurs enfans, & ainsi les dangers qu'il y a à faire perdre le lait aux accouchées ne paroissent point les intéresser. Cependant parmi les femmes du menu peuple & des artisans il est des cas dans lesquels des meres se dispensent de nourrir elles-mêmes leurs enfans; quelques-unes d'ailleurs ont des occupations par rapport aux professions de leurs maris, qui leur rendroient très-difficile celle d'allaiter leurs enfans par elles-mêmes. Pour celles-là, les observations faites ci-dessus les regardent singulièrement. Mais ce qui est bien plus important, d'autant plus que cela est general, c'est que c'est parmi les femmes des artisans les moins favorisées de la fortune, que les femmes d'un certain rang prennent des nourrices pour leurs enfans, ou bien ce sera parmi les femmes de la campagne ordinairement très-peu à leur aise, que toutes les meres opulentes se substituent

des

des meres nourrices pour allaiter les enfans, comme si tout leur soin se bornoit uniquement à les mettre au monde. On voit par ce choix de nourrices, combien il étoit nécessaire de faire dans la Médecine des Pauvres toutes les observations que l'on vient de communiquer. Ces observations sont d'autant plus nécessaires, que les inconvéniens auxquels on expose la plûpart des enfans, deviennent ici manifestes. Car ces nourrices seront accouchées depuis plusieurs mois, leurs mœurs ou celles de leurs maris seront mal constatées, leur pauvreté ne leur aura permis jusqu'alors que le pur necessaire pour soutenir & nourrir leur ménage. Quel lait peut-on attendre de pareilles nourrices ? Or ces inconvéniens étant journaliers, l'on ne sçauroit trop avertir ceux que la charité attache au soin des Pauvres, de veiller à ce que les pauvres femmes qui se loüent pour être nourrices, soient précédemment assistées d'alimens, de bois & de linge suffisamment, pour du moins satisfaire à ces égards, autant qu'il est

possible, aux besoins de ces pauvres personnes.

LXVII. Avis aux nourrices.

Tout ceci supposé, c'est à la vigilance des nourrices qu'il appartient de bien examiner l'état de santé, de maladie ou d'infirmité de leurs nourrissons pour en rendre d'exacts comptes à qui il appartiendra. Cette vigilance consistera à bien observer si leurs nourrissons ont un sommeil raisonnable; s'ils ne sont pas tourmentés de tranchées; si leur ventre ne paroît pas trop gonflé; si les matieres qui en sortent sont de la qualité & quantité qu'il convient; s'ils urinent suffisamment; s'ils n'ont point de hoquets ou de vomissemens; s'ils n'ont point les gencives ulcérées, par ce que l'on appelle *aphtes*. Ce sont-là toutes observations qui tombent sous les sens, & dont une nourrice peut & doit avoir connoissance.

Sylvius.

Un fameux Médecin de Hollande remarque que le peu de soin que l'on a de faire les observations dont je viens de parler, est souvent cause que l'on voit périr des enfans d'une sorte de jauniſſe que les nour-

rices négligent : cependant la peau des enfans ni leur teint ne doivent point être jaunes. Un tel coloris eſt un ſigne aſſez évident, ou que le *meconium* aura été vuidé imparfaitement, ou que ſa mauvaiſe qualité aura laiſſé le foie vicié, & la bile dégénérée. Alors la qualité du lait de la nourrice doit être ou très-loüable, ou inceſſamment corrigée par un régime bien entendu. Au ſurplus, il convient de mettre quelgues goutes d'une legere ſolution, tantôt de *rhubarbe*, tantôt de *ſafran*, dans un peu de ſyrop ſimple de *roſes pâles*, que l'on fera avaler au nourriſſon avant que de le laiſſer teter. D'autres fois l'on mêlera dans un peu de ſyrop violat quelques grains d'*yeux d'écreviſſes*, ou de poudre de racine ſéche de chicorée ſauvage; tout ceci pendant qu'on fera prendre à la nourrice des bouillons au veau chargés de chicorée ſauvage. Enfin l'on donnera de petits lavemens ſimples où l'on ajoutera l'huile d'amandes douces.

LXVIII. Tranchées des enfans.

Les tranchées viennent d'une pareille ſource, ou parce que la nour-

rice s'eſt hâtée de donner de la *bouillie* à ſon nourriſſon, & en ce cas il faut commencer par la retrancher abſolument, ſouvent encore ces tranchées, précédées ou accompagnées de *hoquets* & de *vomiſſemens*, viennent de ce que la nourrice donne trop ſouvent à téter à ſon enfant. Car quoiqu'il convienne de nourrir ſuffiſamment un enfant, c'eſt à la prudence d'une nourrice à régler juſqu'à un certain point le nombre de fois qu'elle doit donner à téter à ſon enfant, en évitant ſur-tout le miſerable abus de contraindre un nourriſſon à téter, dès que par ſes cris il interrompt le repos d'une nourrice. Ceci ſuppoſé, les tranchées ſe traiteront par le moyen de l'huile d'amandes douces, où l'on mêlera quelques goutes d'eau thériacale. L'uſage des poudres *abſorbantes*, ſuivant le conſeil du célebre Médecin des enfans,* achevera cette guériſon.

* *Harris.*

Ce grand Médecin ne craint pas d'ordonner pour ſpécifique dans les maladies des enfans, l'uſage fréquent & abondant des poudres ab-

sorbantes, qu'il craint même si peu, qu'il ose les donner dans les cas urgents de quatre en quatre heures, comme on feroit du quinquina, & à la quantité de dix ou douze grains ou même davantage pour chaque prise. Sa conduite est fondée sur ce que c'est à un acide, ou pour mieux dire à un aigre dominant dans l'estomac des enfans, qu'il faut s'en prendre dans toutes les maladies les plus graves, les plus urgentes, & même les plus douloureuses qui arrivent à ce jeune âge. En tout cas il appelle de la sûreté des *absorbants* dans ces maladies à l'experience, qui prouvera toujours à qui la consultera, l'efficace & la sûreté des *absorbants* dans ces occasions. On doit ajouter à cela une observation constante, sçavoir, que l'estomac est le siége originaire de toutes les maladies des enfans, & la raison en est bien sensible dans la conduite des nourrices, lesquelles seules se rendent ou sont laissées maîtresses & juges de la nourriture de ces tendres créatures. Cependant elles n'y sçavent autre chose que de rem-

plir les estomacs de leurs nourrissons à force de lait, ou de leurs mammelles, ou ce qui est bien pis de celui de vache, dont elles font des bouillies; hé quelles bouillies! avec des farines souvent mal choisies, & toujours mal aprêtées, parce qu'elles ne se donnent pas la peine de les faire sécher avant que d'en faire de la bouillie. De-là se font des pâtées dans les estomacs des enfans, & dans les premiéres voies de leurs petits corps; les vaisseaux *lactés* ne portant dans le *mesentére*, & dans ses glandes qu'une lymphe grossiére & épaissie, elle devient l'origine de toutes les obstructions qui entretiennent les maladies des enfans, & souvent celles des adultes, qui portent toute leur vie les impressions d'une mauvaise nourriture dont on leur a rempli les entrailles dès leur naissance.

LXIX. Systêmes sur l'art de la nutrition dans les enfans.

Ces réflexions simples, naturelles & avouées de tout le monde, autorisent deux systêmes en Médecine. L'un est de *Van Helmont*, qui a crû que l'*archée* * dominant sur toute l'œconomie animale, avoit son siè-

* C'est l'esprit vivifiant.

ge dans l'eſtomac, ou mettant le ſceau à la premiére des coctions, il le communiquoit & le faiſoit paſſer dans toutes les autres parties. Le ſecond ſyſtême ſe trouve également appuié par ces mêmes réflexions, c'eſt celui des modernes, qui croient que l'eſtomac donne le *ton*, par celui que prennent ſes fibres, à toutes celles du genre nerveux, membraneux & muſculeux. En effet la quantité & la qualité des nourritures dont les fibres de l'eſtomac ſont imbuës, doit infiniment influer dans la vertu *ſyſtaltique* de tous les viſcéres, par les modes ou façons d'être, de ſe ſituer, de ſe dreſſer, & de ſe mouvoir, que doivent acquerir les fibres pour exercer leurs oſcillations par tout le corps; cependant pour une opération auſſi eſſentielle, l'on ſe repoſe uniquement ſur l'intelligence de femmes ignorantes, ou de nourrices groſſiéres, qui ne ſçavent rien de plus, que de prodiguer par humeur leur lait à leurs nourriſſons, & qui mettent tous leurs ſoins, jours & nuits, à les en remplir. Ne pourroit-on

pas dire que c'eſt veritablement empoiſonner les ſources du genre humain, que de faire paſſer avec profuſion dans le corps des jeunes enfans les ſemences de tant de maux que répand dans leurs entrailles, une nourriture auſſi mal diſtribuée : c'eſt cependant cette même nourriture qui doit faire la baſe de la ſanté & de la vie d'un chacun.

Il eſt du devoir du Médecin de prémunir les corps des enfans contre ces abus; ſi on a ſoin d'y remédier, on verra un ſuccès évident dans la cure des maladies ou des infirmités qui traverſent leurs ſantés entre les mains des nourrices. Les cauſes de ces infirmités étant manifeſtement renfermées ou dépendantes de l'eſtomac, c'eſt à traiter l'eſtomac qu'il faut s'appliquer d'abord, pour le délivrer des mauvais ſucs qui s'y ſont accumulés, & pour aider les fibres de ce viſcére à ſe monter ſur le *ton* convenable, afin d'entretenir dans l'ordre & la régularité toutes les coctions dans les *fluides*, & mettre comme à l'*uniſſon*, toutes les oſcillations dans

les *solides*, pour l'entretien de l'équilibre qui fait la santé.

LXX. Remèdes pour les enfans.

C'est pourquoi rien ne paroit plus nécessaire pour la cure des maladies des enfans que l'usage des *vomitifs*, sans lesquels les *absorbants* ne feront que *concentrer* les causes des maladies, en les fixant dans les entrailles; & les *purgatifs* ne serviront qu'à entraîner dans les vaisseaux les impuretés des premières voies. C'est un soin à la vérité assez recommandé aux nourrices, de faire vomir les nourrissons, en leur mettant une plume trempée dans l'huile, dans la gorge; mais il convient d'employer un vomitif qui aille dans l'estomac même y balayer les impuretés qui tapissent ses membranes, & qui en même tems soutienne sans le déranger, le *ton* de ses fibres, qui doit se transmettre pour sa vertu *systaltique* à tout le genre nerveux. Les *antimoniaux* n'entrent pour rien dans ces opérations, ils les traversent au contraire par les troubles énormes que des atomes de *tartre émétique* excitent & laissent dans les entrailles des enfans; c'est le sentiment d'un

célébre Médecin Praticien & Chymiſte *. Mais il n'en eſt pas de même de l'Ipecacuanha, c'eſt un *tonique*, qui rend ou conſerve aux fibres leur *ton* naturel, en même tems qu'il évacue mollement le fond de l'eſtomac. Voila donc le *vomitif* que l'on doit choiſir par préférence, ou quand l'eſtomac d'un nourriſſon ſe trouvera ſurchargé, ou quand quelque fievre ou autre maladie de cette importance lui arrivera. Ce ne ſera pas pourtant en donnant l'Ipecacuanha en ſubſtance; mais après en avoir fait bouillir quelques grains dans l'eau, l'on mêlera de cette eau, plus ou moins ſuivant l'âge de l'enfant, dans un peu de ſyrop violat, & quelque peu d'eau de canelle orgée. Ce ſera une petite quantité que la nourrice aura ſoin de faire avaler comme elle pourra à ſon nourriſſon, à pluſieurs repriſes, en le faiſant téter ſi-tôt après. Si cependant il paroiſſoit quelques impreſſions de trouble reſtées dans le corps du nourriſſon, elle lui feroit avaler quelque petite quantité d'*eau thériacale* dans le jour & dans la nuit.

* *Vuedelins.*

L'on n'en demeurera pas là en matiére de *vomitif*, ſi l'eſtomac continuoit à ſe montrer abreuvé de mauvais ſucs, car en ce cas l'on ſe ſerviroit de l'*oxymel ſcyllitique*, dont on lui donneroit encore de tems en tems de petites doſes; par ce moyen les glaires ou viſcoſités cauſées par l'abondance du lait, étant *inciſées* par l'*acide aromatique* de ce reméde, & les fibres de l'eſtomac légérement ſollicitées par la vertu vomitive de la *ſquille*, ce viſcére devenu plus net, mettroit à profit le lait de la nourrice, & tous les autres petits remédes convenables, abſorbants ou autres, ſur tout la *rhubarbe*, l'ame de la Médecine moins purgative pourtant, qu'alterative des enfans.

Je crois que perſonne ne me blamera de ce que je m'étens un peu en details ſur les moyens de conſerver la ſanté des enfans des Pauvres, tout le monde en reſſent l'importance; en effet les Pauvres ſont comme la pepiniere du genre humain. L'experience journaliére nous démontre que les Pauvres ont

certainement beaucoup plus d'enfans que les Riches: ainsi en plaidant la cause des Pauvres, c'est entrer dans les intérêts de tous les Citoyens : d'ailleurs c'est du sein même de la pauvreté que sont venus & que viennent encore très-souvent des familles les plus distinguées, soit dans les Villes, soit dans les Etats, à la Cour & à la Ville; on n'a qu'à suivre les généalogies en remontant jusqu'à leur première souche, l'on trouvera souvent l'origine de la noblesse la plus distinguée & la plus illustrée dans la plus basse roture *; cela se démontre aisément par les piéces d'Armoiries dont sont composés les écussons de quantité de ces familles; on voit que ce sont les outils des metiers qu'éxerçoient les chefs de ces mêmes familles. De-là est arrivé que l'Eglise Electorale de Mayence a mis dans ses armes ou son blason, une roue d'argent : monument de la modestie de Willigise un de ses premiers Archevêques, qui choisit ces armoiries pour faire souvenir qu'il étoit fils d'un Charon de village

* Voyez le Traité de l'opinion, *l.* 6. *p.* 117.

* De plus les armées ne sont composées presque que d'enfans d'artisans, de paysans, & de pauvres. La bourgeoisie se forme tous les jours de gens du petit peuple, qui s'élèvent par leurs talens, leur industrie, & par l'étude à des professions distinguées, soit dans le Négoce, soit dans la Magistrature. Et l'on a vû de nos jours des *laquais* entrer dans les carosses de leurs maîtres, dont ceux-ci étoient dépouillés par l'infortune. Si à tout ceci l'on ajoute que souvent les habitans qui peuplent & enrichissent les villes, sont ceux de la campagne, qui changent d'état comme de domicile; enfin que tous les artisans & les domestiques de l'un & de l'autre sexe se prennent parmi les pauvres: pourroit-on après cela douter de l'importance qu'il y a de veiller à la conservation de leurs enfans, pour remplir tant de fonctions auxquelles la nature les destine, & pour lesquelles les loix, la police & le bon ordre les ont établis, & les protégent pour l'utilité de tout le monde?

* *Ibid.* p. 120

C'eſt donc rendre un ſervice important à toute la ſociété que de lui menager des ſecours ſi étendus & ſi utiles ; c'eſt pourquoi je vais ajouter encore quelque choſe à ce que j'ai déja dit. Après donc avoir pourvû par les vomitifs à mettre l'eſtomac en bon état dans les maladies des enfans, chez leſquels cette partie eſt particuliérement en ſouffrance, on pratiquera les remédes convenables à la qualité de chaque maladie. Si ce ſont des *convulſions*, peut-être *épileptiques*, qui ſaiſiſſent un enfant, on le ſoulagera ſur le champ en lui faiſant avaler comme l'on pourra de l'eau thériacale ; on lui frotera le nez, & les tempes avec de l'eau de la *Reine d'Hongrie*. L'accès étant paſſé on le mettra à l'uſage des abſorbants appropriés, ſur-tout de *ſuccin* préparé, & de la poudre véritable de guttette aromatiſée d'une petite goute d'eſſence de gérofle, dans laquelle on mêlera de tems en tems quelques atomes de *thériaque céleſte*. D'autres fois on lui fera prendre quelque petite cuillerée d'infuſion de rhu-

barbe, qui sera faite dans l'eau de tilleul. Si les accès s'opiniâtrent, l'on tirera quelques onces de sang au nourrisson, pour préserver au plûtôt le cerveau de la congestion sanguine qui le menace. Enfin l'on aura une légére décoction de pivoine mâle, & de *gui de chêne*, pour en faire avaler habituellement de petites doses au nourrisson. On n'oubliera pas dans tout ceci de faire usage de petits lavemens avec l'huile d'amandes douces.

LXXI. Attention des nourrices pour leur lait.

Mais tout cela sera insuffisant si l'on ne pourvoit au lait de la nourrice; car comme dans les maladies des adultes, c'est une ressource que de les mettre aux bouillons seuls & à l'usage des délayants; de même c'en est une des plus nécessaires de réduire un nourrisson au seul lait de la nourrice, ayant soin de la nourrir elle même d'alimens convenables, qui ne soient ni âcres, ni salins, ni vineux; car c'est à quoi sont obligées les nourrices, de s'assujettir au régime d'où dépend la bonne santé de leurs nourrissons. C'est donc à elles à se mettre à la place

de leurs nourriſſons, dans toutes les occaſions où ces tendres créatures ne peuvent aſſez s'aider par la difficulté qu'il y a à les faire boire. C'eſt pourquoi comme il s'agit ici de délayer beaucoup le ſang de ces jeunes enfans, c'eſt aux nourrices à prendre les délayants pour porter dans leur ſang un vehicule convenable, qui ait en même tems les qualités propres à le corriger. C'eſt même une pratique qu'on ne ſauroit trop recommander aux nourrrices; parce que le vice capital qui regne dans le ſang des enfans malades, étant l'épaiſſiſſement, la lenteur & l'aigre, rien n'eſt ſi efficace, pour prévenir ces mauvaiſes qualités ou pour les corriger, que les délayans, leſquels noyant cet aigre vicieux, rendent au ſang ſa fluidité naturelle. Je croîs pour cette même raiſon, qu'il ſeroit très-important de conſeiller aux nourrices de ſe mettre dans l'uſage de ne pas boire de vin, & de boire chaude l'eau dont elles feront leur boiſſon ordinaire. Un délayant qui leur convient d'ailleurs très-réguliérement quand leurs nourriſſons

nourriſſons ſont ſujets aux convulſions, c'eſt le petit lait, où l'on aura fait bouillir la racine de pivoine mâle & le *guy de chêne*; on pourra y battre quelquefois un gros de poudre de *guttete* ſur une pinte : deux ou trois verres d'un tel petit lait par jour, pourront détruire radicalement le fond du mal, ſur-tout ſi elles ont ſoin de prendre de tems en tems quelques verres d'infuſion de *rhubarbe*, auſſi-bien que quelques goutes d'*élixir de propriété* ſans acide, pour inſenſiblement corriger la bile, que le *méconium* aura peut-être laiſſée âcre ou *lixivielle*, éloignée enfin de cet amer huileux qui fait le baume du ſang, & que l'*élixir de propriété* corrige ſans inconvenient, étant porté dans le corps d'un nourriſſon par un interméde auſſi innocent que le lait d'une nourrice.

Il n'eſt pas concevable avec quelle efficace le lait peut ſe charger des vertus des herbes & de tout ce qui ſe mange. Outre tant d'expériences connues là-deſſus, l'on a l'obſervation des bergers, qui s'apperçurent de la vertu du *caſſé*, lors que

leurs moutons ayant été dans les pâturages où se trouvoit ce fruit, & où ils le broutoient, ils s'apperçurent que leur troupeau étoit plus gai, plus dispos, & que les moutons & les brebis devenoient plus mutins les uns envers les autres. On voit par cet exemple que le chyle, & par conséquent le lait transporte dans les viscéres les qualités des alimens que l'on prend.

Une voie plus abrégée, en cas de besoin, que celle qu'on vient d'ouvrir pour délayer & adoucir le sang d'un nourrisson, c'est de lui substituer une autre nourrice qui soit plus jeune & dont le lait soit plus nouveau. C'est même entrer dans les vûes de la Médecine naturelle, qui nous aprend que rien n'est si propre à porter dans le sang des jeunes enfans la fluidité qui lui convient, pour pouvoir entrer dans les routes infinies de la circulation que l'usage du *colostrum*, qui n'est institué qu'à cette intention. Et comme il se commet mille abus aux dépens de la santé des enfans, quand on les prive de l'usage du *colostrum*, pour

lui ſubſtituer les purgatifs artificiels qui dérangent l'œconomie naturelle des fonctions, c'eſt un pareil abus que de multiplier mille remèdes malfaiſans, ſouvent ſuperſtitieux, pour rétablir la ſanté des enfans qui tombent en langueur ou en *éthiſie*. Car cette maladie n'ayant pour cauſe que l'epaiſſiſſement du ſang, qui tient *étouppées* toutes les capacités des *artéres lymphatiques*, un lait nouveau, jeune, bien frais, bien temperé, & d'une jeune nourrice, eſt plus propre à dénouer le ſang, & à lever toutes les digues ou les obſtructions qu'il a faites dans les viſcéres & dans les glandes, que toutes les drogues *fondantes*, *purgatives mercurielles*, &c. dont l'on abuſe ſi étrangement dans ces ſortes de maux.

LXXII Tems de ſevrer les enfans.

J'ai remarqué encore un abus preſqu'univerſel dans la maniére d'élever des nourriſſons, c'eſt le parti qu'on prend de les ſevrer avant le tems ordinaire, lorſqu'on les voit opiniâtrement malades; de maniére qu'on leur fait un remède de leur ôter le lait, dans lequel ſeul la nature a mis la ſûreté de leurs vies.

C'eſt déja un malheur très-grand pour les jeunes enfans, que l'on ait réduit le terme de les alaiter, à moins de trois ans; on n'a qu'à conſulter à ce ſujet la conduite des anciens, on verra que la mere de *Samuel* par exemple, differa d'amener ce Prophête au Temple avant qu'il eût l'âge de trois ans. Pluſieurs ſiécles auparavant, l'illuſtre *Sara* avoit nourri de ſon lait pendant trois ans le Patriarche *Iſaac*; S. Jerôme ſoupçonnoit même que Sara ne le ſevra qu'à l'âge de cinq ans; & ſous la Loi de Moyſe, les enfans des Prêtres n'étoient comptés parmi ceux que l'on nourriſſoit des revenus du Temple; que lorſqu'ils avoient trois ans: * de même que comme les agneaux n'étoient recevables pour être offerts en ſacrifice, que lorſqu'ils avoient un an, parce que c'étoit le terme où la Loi trouvoit que leurs corps avoient acquis leurs parfaites croiſſances, de même auſſi les jeunes enfans ne paſſoient pour avoir acquis la perfection de la formation dans leurs corps pour être reçus à être nourris

Rois. c. 1. v. 22. & 11.

* 2. Paralip. c. 31. v. 16.

comme les Miniſtres du Temple, que lorſqu'ils avoient acquis l'âge de trois ans. C'eſt donc le terme où l'on avoit remarqué que la nature avoit mis comme la derniére main à la formation des parties du corps. Ainſi c'eſt déja un grand mal d'avoir abregé ce terme pour ſevrer les enfans, & peut-être eſt-ce une des cauſes de la décadence où ſont tombées la ſanté & la vie des hommes d'aujourd'hui, qui ne ſont venus moins vigoureux & moins vivaces que nos peres, que parce qu'on ne laiſſe point prendre aux parties originaires de nos corps leur parfaite integrité; il eſt évident que ces parties n'ayant point eu le tems de développer ſuffiſamment, ou d'étendre les fibres qui en ſont le tiſſu, elles n'ont pû parvenir au dégré de *ton*, de force, ou de fermeté qu'elles auroient acquiſe, en laiſſant pendant trois ans les nourriſſons dans l'uſage du lait de leur mere.

C'eſt que toute la vertu des nourritures dépend de la ductilité des ſucs dont elles ſont tirées. Par exemple, pour la ſureté du ma-

çonnage d'un édifice, l'on employe moins un ciment épais & abondant, qu'une eau de ciment, (parce qu'on l'y a fait diſſoudre pour mieux l'injecter juſque dans le fond le plus intime des joints des pierres.) De même l'adreſſe pour affermir les fibres des parties ſpermatiques, c'eſt de ne les remplir que de ſucs infiniment déliés, afin qu'ils ſoient plus *ductiles*. Le mal donc qui arrive de ce changement anticipé eſt aiſé à comprendre ; il vient de ce que les parties nourriciéres des chairs des animaux dont l'on nourrit les enfans que l'on ſevre, en ſubſtituant les bouillons, les panades & les ſoupes à la viande, à la place du lait, ſont des molécules nourriciéres auſſi peu propres à prendre dans le corps les arrangemens néceſſaires pour la nutrition, que les molécules nourriciéres du lait (ſur-tout, de celui des vraies meres nourriciéres,) y ſont propres par leur nature. La nutrition eſt un épanouiſſement de parties, c'eſt-à-dire, un développement & en même tems une dilatation lente & ſucceſſive des bouches ou des

diamétres d'un million de petits vaiſſeaux, ſçavoir de ceux qui doivent admettre dans leurs capacités les ſucs nourriciers qui doivent s'y introduire, à meſure que les capacités s'ouvrent & ſe multiplient en ſe développant. Rien ne convient mieux pour cela que le lait. Certainement on ne dira pas de même des chairs des animaux. En effet, autant que le tiſſu originaire du corps d'un nourriſſon eſt laiteux, autant il ſe trouve en conformité de nature avec le lait, autant par la raiſon contraire ſe trouve-t-il d'une diſſemblable condition avec la qualité des ſucs qui viennent des chairs des animaux. Dans cette oppoſition ſi évidente, on s'apperçoit tout d'un coup à quels ralentiſſemens ſe trouvent expoſés les ſucs nourriciers ; n'étant plus en proportion de volume avec les diamétres des vaiſſeaux, ils deviendront l'origine & la ſource de mille *ſtagnations* ſecretes, leſquelles s'accroiſſant à meſure que l'enfant ſe nourrit de ces ſucs incongrus pour ſon âge, il s'en fait des congeſtions

lymphatiques dans le fond des viscéres. Ce sont des digues qui arrêtant ou retardant dans la suite les oscillations de la vertu *systaltique*, bornent trop-tôt la mesure des fibres nerveuses; & les corps en conséquence en deviennent plus petits, plus courts, moins longs & moins étendus: ne seroit-ce pas la raison pourquoi les hommes d'aujourd'hui n'ont pas communément cette taille avantageuse telle que l'avoient nos peres? Ce n'est pas tout, la circulation des sucs se trouvant à l'étroit ou renfermée dans des distances & des capacités plus serrées, ce sont des occasions de mille mauvaises qualités sulphureuses, âcres, aigres & salines qu'acquiérent les fluides, qui se corrompent à proportion qu'ils sont gênés dans leur cours ou dans leurs mouvemens. *Vitium capiunt, ni moveantur aquæ.*

Les raisons par lesquelles l'on a justifié ci-dessus les réflexions que l'on a faites sur l'attention que l'on doit à la Médecine des Pauvres, & en particulier à celle de leurs enfans malades, reviendroient encore ici, car

car les causes de maladies qu'on vient de faire remarquer étant communes à tant de personnes, la raison tirée de ce que les familles des Pauvres sont les séminaires du genre humain, montre évidemment l'importance de semblables réflexions qui se présentent ici. C'est qu'après tout ce qui vient d'être expliqué, il est démontré que la Médecine des enfans des pauvres, est d'autant plus digne de l'attention des Médecins, qu'elle s'étend à tous les hommes, & à toutes les maladies, soit à celles qui dépendent de la partie blanche du sang, soit à celles qui dépendent de la partie rouge; c'est ainsi que le fond de toute la *pathologie* pratique, pour les maladies futures, se trouve comme dans son germe, dans les entrailles des nourrissons, ou des jeunes enfans.

LXXIII. Deux causes des maladies des enfans. 1°. La Serosité.

Deux causes de maladie reconnues, & avouées parmi tous les Médecins, sont la *serosité* & *l'acide*; c'est de-là que tous les maux prennent leur origine: ce principe établi, je demande s'il est une origine de se-

rosités plus manifeste, que le dérangement ou le vice de la lymphe nourriciére, qui tient ses alterations de la nourriture naturelle des enfans, c'est-à-dire du lait? Ainsi rien ne merite plus le soin de la Médecine, que l'attention que l'on doit avoir à ce que l'on ne donne aux enfans qu'un lait fait pour leur temperament, c'est-à-dire, le moins susceptible de corruption, d'aigreur ou de semblable vice. En conséquence de cette nourriture bienfaisante, les entrailles des adultes se trouvant remplies, & comme prévenues par des sucs doux, fluides & légers, sont précautionnées contre tant de maladies, qui ne sont dans des âges avancés que les suites ou les productions d'un mauvais lait, que l'on a tiré de la mammelle d'une nourrice étrangére ou malsaine.

2°. L'acide. L'acide, cette autre cause banale de tous les maux, n'a point d'origine plus raisonnable ni plus féconde, que celle de l'aigreur que les sucs laiteux prennent dans les corps des nourrissons: car les im-

preſſions d'un lait corrompu laiſſant dans leurs entrailles (comme le lait fait dans les laiteries mal propres) une odeur d'aigre, il n'en faut pas davantage pour empoiſonner le ſang & toutes les humeurs qui en réſultent ? Mais une réflexion plus importante ſur l'acide, c'eſt celle que nous préſente l'aigreur du lait corrompu dans le corps d'un enfant ; il faut obſerver que cette aigreur eſt étrangére à la nature, qui n'a point fait le lait aigre ou acide. Son Auteur, qui eſt Dieu même, n'eſt point cauſe ou auteur de ce fondement de mort. *Deus mortem non fecit, neque medicamentum exterminii.* Mais ce ſuc ſi doux naturellement, prend l'aigreur par accident ; car c'eſt en tombant dans l'*inertie* ou le ralentiſſement, par le retard où tombe la circulation, qu'il perd ſa douceur, parce qu'il dégénére de ſa conſiſtence, & s'apeſantiſſant il devient aigre ; voila l'acide morbifique qui n'eſt point la cauſe originaire de la corruption du ſang, puiſque c'eſt l'effet du retardement de la circulation des humeurs, & de leurs

ſtagnations, ou croupiſſemens, qui occaſionnent la corruption de ces ſucs. Ce ſera donc en étudiant les cauſes de toutes les maladies, dans celle des maladies des enfans, que l'on ſe convaincra que l'acide morbifique n'eſt point la cauſe primitive des maladies, & qu'au contraire il faut la prendre dans le retardement de la circulation des humeurs ralentie dans les vaiſſeaux.

LXXIV Différence de l'Acide & de l'Aigre.

Ainſi c'eſt dans la pathologie des maladies des enfans que doit ſe prendre la veritable idée de l'*acide* bien différente de celle de l'*aigre*. Pathologie qui découvre une erreur aſſez commune dans la Médecine vulgaire, dans laquelle ſans demêler l'*acide* d'avec l'*aigre*, l'on attribue à l'acidité ce qui appartient à l'aigreur. Cependant la différence eſt entiére entre l'un & l'autre, car le ſalin de l'aigre étant différent du ſalin de l'acide, il eſt évident que les *concentrants* ou *abſorbants*, dont il eſt tant fait mention parmi les Praticiens, ſont à tout le moins très-défectueux. Et en effet les pointes des ſels étant différentes dans l'aigre, des pointes

des sels qui font l'acide, la concentration que l'on se propose doit souvent manquer; & par-là on voit la cause des *obstructions* que tant d'Auteurs avouent naître de l'usage des absorbants, auxquels on attribue une vertu qu'ils n'ont pas dans la cure des maladies.

Il faut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'*acide* pris dans son sens naturel, est une qualité mûre, ou un état de maturité & de perfection dans la formation des mixtes, au lieu que l'*aigreur* est une qualité, ou un état de crudité dans les mixtes qui n'ont pas encore atteint le développement qui doit faire leur maturité. Telle est l'aigre de verjus & l'aigreur de tous les fruits qui ne sont pas mûrs; ou bien c'est un état de *décomposition*, par où les parties d'un mixte tombent dans la désunion; ce sont les sels *résouts*, ou la résolution des sels, *salium fluor*; ce qui est le *fracedo* ou la chûte en corruption d'un mixte, dont les parties se déconcertent; état qui est la qualité que contractent les laitages, quand ils tournent à l'aigre. Ces

notions aident à faire concevoir comment il arrive qu'un acide en corrige un autre suivant la manière vulgaire dont l'on pense en Médecine ; en effet le citron, l'orange, les limons, quoique manifestement acides, corrigent, de l'aveu de tous les Médecins, la cause des fievres attribuées à l'exaltation d'*acides* dans le sang ou dans les humeurs ; & les *limonades minerales*, aussi-bien que les *teintures de roses*, &c. qui se font avec l'esprit de *vitriol*, prouvent cette vérité. Mais les acides qui corrigent sont naturels, & ceux qui sont corrigés sont des alterations accidentelles, qui doivent leur origine à un état de corruption.

Il ne faut pas encore oublier l'usage du *vinaigre*, qui fut tant en recommandation dans la pratique de *Sylvius de Hollande* : Tous les bons effets que des acides produisent sur d'autres acides, ne viennent que parce que les acides mineraux étant tels de leur nature quand elle n'est ni alterée, ni corrompue, ils communiquent de leur vertu, qui est

astringente de son naturel, aux parties des sucs qui sont devenus tels par corruption, c'est-à-dire, par la résolution ou la désunion de ces mêmes parties. C'est donc une *décomposition* qui seroit comme une *atonie* dans les *fluides*, parce qu'en effet ils ont des fibres organiques, qui se trouvent rétablies dans leur *ton*, parce que leurs parties se sont rapprochées & remises dans leur arrangement naturel. Ainsi la vraie place des *absorbants* ne se trouvera bien pour la cure des maladies, que quand l'on aura des preuves que ce sont des corps reconnus propres à recevoir dans les *porosités* de leurs parties, les sels morbifiques qui tenoient en désunion les sucs ou leurs principes. De-là vient la certitude du *quinquina* pour la guérison de certaines fievres. Mais les effets de tous les autres *absorbants* n'ayant point par devers eux ce fond de certitude dans leur application, rien n'en découvre si évidemment les dangers, ou du moins, l'inutilité en bien des occasions.

Ces reflexions generales sur l'a-

LXXV. Fievre des dents.

cide des maladies, nous ramenent naturellement à l'examen particulier de ces mêmes acides dans les maladies qui sont propres aux enfans. Celles qui les exposent à des dangers plus grands, ou à des accidens plus graves, sont toutes les sortes de fievres qui attaquent ce jeune âge. Celle de ce genre, c'est la *dentition*, ou la sortie des dents; car cette maladie, suivant la remarque d'un très-sçavant Médecin *, doit être comparée à la *muë* des oiseaux, lorsque les plumes leur percent la peau, soit pour en changer quand ils les ont portées pendant quelque tems, soit quand elles leur naissent pour la premiere fois. Alors ils paroissent dans un état de souffrance & de tristesse, de sorte qu'ils ne chantent plus s'ils avoient commencé à le faire, ainsi tout marque en eux une espéce de fievre. Or la sortie des dents dans les enfans ressemble parfaitement à la sortie des plumes dans les oiseaux, avec cette différence qu'une dent qui pousse est comme une cheville osseuse, qui a à écarter les côtés de l'*alveole*, puis

* *Lister in ephor.*

les fibres de la chair des gencives, & finalement les bords du *calice* formé par cette chair, que la dent doit encore écarter dessus la superficie de la gencive, pour se faire jour & se ranger dans la machoire. Il me semble qu'il n'y a point de maladie qui appartienne plus aux solides, c'est la remarque d'un grand Praticien * qui fait là-dessus des observations. Ainsi cette maladie est des plus inflammatoires; il ne faut pas après cela s'étonner si la fievre, les douleurs, les convulsions, &c. accompagnent la sortie des dents, suivant la reflexion d'Hippocrate dans ses Aphorismes. Après toutes ces observations, il est évident que les différens symptomes qui accompagnent la sortie des dents, ne sont rien moins que les témoins ou les signes de cette fievre particuliere. On l'attribue cependant sans y hésiter à l'acide du sang ou des humeurs; & voilà précisément la raison pourquoi cette maladie trouve si peu de secours dans cette Pathologie. Ils feront donc plus surs ces secours, en traitant la sortie des

* Baglivi.

dents de la même maniere que l'on va faire la fievre des enfans.

XXXVI. Causes des fievres des enfans. Les auteurs qui traitent les maladies des enfans se débarrassent tout d'un coup des causes qui font leurs fievres, en les attribuant à l'acidité des humeurs, & en conséquence ils conseillent de leur faire prendre abondamment des *absorbans* qu'ils regardent comme les *spécifiques* des fievres des enfans. Mais cette Pathologie est-elle conforme à la vérité de ce qui se passe dans le corps d'un enfant qui a la fievre ? L'exemple qu'on vient de donner de la fievre que cause la sortie des dents, donne une idée bien différente des causes des maladies des enfans.

La violence d'un corps solide, qui est la dent naissante, qui perce à travers la chair la plus dense qui se trouve dans le corps humain, excite une fievre des plus cruelles. L'action violente de ce solide est semblable aux efforts de la dilatation qui se fait des diametres ou des capacités de tant de millions de vaisseaux qui ont à s'ouvrir par la croissance du corps d'un enfant. Ce

ſont toutes parties *nerveuſes-membraneuſes*, dont les fibres ou leur contractilité ſont forcées pour obéïr à la dilatation qui s'opére par-tout le corps & dans tous les vaiſſeaux qui le compoſent. C'eſt donc un état *ſpaſmodique*, univerſellement douloureux, dans lequel ſont les jeunes enfans qui ont la fievre. Si après cela l'on fait reflexion que les reſſorts des fluides croiſſant à proportion que les ſolides s'épanoüiſſent ou ſe développent, le ſentiment de *rénitence* des ſolides contre les fluides qui ſe fait en tant d'endroits tout-à-la fois, ce double effort n'eſt-il pas ſuffiſant pour donner la fievre à des corps ſi tendres? Car de-là viennent des *oſcillations* multipliées par leur nombre, ou accrues par la nature des parties qui ſont en travail. Les efforts d'une nature ainſi excitée, qui ſont les cauſes naturelles des fievres en general, nous donnent auſſi la véritable notion de celles qui attaquent les enfans. Les fluides y ont cependant bonne part, car c'eſt la lymphe nourriciere que produit le lait. Les corps des enfans

prennent leur croiſſance de cette lymphe, parce que c'eſt par l'intromiſſion de ſes parties dans tous les petits vaiſſeaux véſiculaires qui compoſent le tiſſu de ces jeunes corps, & par la dilatation de ces vaiſſeaux, qui ſe relévent ou ſe gonflent, que ſe fait la nutrition. Or toutes ces dilatations des vaiſſeaux, qui ſe font inſenſiblement pour opérer la nutrition naturelle, venant à ſe faire forcément, elles deviennent ſenſibles, douloureuſes ou *morbifiques*; cela arrive quand cette lymphe nourriciere eſt trop abondante ou trop élaſtique; c'eſt ce qui arrive lorſque l'on nourrit les enfans ou trop abondamment, ou d'alimens trop ſucculens, ou bien quand on leur fait boire du vin ou choſe ſemblable. Alors cette lymphe rendue ou boufante ou trop élaſtique, devient capable de ſoulévemens, qui en maniere de vibrations, ſe portent contre celles des artéres. De-là réſultent des oſcillations contre nature, & ce ſont là les cauſes, & en même-tems les matieres de fievres.

La maniere de procéder à la cure

des fievres des enfans, eſt ſimple & aiſée à comprendre, quoiqu'elle ſoit double. D'une part il s'agit de ſouſtraire, d'une autre il faut reprimer le bouffement de cette lymphe, en diminuant ſon volume, & en affoibliſſant ſon élaſticité. Par ce double moyen l'on guérit ces fievres, ſans même en excepter celle de la ſortie des dents. La ſaignée en effet ſe trouve d'une telle efficace pour la guériſon des fievres des enfans, qu'une palette de ſang les termine quelquefois en peu de tems; pourvû que l'on ait ſoin d'ailleurs que la nourrice modére la quantité de lait qu'elle donne à ſon enfant. L'uſage des lavemens pourroit être auſſi d'une grande utilité.

LXXVII. Maniere de traiter les fievres des enfans.

Les *abſorbans* paſſent pour le reméde *ſpécifique* contre ces fievres; en effet, je ne ferois pas difficulté de les employer, ſoit parce qu'ils concentrent les acides, ſoit parce qu'ils en *engaineront* les pointes. Indépendamment de cet effet, dont peut-être on leur fait trop d'honneur, ils ont des proprietés qu'il ne faut pas négliger. 1°. Etant de leur na-

ture des molécules pesantes, elles agissent d'abord par leur *gravitation* sur les membranes de l'estomac, & elles en arrêtent les irritations convulsives ; ensuite passant dans les vaisseaux & dans les sucs nourriciers, elles s'interposent entre les globules du sang, & se mêlant dans les fibres de sa partie blanche, elles *enraient*, pour ainsi dire, les unes & les autres, en arrêtant sur-tout la volubilité de ces globules. Le trouble des *fluides*, & en même tems le ressort des parties étant diminué, procure l'heureuse opération des *absorbans*, qui deviennent ainsi des *fébrifuges*, des *sédatifs*, & des *antispasmodiques*. 2°. Le *quinquina*, (sur-tout la *cascarille*) étant un *absorbant*, il se mêle très à propos avec les absorbans ordinaires, soit en poudre, soit battus & infusés dans l'eau, & la vertu absorbante n'y est aucunement détruite ; au contraire le fébrifuge en devient beaucoup plus sûr pour la cure de toutes les fievres. Il y en a cependant une fort singuliere qu'un grand Medecin * fait observer, il l'appelle le pourpre des

*Etmul-ler.

enfans, *purpureæ efflorescentiæ*; mais en même tems il avertit, que malgré ce nom odieux de pourpre, elle n'est point menacée d'aucune mauvaise suite, de maniere qu'il est rare que les nourrices prennent là-dessus des conseils, parce que cette sorte de pourpre se dissipe de soi-même.

Les *glaires*, la *sérosité*, la *lymphe* & semblables productions d'une lymphe viciée, dénotent manifestement l'abondance d'humeurs & d'acide qui dominent dans les enfans, par tous les symptomes qui accompagnent ou qui suivent leurs maladies. Ce sont ces *toux* plus ou moins convulsives, qui ont fait donner à celle qui est familiere aux jeunes enfans, le nom d'*architoux*, pour ainsi dire, *pertussis*, ou de *toux-maîtresse*, maladie très-dangereuse pour les enfans qui en sont attaqués. La seconde maladie sont les *vers*. La troisiéme les *aphtes*. La quatriéme les affections galeuses, qui désolent si souvent la santé de ces jeunes créatures.

LXXVIII. Toux des enfans.

Cette toux tient de si près aux humeurs, qu'il est rare qu'elle ait son premier siege ailleurs que dans

l'eſtomac ; il n'en eſt donc guère qui mérite mieux le nom de *toux ſtomacale*, que celle des jeunes enfans. * *Valſ.* Auſſi un grand Praticien * conſeille-t-il de ne jamais perdre de vûe le vice de l'eſtomac dans cette maladie, ſi l'on veut en obtenir la guériſon. La *ſterteur* ou le ſifflement qui ſe fait entendre dans l'eſtomac de ces enfans donne à connoître l'abondance des phlegmes qui l'occupent ; & la preuve que c'eſt dans ce viſcére que ſéjournent ces glaires ou viſcoſités, c'eſt que le vomiſſement les évacue, & aſſure l'efficace des autres remédes. Ce n'eſt pas que la poitrine n'ait quelque part dans cette *ſterteur*, mais ce n'eſt point en premier, c'eſt ſeulement parce que l'eſtomac ſe trouvant en ſympathie avec la poitrine, celle-ci partage la cauſe de la toux ſtomacale, comme le *diaphragme* partage avec l'eſtomac la cauſe du *hoquet*. Le ſiege donc de ces maladies ſe trouvant dans l'eſtomac, il ſe communique avec la poitrine & avec le *diaphragme* par le moyen des nerfs & des membranes. C'eſt pourquoi le convulſif ſe

se trouve si intimement mêlé avec l'humoral dans les toux stomacales, & c'est aussi la raison pour laquelle l'usage des *vomitifs* proportionnés à l'âge est si fort recommandé pour la guérison de l'*architoux* des enfans. Ces remédes rendent efficaces ceux que l'on donne ensuite, comme les *antispasmodiques*, tels que sont la poudre de *guttete*, le *gui de chêne*, &c. Cependant un sage Praticien * avertit, & l'expérience le confirme, que la saignée est d'une nécessité indispensable pour empêcher l'enfant d'étouffer. Moyennant ces précautions on parvient à guérir cette maladie, en faisant sur-tout un grand usage de l'huile d'amandes douces, & du blanc de baleine en maniere de *looc*; de la décoction de racine de *pivoine*, des infusions d'*hyssope*, des *capillaires*, des *fleurs de pas d'âne*, sans oublier sur-tout à régler le régime de l'enfant & de la nourrice.

* *Sydenham.*

LXXIX. Maladie des vers.

Cette précaution est encore essentiellement nécessaire pour la cure des *vers*; car aucune maladie ne donne tant à soupçonner l'abondance d'un chyle ou d'une lymphe nou-

riciere pourriſſante ou aigrie, que celle des vers. La miſerable coutume qu'ont les nourrices de donner à leurs nourriſſons trop ſouvent à teter, ou bien de leur donner trop de bouillie, ou même quelquefois de la ſoupe à la viande, jette ſouvent les fondemens de cette maladie. Tant de ſucs ſurabondans dans l'eſtomac & dans les inteſtins s'y altérent évidemment par leur aigreur, dont les haleines de leurs enfans ſont de ſenſibles témoins par l'odeur d'aigre qu'elles leur font ſentir, & que porte avec ſoi tout ce qui ſort de leurs corps; c'eſt ce qui donne le tems & l'occaſion à la *vermination*, c'eſt-à-dire, au développement des germes d'inſectes répandus par tout l'univers dans la plûpart des alimens & particulierement dans les laitages. Car s'il eſt un exemple de la *Pathologie animée: Pathologia animata*, telle que l'a traitée ſi ſçavamment un grand Médecin *, elle ſe trouve évidemment dans la maladie des vers, où ils paroiſſent s'éclore dans l'eſtomac & dans les inteſtins, comme dans leurs matrices. Il naît des

* *Lanzius.*

millions de petits animaux, qui ſont toutes les ſortes de vermiſſeaux qui ſe montrent dans les enfans, ſoit qu'ils en vomiſſent, ſoit qu'ils les rendent par les ſelles. Combien de différentes formes, plus monſtrueuſes les unes que les autres, ſous leſquelles ſe montrent des vers, comme l'a ſi ſçavamment fait voir le célébre Auteur des maladies des vers. Mais quoi qu'il en ſoit de ces différentes formes, le fonds de la *vermination* eſt toujours la corruption des ſucs nourriciers ſurabondans, croupiſſans, & qui s'aigriſſent dans les entrailles.

* *Mr. Andry, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

L'uſage des *amers* eſt naturellement ce qu'il faut pour aller au fonds du mal, c'eſt pourquoi toute précaution gardée, & pour la quantité & pour la ſorte d'*amers*, ce ſont les remédes ſpécifiques pour détruire radicalement la cauſe vermineuſe. La *rhubarbe* toute ſeule remédie parfaitement à cette maladie : l'on en fait des infuſions legeres, dont la nourrice elle-même doit uſer, ſi l'enfant eſt à la mammelle, ſinon l'on en fera prendre habituellement

& souvent à l'enfant en même tems qu'on le tiendra à un régime sobre & frugal ; car c'est sur-tout dans les maladies des jeunes enfans, que l'on peut assurer hardiment que le manger est la cause des maux qui leur arrivent. Or la rhubarbe combat directement cette cause ; car en même tems que par sa vertu *alterative*, amere & absorbante, elle détruit les aigres, & porte le baume dans le chyle, elle est legerement purgative, ainsi elle entraîne par les selles, les sues pourrissant qui servent comme de nids, de pâture, ou de materiaux à la vermine. Ce remède sera précédé de quelques petits vomitifs, après quoi on pourra se servir quelquefois du *mercure doux*, dont l'on mêle quelques grains avec des absorbans, ou bien le *mercure crud* lui-même infusé pendant la nuit à la dose de quelques gros dans l'eau de *galega*, c'est le remède célébré par toute l'*Italie*, où il est en réputation sous le nom de l'illustre M. Boyle, parce que c'est sous ce nom qu'on le distribue.

Les aphtes dans le langage vul-

gaire, ſont des ulcéres qui occupent la bouche, les lévres, & l'œſophage des enfans; mais c'eſt mal parler, dit un ſçavant Auteur *, car ce ſont de véritables *eſcarres*. Et un autre grand Médecin fait obſerver que ces *eſcarres* occupent les extrémités de ces excrétoires des glandes qui ſont ſi nombreuſes dans la bouche, c'eſt pourquoi le nombre des *aphtes* devient quelquefois ſi grand. Il y en a qui prétendent que c'eſt la diſpoſition molaſſe de ces jeunes corps trop humides, qui fait ces ulcérations, parce qu'ils abondent en ſeroſité. Mais le caractère des *aphtes* qui attaquent auſſi les adultes, comme les femmes groſſes & les rateleux, (*lienoſos*, ſuivant l'obſervation d'Hippocrate,) découvre une vraie malignité dans l'humeur lymphatique ſalivale, qui fait les *aphtes* dans les enfans. Outre que les aphtes des adultes occupent tout le canal depuis l'œſophage juſqu'au dernier des inteſtins, les ſymptomes qui les accompagnent n'obligent à rien moins qu'à en venir à l'*opium* même, comme en avertit un célé-

LXXX. Les aphtes.

* *Dolæus.*

* Rivérius. bre Praticien *. Il eſt à obſerver d'ailleurs, que la fievre cauſe ſouvent les *aphtes*; celles-mêmes qui ſont les plus opiniâtres, ſont toujours entretenues par un fonds de fievre; c'eſt la raiſon pour laquelle un autre grand Praticien * avertit qu'il faut alors en venir abſolument au *quinquina*. De tout ceci il faut conclure que les *aphtes* dans les enfans ne ſont auſſi mauvaiſes que dans les adultes, que parce que les ſels ſont moins exaltés dans le ſang des enfans que dans celui des adultes. Du reſte le fonds d'une telle humeur donne à comprendre qu'il faut bien ſe garder dans la cure des aphtes, de ſe borner à quelques *topiques*, mais qu'il faut très-ſoigneuſement veiller au lait de la nourrice, & au régime qu'elle fait garder à ſon nourriſſon. Le petit lait convient parfaitement à l'enfant tandis qu'on lui diminuera le lait de ſa nourrice, & celle-ci ne ſçauroit trop boire d'eau d'orge & de regliſſe pour deſſaler ſon lait.

* Sydenham.

Ceci ſuppoſé, le remède le moins équivoque pour appliquer ſur les

aphtes, c'eſt le ſuc aqueux de *joubarbe* mêlé & cuit enſemble en parties égales avec le lait, pour en imbiber avec une plume les endroits ulcérés. C'eſt le reméde de M. *Boyle*, il y ajoute un peu d'*alun de roche*, quand le mal eſt opiniâtre. Mais ce que recommande fortement un ſçavant Médecin *, c'eſt d'être extrêmement réſervé ſur la purgation dans cette maladie, autrement on riſqueroit de mettre le comble au mal, parce que le cours de ventre y eſt très-pernicieux, & il eſt une ſuite des purgatifs, qui attirent cet accident mortel.

* *Dolæus.*

LXXXII. Ophtalmies des enfans.

Les affections *galeuſes* trouveroient ici la place qu'on leur avoit deſtinée, ſi d'autres affections congénéres aux aphtes ne venoient la préoccuper. Ce ſont les *ophthalmiques*, qui tourmentent ſi cruellement quelquefois & ſi long-tems les jeunes enfans, elles ſont, de même que les aphtes des fluxions ſereuſes; & elles prennent de même leur origine dans le genre glanduleux (c'eſt-à-dire, dans les glandes des yeux). Ce ſont donc des *ophthalmies* plus ou moins

humides, plus ou moins inflammatoires, plus ou moins douloureuses, parce que souvent elles tiennent bien plus du larmoiement cuisant & brulant (qui est l'*épiphora* des latins) lequel donne des cuissons insupportables à ces pauvres enfans. C'est l'abondance de lymphe qui se porte naturellement au cerveau des enfans (qui pour cela leur rend la tête plus grosse à proportion que les autres parties du corps) & qui s'engage dans les glandes des membranes des yeux. Là par le séjour de cette humeur, se fait l'acrimonie qui pique & brûle ces membranes, tandis que d'ailleurs les *diamétres* des *secretoires lymphatiques* venant à se dilater, ils reçoivent dans leurs capacités la partie rouge du sang, ce qui alors change l'*épiphore* en vraie *ophtalmie*, ou en véritable inflammation des yeux.

C'est souvent le fondement des *taches*, des nuages, des obscurcissemens, enfin des aveuglemens qui arrivent & restent à ces enfans, si l'on manque à prévenir ces malheurs. La saignée, qui est, comme le pense

penſe un célèbre Médecin *, le ſpécifique dans l'*ophthalmie*, doit être pratiquée, ſi l'on veut voir le ſuccès des autres remédes. Ici comme dans toutes les autres maladies des enfans, on les voit échouer, ſi l'on néglige de pourvoir à l'interieur du corps. Les *abſorbants*, la boiſſon de *petit lait*, quelques gorgées d'infuſion légére d'*euphraiſe* en maniére de *thé*, les lavemens pour lâcher le ventre (circonſtance ſi néceſſaire, ſuivant l'avis d'*Hippocrate*, pour la cure des *ophthalmies*) tout cela doit précéder ou accompagner les *topiques*, auxquels on a coutume de trop déferer dans les maux des yeux. La pulpe de pomme cuite dans l'eau, detrempée avec de l'*eau roſe* où l'on aura batu un blanc d'œuf, convient ici parfaitement; ou bien un petit cataplaſme bien léger, fait avec la mie de pain, le lait de la nourrice & quelques grains de ſafran; ou bien le lait même de la nourrice rayé dans les yeux du nourriſſon. Quelque *collyre* très-léger, fait par exemple avec l'*eau roſe* & les *trochiſques blancs de rhaſis*, étuvant

* Pitcarn.

d'ailleurs très-souvent les yeux & tous les environs avec de l'eau chaude. Enfin l'inflammation ou la douleur étant trop vive, l'on fera saigner dans les yeux malades un pigeon, deux ou trois fois le jour. L'application derriére les oreilles d'un vesicatoire très-moderé pourra trouver sa place ; enfin celle d'un *cautere* à la nuque du col, pour achever de tarir le fond de ces productions sereuses, pourra être employé pour terminer cette cure, & préserver les enfans de rechûte dans ces maux d'yeux, parce que les cauteres réussissent singuliérement à cet âge & pour ces sortes de maladies.

LXXXVI. Galle des enfans.

Les *affections galeuses*, quelque nom qu'on leur donne, sont une sorte de maladie à *éruptions*, elles demandent une précaution principale, à laquelle cependant l'on manque très-souvent dans la cure de la gale, sur-tout de celle des enfans. Car l'on n'est occupé que de dessécher ou éteindre les pustules de la galle, lesquelles étant la voie par où se fait la *dépuration* du sang des enfans qui jette par là son écume,

rien n'eſt plus pernicieux que de ſupprimer avant le tems ces *excretions*. C'eſt pourquoi l'on ne ſçauroit trop recommander aux nourrices de n'appliquer rien ſur les viſages galleux de leurs nourriſſons, juſqu'à ce que la nature ait achevé ſon travail. Cependant on la ſoulagera en moderant ſur-tout le régime de l'enfant, qui abonde dans cette maladie en ſucs nourriciers ſuperflus. Il faut en même tems faire ſuccer à l'enfant du ſyrop *ſimple* de *roſes pâles* mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces, toujours ſans perdre de vûe l'avertiſſement d'un grand Médecin Chirurgien *, qui recommande ſéverement la retenue ſur les remédes exterieurs dont on ſe ſert communément pour la cure de cette maladie; parce que de l'indiſcrétion à appliquer des drogues ſur les viſages galleux des enfans, viennent des *épilepſies*, & ſouvent toutes les infirmités qui ſurviennent dans le jeune âge. Cette précaution exactement priſe, l'on ſe réglera pour l'application des remédes ſur les viſages de ces enfans, par l'état

* *Hildanus.*

où paroîtront les pustules ; si elles sont enflammées, douloureuses & fievreuses, alors il faut sans differer saigner l'enfant ; car ces accidens & encore bien d'autres, n'arrivent aux plus jeunes enfans qu'à raison d'une *plethore*, ou excès de sues dans les vaisseaux. C'est que n'y trouvant pas assez d'espace, ni assez d'étendue dans des capacités aussi bornées, qu'elles le sont dans d'aussi petits corps, ces sucs superflus s'accumulent, & par les *congestions* plus ou moins phlegmoneuses, ou par les *stases* qui s'en forment, ils attirent des douleurs, des anxiétés ou des inquiétudes cruelles, dans lesquelles on voit de pauvres enfans. A la saignée l'on joindra l'usage du petit lait interieurement, & celui de l'eau d'orge ou seule, ou mêlée d'un peu de *trochisques blancs de rhasis*, pour en étuver sobrement, & légérement le visage de l'enfant. Si ces pustules fourniſſent trop de suppuration, il faut avoir recours à l'application de quelques déterſifs-anodins-temperés, comme par exemple la créme très-fine de *lentilles* ou d'*orge*,

ou bien la *crême* de lait où l'on mêlera un peu de *craie* de *Briançon*. Enfin si ces pustules sont trop sèches, il faudra les toucher délicatement d'un peu d'huile d'amandes douces, ou bien avec le lait tiéde où l'on aura mêlé très-peu de *safran*, ce qui fait encore mieux. Lorsqu'on aura reprimé tous les accidens par les moyens convenables, on pourra passer à quelque chose de décisif pour la cure de la galle, on étuvera les pustules avec de l'eau d'orge où l'on aura fait bouillir un peu de *fleurs de soufre*. Au reste l'on aura soin de purger doucement l'enfant, ou par le syrop simple de *roses pâles*, ou par celui de *chicorée* composé de rhubarbe, ou en lui faisant avaler assiduement de l'huile d'amandes douces avec le syrop violat.

J'aurois traité en cet endroit de la maladie ordinaire & si terrible pour les enfans, qui est le *chartre*, ou le *rachitis* : mais comme j'ai été obligé de placer cette maladie ailleurs, où il a fallu faire comprendre la part si grande qu'a la partie blanche du sang en bien des mala-

dies, il seroit inutile de rien repéter ici sur cette maladie. Voila à peu près tout ce que j'avois à dire de plus important sur les maladies des enfans; mais tous les Auteurs qui ont traité de ces maladies, ont précisément oublié de parler de l'occasion qui attire une infinité de maux aux enfans, au sortir du lait de leurs nourrices; c'est comme je l'ai déja dit ci-dessus, la malheureuse coutume que l'on a de ne pas faire attention au tems propre pour sevrer les enfans, cela se fait toujours prématurément; car suivant la décision d'un respectable Praticien * de l'école de Paris, on ne devoit pas faire téter les enfans moins de deux ans & demi. Au mepris d'une si sage observation, & si sûre pour la santé à venir des enfans & des adultes, l'on sevre les enfans sur les moindres prétextes à douze & quinze mois, & pour l'exécuter l'on s'en repose sur les soins ou l'intelligence grossiére de femmes sans science, sans réflexion, sans éducation, qui font du *sevrage* des enfans, une espece de metier pour gagner leur vie.

*Ballonius. Ep. l. 1. p. 6.

Cependant c'eſt cette circonſtance qui eſt la plus importante pour la vie & pour la ſanté des enfans : c'eſt du moment qu'ils ſont ſevrés que commence la formation de leurs corps ; c'eſt alors que s'établiſſent les fondemens de la ſanté de leurs corps, & de celle de leurs eſprits, dont les fonctions ſont ſi étroitement liées à la diſpoſition des corps : voila ce que l'on donne à menager à des femmes auſſi peu inſtruites ſur l'une que ſur l'autre de ces ſantés. S'il n'étoit queſtion de mettre de jeunes enfans chez ces femmes, que pour les empâter comme l'on fait des animaux, que l'on met ou que l'on donne à engraiſſer, elles s'acquitteroient parfaitement d'une telle commiſſion : mais de leur voir abandonner des hommes qui ſont & qui doivent devenir de plus en plus des ſubſtances penſantes ; elles qui ne ſçavent que faire des machines de chair & de ſang, bien bûvantes & bien mangeantes ; eſt-il ſurprenant de voir le monde ſe peupler d'eſprits ſtupides, lourds, enfoncés dans la

LXXXIII. Conduite de la plupart des ſevreuſes par rapport aux enfans.

matiére, & appesantis dans les fonctions de leurs charges, de leurs professions, ou de leur metier ? Car ces réflexions ne sont que la suite de celles que l'on a faites ci-dessus, que les familles des Pauvres étant comme les séminaires du genre humain, il est de la derniére importance de veiller à la conservation de leurs enfans, comme on l'a montré. Or l'importance n'est pas moindre pour leur éducation corporelle, c'est-à-dire, pour la maniére de les élever. On ne doit pas les nourrir comme l'on fait des animaux, qui ne sont que des machines purement materielles, ou materiellement organiques; il faut faire attention que les enfans des pauvres doivent devenir des substances raisonnables, & que par conséquent l'on doit également nourrir leurs esprits en même tems que leurs corps, chacun à sa maniere; mais la bonne maniere est méconnue à presque toutes ces femmes qui font le metier de sevreuses, & qui ne sçavent préciſément que donner leurs soins à la nourriture du corps, sans s'embarrasser aucu-

nement de celle de l'esprit.

Les désordres qui résultent dans les familles, dans les états, & dans tous les emplois, d'une éducation aussi mal entendue, feroient plus d'impression, s'ils étoient bien compris, & examinés dans toutes les conditions. *Hippocrate* jaloux autant qu'il l'étoit de la vie corporelle des hommes, se plaignoit des désordres que causoit dans le monde l'ignorance & l'imperitie des Médecins; il s'en prenoit à ce qu'il n'y avoit point de loix établies pour punir les mauvais Médecins. *Artium Medicina nobilissima, verùm propter eorum qui eam exercent ignorantiam*, &c. *omnibus inferior habetur. Erroris causa .... quòd soli arti Medicæ nulla in urbibus ... præfinita pœna est* *. C'est pourquoi un moyen de remédier doresnavant aux fautes de ces femmes ignorantes, de ces *sevreuses* à gage, ne seroit-ce pas d'établir des loix, & en conséquence de faire des examens pour juger de leur capacité pour l'exercice qu'elles osent entreprendre? Cet établissement seroit-il moins raisonnable que celui par lequel il

* *Hippoc. lex.*

n'eſt permis à quelque femme que ce ſoit, de ſe donner au public pour *accoucheuſe*, ſans avoir paſſé par les examens ordonnés à cet effet, & auxquels elles ſont aſſujetties par de juſtes loix. Et en effet eſt-il moins eſſentiel de pourvoir à la ſûreté de l'éducation corporelle des enfans, qu'il n'a été néceſſaire de veiller à la ſûreté de leur naiſſance? Le ſoin des accoucheuſes ne regarde que la ſûreté de la vie du corps, au lieu que le devoir des *ſevreuſes* renferme la ſûreté de la vie du corps, & celle de l'ame ou de l'eſprit.

C'eſt donc à ce double égard qu'eſt mal entendue la maniere de *ſevrer* les enfans : on les met entre les mains de perſonnes qui croient avoir tout fait, quand elles ſe ſont acquittées de ce qui appartient à l'éducation corporelle, ou à la nutrition des corps, après les avoir farcis de ſucs nourriciers non-ſeulement trop abondants, mais ſouvent trop groſſiers. Je demande ſi ce ſont là des materiaux convenables à ſervir de fondement à l'édifice du corps, & de ſes organes qui

ſe forment ou ſe développent dans les jeunes enfans ? il ne faut pour en juger, qu'une légére attention ſur la maniére dont les Architectes s'y prennent pour donner aux fondemens des bâtimens qu'ils élèvent, la fermeté, la juſteſſe & la conſiſtence qui les fait durer des ſiécles entiers. Leur premier ſoin eſt de veiller à ce que les premiéres *aſſiſes* de pierres qui doivent porter le poids de la maſſe des plus grands édifices, ſoient ſolidement & fermement unies par les liaiſons qu'ils ſçavent donner aux pierres les unes avec les autres ; c'eſt à quoi ils réuſſiſſent par l'attention qu'ils ont à remplir les *joints* d'entre les plus groſſes pierres de taille, non d'un mortier abondant, groſſier ou épais, mais d'un ciment très-fin, très-délié, très-fluide, ou d'un plâtre le mieux choiſi, bien tamiſé, & habilement détrempé, dont ils ſçavent inſinuer de juſtes quantités entre les *joints* des pierres, quoique les plus groſſes, les plus étendues, & les plus maſſives. De même en ſuivant cet exemple, ne voit-on pas de

quelle importance il eſt pour l'affermiſſement, la ſolidité & la durée des organes du corps humain, de les former par la liaiſon de ſucs fins, très-fluides & juſtement détrempés ? Seront-ce ceux qui viendront de potages ou de ſoupes compoſées de viandes les plus groſſiéres, de *bœuf*, (ſouvent de *vache*) & de *mouton*, qui font la baſe des potages ordinaires des familles de petites gens ? Cependant il ſe trouve des *fevreuſes* parmi elles, qui ne craignent point, qui même ſe font une eſpéce de vanité, de réuſſir à accoutumer les jeunes enfans à manger de tout, & autant qu'ils le peuvent, du pain ſec, du gateau, ou de ſemblables alimens ſolides, ſans en excepter la viande, & encore quelle viande ! Je demanderois à ces *fevreuſes* ſi experimentées à ce qu'elles prétendent, quels ſont dans les corps des jeunes enfans, les organes qui doivent digerer ces nourritures ? Leurs dents ſont encore ou à venir ou trop foibles dans leurs aſſiétes ; les fibres nerveuſes de l'*eſtomac* n'ont pas encore pris leur *ton*, ou acquis le reſſort qui

leur conviendra pour exercer la vertu syſtaltique de la *trituration.* Voila donc tous les viſcéres naturels expoſés à ſe trouver comblés ou offuſqués par l'abondance de ſucs indigeſtes ou imparfaitement travaillés. Le danger en devient d'autant plus grand, que les principales iſſues que la nature ouvre dans le corps humain, pour le décharger de ſes plus abondantes ſuperfluités, ſont encore très-imparfaitement ouvertes : ce ſont les pores de la peau qui doivent ſervir à la *tranſpiration* ; cette reſſource capitale dans l'*œconomie animale*, pour la délivrer de tout ce qui pourroit troubler, pervertir, ou arrêter ſes opérations. Que deviendra dans les parties les plus intimes du corps cette ſurabondance de ſucs nourriciers mal apprêtés ? La bile déja ſi foible de vertu, non exaltée encore, dans les corps des enfans, ne ſera-t-elle point offuſquée par la partie blanche du ſang, & ainſi éteinte avant que de naître ? Et cette partie qui ne doit faire que les deux tiers de la maſſe du ſang, venant ainſi à la conſtituer

presque entiérement, ne lui servira-t-elle point comme d'*entraves*, qui s'interposant entre les globules de la partie rouge, feront de toute la masse du sang, un composé de fluides ralentis & croupissans? N'y a-t-il pas lieu de tout craindre pour la suite de l'âge d'un sang devenu pauvre de ses richesses, parce qu'il est surchargé de sucs.

D'ailleurs, peut-on se promettre que le *spiritueux volatil* qui doit servir aux fonctions de l'ame, & aux operations animales, se separera de ce fond limoneux, avec toutes les qualités qu'il doit avoir pour animer comme il faut, le genre nerveux? Une liqueur aussi mal *dephlegmée* pourra-t-elle fournir au cerveau la quantité d'*esprits* dont il a besoin pour imbiber & vegeter tous les nerfs qu'il envoie par tout le corps? L'on sçait quel soin la nature apporte pour *rectifier* la *lymphe* qui monte au cerveau pour entretenir le cours des esprits. Mais toutes ces prévoyances de la nature renfermées dans tous les lieux de retraite, sçavoir les *sinus* & les *glandes* qui

ſont ſur la route du ſang qui ſe ſublime à la tête, ſeront-elles ſuffiſantes pour dépurer cette lymphe qui doit ſervir de vehicule à ces *eſprits* ? Combien y a-t-il donc à craindre que le cerveau des enfans ne ſe trouve trop chargé d'humeurs & trop vuide d'eſprits ? Dès-là ces enfans deviendront lourds, tardifs, & ſans induſtrie. Voilà où conduit naturellement la mauvaiſe nourriture que des nourriſſons prennent entre les mains des *fevreuſes*. Il me ſemble que tout ceci merite ſingulierement l'attention du Public, & de toutes les familles civiles & Chrétiennes ; ſans cela on n'élévera que des ſujets imbéciles, ſans lumieres, & ſans capacité dans leurs eſprits. Les mœurs, en conſéquence d'une telle nourriture, qui eſt plus propre à faire de la chair & du ſang, qu'à mettre de la ſageſſe & de la modération dans l'eſprit, ſeront-elles plus en ſûreté que les corps ?

Le conſeil d'Hippocrate ſur les changemens de nourriture, va au-devant de bien des inconvéniens. Il avertit qu'il ne faut pas paſſer bruſ-

quement ni précipitamment d'une chose à une autre, parce qu'il faut en peser les circonstances. *Eorum quæ circa naturam atque habitum nostrum contingunt, maximæ mutationes morbos pariunt.... * Omnis subita mutatio periculosa.... Mutationes cavere oportet, in eoque observanda est cibi paucitas.... * Victuum mutationes morbos pariunt.* * C'est ainsi qu'ayant à changer la nourriture d'un nourrisson, il faut après avoir bien pris son tems pour ne pas précipiter un changement de cette importance, que la nourriture qu'on substitue au lait d'une nourrice se trouve *analogue*, c'est-à-dire, en ressemblance de nature avec le lait. Cette ressemblance se trouve-t-elle dans les sucs contenus dans les chairs des animaux, comparées avec les alimens tirés des légumes, & surtout des graines? Dans celles-ci se trouve immédiatement & par un simple développement, une substance douce, blanche & laiteuse: voilà ce que l'on donne à un nourrisson au sortir du lait de sa mere. Quand on lui donne des crêmes, des bouillons ou semblables *pulmens* de graines,

*Hip. de acut.

*l. 6. Epid.

*l. de Octimestri partu.

graines ; la nature qui travailloit le lait de la nourrice se retrouvant tout d'abord dans ces sortes de nourritures, qui sont prochainement laiteuses, continue son même travail. Tels seront donc alors à leur place, & très-à-propos, les bouillies faites avec les farines de froment bien séchées, de même que les crêmes préparées avec les graines, comme les *haricots*, l'*orge*, le *gruau*, le *ris* : on fera ensuite des panades à l'eau avec les jaunes d'œufs ; ainsi successivement l'on parviendra à donner, si l'on veut, des potages ou des panades à la viande, lorsqu'un nourrisson aura passé quelque temps dans l'usage de ces autres nourritures. Prenant tous les jours de nouvelles forces, les fibres de son estomac auront suffisamment de ressort pour démêler dans les sucs des viandes, & pour en faire sortir par le moyen de la trituration les sucs *lymphatiques* qui s'étoient perdus, aliénés & métamorphosés dans la confection des chairs des animaux, qui ne se sont nourris que d'herbes ou de graines. Ces nourritures simples & naturel-

les tourneront volontiers au bien des corps des nourriſſons, ſi l'on a ſoin de leur faire boire de l'eau chaude adoucie en cas de beſoin, par un peu de *miel*, ou de *ſucre*, ſurtout ne leur donnant jamais de vineux, c'eſt-à-dire, ni vin, ni cidre, ni biere. Ce ſeroit le moyen de reconcilier nos corps avec l'uſage du *miel*, ſi on les accoutumoit pendant qu'ils ſont jeunes à ſe nourrir de legumes : ce ſera l'avantage que l'on tirera du régime que l'on conſeille ici aux Pauvres. Il faut auſſi avoir grande attention d'exercer les corps de ces jeunes créatures, ſoit en les faiſant promener petit-à-petit ou dans des bancs vraiement *ambulatoires*, & qui ſont faits exprès pour ſoutenir leurs petits corps, ſoit en les promenant doucement ſoutenus par des liſieres que les *ſevreuſes* tiendront dans leurs mains ; mais il faut bien ſe garder de les forcer en aucune maniere dans leur marche. Par cette attention journaliere & prudemment exercée, les os des jeunes enfans, ſoit de l'épine du dos, ſoit des cuiſſes ou des jambes, ſe fortifient

par ce petit travail : *labor firmat*, dit *Celse* si vanté sur le régime. Ainsi les *solides* prenant de justes *directions*, les *fluides* les suivront, & l'on aura la consolation de voir croître des enfans droits & fermes sur leurs jambes, sans devenir ni crochus ni malfaits.

On me reprochera peut-être que tout ce que je viens de dire demande trop d'attention, & qu'il vaudroit autant faire faire un Cours de Médecine à des femmes pour leur apprendre à *fevrer* des enfans : c'est comme si l'on demandoit, s'il faut faire faire un Cours de Chirurgie aux femmes qui se font *accoucheuses*. Comme donc il suffit pour celles-ci que les Chirurgiens les instruisent pour pouvoir exercer habilement le manuel des accouchemens, il suffira que des Médecins soient proposés pour instruire ces femmes des régles qui regardent singulierement la diette ou le régime des enfans nouveaux nés, & des enfans sortans de nourrice.

La science que l'on exigeroit ici d'une *sevreuse*, seroit même bien LXXXIV. Qualités

nécessaires à une sevreuse.

moindre que celle que l'on veut trouver dans une *sage-femme* qui se présente aux examens des Chirurgiens. Car l'on ne voudroit d'elle seulement qu'elle sçût s'occuper sagement, sérieusement & entierement de l'objet de l'emploi qu'elle veut embrasser en se faisant *sevreuse*. Tout se réduiroit donc à ce qu'elle ne perdît jamais de vûe, que c'est un lait de femme auquel elle entreprend de substituer une nourriture convenable à la santé d'un enfant ; elle apprendra que la plus convenable est celle qui a le plus de rapport avec un tel lait : ainsi le lait de vache dont elle feroit des bouillies ou des panades, lui paroîtra toujours l'aliment le plus proportionné à la nourriture de l'enfant qu'elle sevre, & en conséquence, elle doit pendant du tems le tenir à cette nourriture. Mais parce que le lait de vache est beaucoup plus épais que celui de femme, que la farine qu'on y mêle augmente son épaisseur ; enfin la mie de pain oppose à l'estomac un volume, ou une consistance plus difficile à vaincre ;

tout cela bien examiné, elle doit avoir ſoin d'accoutumer l'enfant à boire quelque choſe d'auſſi ſimple à peu près que la ſeroſité du lait de femme ; & parce que la nature n'offre rien de plus ſimple en ce genre que l'eau commune, ce ſera de cette eau, priſe à la riviere, dont elle lui fera boire aſſez pour donner à cette nourriture un vehicule ſuffiſant. Il eſt de la derniere importance dans la nourriture des enfans, de ne jamais leur donner à boire des eaux de fontaine qui ſeroit trop froide ou graveleuſe, pour ne les point expoſer à être attaqués de la pierre, ou à contracter des affections de reins ou de veſſie, qui ſont les appanages de beaucoup d'enfans de pauvres gens. Les farines de graines ſe trouvant dans une convenance très-prochaine avec le lait, ce ſera donc de ces farines, comme celles de *ris*, par exemple, d'*orge*, de *gruau*, d'*haricots*, de *millet*, & d'autres graines auſſi naturelles en fait de *nourritures*, dont elle fera à ſon enfant des bouillons, des crémes ou des pulmens, ſoit avec l'eau ſeule, ſoit en y mê-

lant du lait, ou bien un jaune d'œuf, ou un peu de beurre bien frais. Mais ce ne ſera qu'après avoir paſſé quelques mois dans l'uſage de telles nourritures qu'elle ſe permettra celui des potages à la viande, qui ſeront faits avec la volaille, ou avec du poulet, & toujours avec bien plus de veau que de bœuf ou de mouton, afin de ne faire paſſer dans le corps d'un enfant nouvellement ſevré, que des ſucs nourriciers les moins diſproportionnés à la nature du lait de femme. C'eſt ce qui doit ſervir continuellement de bouſſole à une *ſevreuſe* qui ne voudra que le bien de ſon nourriſſon. Par la même raiſon elle ſe gardera de lui faire boire rien de vineux, parce que le vin durciſſant les ſucs nourriciers, ſur-tout ceux que l'on tire des chairs des animaux, ce ſeroit inſinuer dans les vaiſſeaux d'un jeune enfant de véritables cauſes de maladies, que de lui donner pour nourriture ordinaire des ſucs auſſi indigeſtes, qui rendroient ſes viſcéres les reſervoirs & les foyers de pluſieurs infirmités qui éclorroient

avec l'âge. C'eſt pourquoi elle doit ſe le tenir dit une fois pour toutes, de n'accorder de la viande en ſubſtance à cet enfant, qu'après trois ans au moins; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que les fonctions de ſon corps, les coctions & les digeſtions ſoient bien établies, parce qu'alors les voies de la tranſpiration ſe ſeront ſuffiſamment ouvertes par toute l'habitude du corps.

Ces voies de tranſpiration ne ſont autre choſe que les pores de la peau qui s'ouvrent à meſure que la peau s'étend ſur toute la ſuperficie du corps. Ainſi ce ſont comme autant de ſoupiraux capables déſormais de donner iſſue à toutes les impuretés qui s'échappent en vapeur par toutes ces ouvertures. Pour concourir à cette opération de la nature, une *fevreuſe* aura ſoin en nourriſſant ſon enfant, d'entretenir toute ſa peau bien nette. Pour cela, elle aura une ſinguliere attention à humecter mollement avec un linge mouillé d'eau chaude & de très-peu d'eau de vie, tous les endroits du corps de cet enfant, où s'amaſſeroit de la craſſe;

elle lui frotera avec un linge doux, quelquefois même avec une brosse bien fine, l'épine du dos & la tête; & tout ceci supposé, elle tiendra le corps de son enfant bien propre dans du linge bien sec, & suffisamment changé, ou autant de fois qu'il convient, pour décharger continuellemint l'habitude du corps de l'espèce de *suye* qui s'élève du fond des entrailles, & qui s'échappe en vapeurs ou en fumée par tous ces insensibles soupiraux.

Toutes ces réflexions sur les *sevreuses*, pourront peut-être paroître déplacées dans cette Médecine des Pauvres, parce qu'en effet il n'y a que les femmes riches qui donnent leurs enfans à sevrer à d'autres femmes, au lieu que les femmes qui sont pauvres gardent leurs enfans chez elles, & elles les sevrent elles-mêmes. Mais c'est parmi les Pauvres que les Riches choisissent des *sevreuses*, & dès-là la Médecine des Pauvres a droit de leur donner des conseils. Ainsi ce sont les Pauvres qu'il faut singuliérement instruire de l'art de sevrer les enfans. Si cependant

pendant les meres elles-mêmes dans les familles des perſonnes aiſées, vouloient ſevrer leurs enfans, elles prendront pour leur compte toutes ces petites leçons, ou bien elles ſe feront aider par des *ſevreuſes* d'office, c'eſt-à-dire, par des femmes qui auront toutes les connoiſſances néceſſaires pour remplir utilement cette fonction : ainſi de quelque façon que ce ſoit, on peut toujours ſe flatter que ces reflexions ſeront très-utiles pour la conſervation de tous les citoyens d'un Etat.

LXXXV. Maladies des Vieillards.

Les maladies des Vieillards font un contraſte naturel avec celles des enfans. Mais comme leurs maladies n'ont pas d'autres noms que ceux ſous leſquels elles ont déja été traitées ci-devant, l'on ne ſe propoſe ici autre choſe que d'en faire ſentir les ſingularités, c'eſt-à-dire, ce qui leur eſt propre, & ce qui en fait le caractére dans les âges avancés.

La premiere obſervation qui eſt eſſentielle pour la cure des maladies des perſonnes âgées, & qu'un Médecin ne doit jamais perdre de vûe ;

c'eſt celle qui regarde le ſoin de ſe faire inſtruire, ſi le malade a été ſujet à quelque maladie habituelle, ſoit qu'elle ait pris naiſſance chez lui, ſoit qu'il l'ait héritée de ſa famille. Il arrive ſouvent que c'eſt la *goute* ou des *éryſipeles* auſquelles il aura été ſujet dans ſa jeuneſſe, ou bien un *flux hémorrhoïdal* qui lui aura été ordinaire; quelquefois une tache phthiſique attachée à la famille dont il deſcend; car il eſt étonnant combien ces fonds originaires de maladies influent en celles des vieillards à qui il eſt ordinaire de ſubir dans leurs vieux ans les fautes de leur jeuneſſe. L'expérience & l'attention journaliere perſuadera de l'utilité de cette obſervation; les remédes, le régime, en un mot, toute la conduite qui eſt à ſuivre pour la cure des maladies des vieillards, étant réglée & dreſſée ſur l'état où leurs corps ſe trouvent, en conſequence de la conduite qu'ils auront gardée dans leur jeuneſſe, ou des maladies habituelles qu'ils auront ſouffertes alors, on trouvera infiniment plus de ſuccès dans les remé-

des qui ſeront employés en conſéquence de ces obſervations.

Une ſeconde obſervation qui ſuit de la premiere, c'eſt d'étudier ſi dans ces occaſions les maladies ont quelque choſe de périodique, c'eſt-à-dire, ſi elles tiennent de celles qui ſe font ſentir par accès. Alors ce ſera au Médecin à voir ſi l'on ne pourroit pas employer le *quinquina*; parce que ſouvent il eſt de ces maux comme des crachemens de ſang, qui ſont périodiques, & qui ſemblables aux accès de fievre reviennent de tems en tems; & comme le *quinquina* guérit déciſivement ces crachemens de ſang; il guérira auſſi les maladies dont nous parlons.

De même, ſi c'eſt une femme âgée qui tombe malade, il faudra bien examiner ſi dans ſa maladie il ne ſe méle rien d'*hyſterique*, ou quelque choſe de ſemblable qui pourroit être dans ſes entrailles, parce que dans ſa jeuneſſe elle auroit été ſujette aux vapeurs. C'eſt pourquoi un grand Praticien * recommande de méler toujours le *caſtor* dans les remédes qu'on em- * *Bagliv.*

ploye dans les maladies des femmes. Mais ce que l'on trouvera auſſi important par l'uſage, c'eſt de ſçavoir à propos placer dans ces maladies les *martiaux* ſous la forme qui conviendra. C'eſt ainſi que l'on trouvera qu'en aſſociant ces *martiaux* avec le *quinquina*, lorſqu'on le donne dans les fievres des femmes, on les voit guérir bien plus efficacement.

Une troiſieme obſervation qui eſt generale pour toutes les maladies des vieillards, eſt fondée ſur la reflexion que l'on a déja inſinuée : ſçavoir que les maladies des vieillards contraſtent avec celles des enfans. Car comme celles-ci ont leur cauſe materielle dans la ſurabondance d'une lymphe qui domine dans les jeunes enfans, ce qui fait que leurs maladies paroiſſent toutes d'humidités, de moleſſe, & de trop de ſoupleſſe dans les *ſolides*, qui ſont gorgés de cette lymphe ; au contraire dans les maladies des vieillards tout y eſt ſec, acre & ſalin ; de ſorte que l'abondance des humeurs a bien moins de part dans leurs maladies, que la *ſaumure* de leur ſang. Ainſi il

faut regarder le corps d'un vieillard comme rempli de sucs *saumurés*, ou d'un sang qui a perdu son *volatil huileux*, ou son *souphre æthéré balsamique*, & par cette raison les fibres nerveuses destituées du spiritueux lymphatique qui en fait la bonne constitution, le *ton* & la soupleſſe naturelle, elles contractent habituellement une roideur *spaſtique* qui rend leurs *oscillations* roides; c'eſt pourquoi le pouls des vieillards eſt ordinairement dur, ou *ferratile*. Toutes ces attentions ſont néceſſaires pour ſe régler dans la cure des maladies des perſonnes âgées.

Une autre obſervation qui ſuit encore de celle-ci; c'eſt que les maladies des vieillards attaquent ordinairement les membranes, ou la peau, ce qui les rend ſujets à des *prurits* qui paſſent en *dartres* inſupportables: cela vient de ce que les fibres de la peau ſe déſſéchant par l'âge, elles retiennent dans leurs interſtices la matiere de la *tranſpiration* ſupprimée, laquelle devenant âcre, & mordante par ſon ſéjour dans des parties auſſi ſenſibles, les tient

dans un picotement continuel. Ces mêmes maladies attaquent auſſi ordinairement la *veſſie*, & les parties qui y ont rapport, comme les *reins*, & les uretéres, toutes parties nerveuſes ou membraneuſes, & arroſées continuellement de lymphe. D'où vient que les vieillards ſont ſi ſujets aux affections pierreuſes, graveleuſes, ou néphritiques, de même qu'aux *dyſuries*, aux *ſtranguries*, aux *iſchuries* & ſuppreſſions d'urine. C'eſt auſſi pourquoi toutes ces maladies doivent tenir l'eſprit d'un Médecin attentif au régime qu'un vieillard aura gardé toute ſa vie. Souvent tous ces maux ne viennent que d'un ſang chargé du *tartre* de la quantité de vin dont il aura fait trop d'uſage, & peut-être de débauche dans ſes jeunes ans. Peut-être encore ſera-ce dans un pays où les vins blancs ſont d'un uſage commun & preſque la boiſſon ordinaire; & par-là un Médecin comprendra la raiſon ordinaire de l'*acide* qui domine dans la maſſe du ſang. Etant donc parfaitement inſtruit des ſources des maladies, il ſe trouvera ai-

sément à portée d'y remédier efficacement.

Peut-être que l'on conteſtera le contraſte où l'on met ici les maladies des vieillards avec celles des enfans, parce que tout le corps d'un vieillard paroît en *diſtillations*, par les yeux, la bouche, les narines, & qu'il mouche, touſſe, & crache, continuellement; fatigué d'ailleurs par la fréquence des urines; il n'eſt point, ce ſemble, de marques plus évidentes des ſeroſités dominantes dans les entrailles d'un vieillard infirme, & l'on n'en remarque pas davantage dans celui d'un enfant malade. Mais cependant la différence eſt eſſentielle; les ſeroſités dans un vieillard, ſont des *expreſſions* ou des *preſſurages* qui ſe font par le retréciſſement des vaiſſeaux, & par l'acide qui tient le ſang en *préſure*; au lieu que les ſeroſités dans le corps d'un enfant malade, ſe font par la ſurabondance de la lymphe nourriciere, qui fait *congeſtion* ou engorgement dans les parties qui en regorgent. Comme donc les cauſes ſont infiniment différentes, les *indications*

deviendront contraires, comme il a été dit ailleurs, & c'eſt ce qu'il faut ſoigneuſement obſerver dans la pratique.

La derniere obſervation qui concerne également les perſonnes âgées de l'un & de l'autre ſexe, c'eſt que comme il paroît peu d'humeurs dans leurs maladies, la Médecine altérative doit y être employée préférablement à la *purgative*. Cette remarque eſt encore plus ſenſible dans les maladies des femmes, à cauſe des ſoupçons que doit avoir continuellement un Médecin, ſur ce qu'il pourroit y avoir d'*hyſterique*. Car alors les *purgatifs* & les *irritans* doivent ceder aux *anodins*, aux *calmans*, & à tout ce qui eſt adouciſſant.

Je crois avoir à préſent rempli l'objet que je m'étois propoſé touchant les maladies; mais j'avouerai naturellement que ce n'eſt qu'en tremblant que j'ai touché une matiere auſſi délicate que les maladies des femmes groſſes & des enfans: un fameux Médecin Eſpagnol diſoit au ſujet de ces maladies: *Duo ſunt quæ in Medicina maximè me habeant*

anxium ſollicitumque, in quibus maximis anguſtiis premor, difficultatibus ſcateo, & ferè titubo, ſcilicet cùm gravidis & infantibus medeor, nam hi doloris ſitum, ſpeciem vel quid aliud neſciunt explicare. * En effet, l'on comprend à travers de combien de travaux & de difficultés il a fallu percer, pour parvenir à répandre quelque foible jour ſur les cauſes & ſur la cure de ces maladies, ſur-tout de celles des enfans, qui ne pouvant s'expliquer ſur l'eſpéce du mal qu'ils reſſentent, mettent toujours le Médecin dans l'obligation d'aller comme à tâtons. Au reſte je ne demande pas que l'on prenne pour des loix, ou des déciſions, tout ce que je n'ai fait que propoſer par tout ce traité. Ce ne ſont preſque que de ſimples vûes que je communique aux perſonnes qui ſe dévouent au ſervice des Pauvres; mon deſſein eſt ſeulement de leur faciliter les ſuccès de leurs ſoins.

* Epiphan. Ferdinandus Hiſt. 13.

Je vais entrer avec la même ſimplicité dans quelques détails ſur les remédes qui ont été indiqués ou inſinués dans le corps de cet ouvrage.

Ce ſera la *Pharmacie des Pauvres*, après cependant que j'aurai donné une *Chirurgie abrégée domeſtique*, & aiſée pour ſoulager les Pauvres dans leurs bleſſures, & mille accidens auſquels les expoſe la dureté de leurs profeſſions. C'eſt ainſi que je tâcherai de *remplir toute juſtice* envers les Pauvres, en ne manquant, autant que je le pourrai à rien de ce qui regarde les ſecours eſſentiels qui ſont dûs à cette portion du genre humain, ſi chere à l'Egliſe, & ſi importante au Public.

*PEndant l'impreſſion de ce Volume, on a trouvé dans les papiers de M. Hecquet deux Mémoires, l'un de l'Abbaye de la Trappe, & l'autre du Couvent de l'*Ave Maria, *qui traitent l'un & l'autre de la façon d'apprêter les alimens maigres. Comme il paroît par les reflexions que ce ſçavant Médecin a miſes à la tête de ces Mémoires, que ſon deſſein étoit de les rendre publics, & même de les joindre à ſa Médeciue des Pauvres, on a jugé à propos de les inſérer à la fin de ce Volume, afin de le terminer comme l'Auteur l'a commencé, c'eſt-à-dire, par une Digreſſion ſur le Régime maigre.*

DIGRESSION SUR LE RE'GIME Maigre.

ON a vû dans mon Traité de la Médecine des Pauvres, qu'il en eſt des alimens comme des remédes; les plus ſimples ſont préférables à ceux qui ſont compoſés. On ſçait que ces alimens ſimples ſont ceux

que l'on tire des fruits, des herbes, des légumes, &c. C'eſt de ces alimens dont parloit le fameux Hiſtorien de la nature, lorſqu'il diſoit des Pauvres, que le fonds de leurs repas étoit ce qu'il y avoit de plus efficace en fait de remédes : *Optima remedia pauperrimus quiſque cœnat.* J'ai fait voir de quelle façon on devoit préparer les graines & les légumes pour en tirer une nourriture très-ſaine, l'apprêt n'en eſt pas difficile, & on ne peut qu'altérer leur bonté naturelle & les rendre malfaiſantes, lorſqu'on ſe livre à ces apprêts recherchés qui ſont autant d'obſtacles que l'on oppoſe aux deſſeins que la nature s'eſt formés dans leurs productions.

J'ai pour garants du ſentiment que j'ai embraſſé ſur le Régime maigre, les Médecins les plus fameux tant Anciens que Modernes : * Portius Médecin des Armées de l'Empereur, le recommandoit aux ſoldats, & ceux qui avoient aſſez de courage pour s'y aſtraindre, s'en trouvoient fort bien. Le ſçavant * M. Cheyne l'a auſſi très-fort re-

* *Portius de militis in caſtris ſanitate tuendâ.*

* *Cheyne*

commandé aux personnes infirmes, comme étant le moyen le plus simple pour recouvrer leur santé. Ces deux fameux Médecins ont fait chacun un Traité très-curieux dans lequel ils proposent les différentes manieres d'apprêter les alimens maigres tant en santé qu'en maladie. *de infirmorum sanitate.*

Je vais communiquer ici deux Mémoires qui m'ont été fournis depuis peu sur la façon d'apprêter les alimens maigres. Le premier m'a été envoyé par le R. P. Infirmier de la Trappe. Tout le monde sçait que depuis la Réforme établie par le fameux Abbé de Rancé, on fait toujours maigre dans cette sainte Maison, & que cependant il est nombre de personnes parmi ces illustres Pénitens, qui parviennent à une heureuse vieillesse sans ressentir dans le courant de leur vie les infirmités qui accablent ordinairement les gens du monde, qui regardent l'usage habituel des alimens maigres comme contraire à la santé.

Ce seul Mémoire pourroit suffire pour prouver que les alimens maigres sont très-propres pour entre-

tenir la santé ; mais comme on pourroit m'objecter que les personnes qui prennent la genereuse résolution de s'enfermer à la Trappe, sont des tempéramens vigoureux que rien n'incommode, j'ai jugé à propos de consulter à ce sujet une Communauté de saintes Religieuses, qui depuis longtems édifient l'Eglise par leur pénitence & leur ardente pieté : ce sont les Religieuses de l'*Ave Maria*, si connues pour leurs austérités. Ces saintes filles, malgré la foiblesse & les infirmités de leur sexe, conservent leur santé, & la plûpart même se soutiennent jusqu'à un âge très-avancé, par le seul usage des alimens maigres auxquels elles sont astraintes, de façon qu'elles ne font jamais gras, même dans les maladies les plus critiques. C'est ce qui fait que je me suis attaché au témoignage de cette illustre Communauté, préférablement à d'autres, qui font à la vérité toujours maigre pendant qu'elles sont en santé, mais qui se permettent le gras lorsqu'elles sont malades : telles sont les Carmelites & nombre d'autres que je

pourrois citer. On ſent bien que dans cette préférence je ne prétends pas condamner la petite indulgence qu'on a pour les malades dans la Maiſon des Carmelites ; tout le monde connoît l'attachement & la vénération que j'ai pour cette ſainte Maiſon. Je ne propoſe donc le témoignage des Religieuſes de l'*Ave Maria*, que comme la preuve la plus forte que je puiſſe apporter en faveur du maigre, parce que dans quelqu'état qu'elles ſe trouvent, quelqu'accablées qu'elles ſoient, elles ne ſe permettent jamais les alimens gras. Il en eſt de même des Religieuſes Capucines, dont la penitence & la mortification vont juſqu'à ſe refuſer tout ce qui eſt aliment gras, même dans les cas de maladie. C'eſt ce que l'on verra par ce qui m'a été communiqué de leur part ſur la façon de faire les bouillons pour les malades. J'aurois pû joindre aux témoignages que je cite en faveur du maigre, le régime qu'obſervent les Chartreux ; il differe de celui des Religieux de la Trappe, en ce que ceux-ci dans les

maladies considérables accordent aux malades des bouillons à la viande ; mais ces bouillons ne sont composés que de bœuf & de mouton. Pour les Chartreux, ils sont inviolablement attachés au maigre ; il est vrai qu'il est plus gracieusement apprêté qu'à l'Abbaye de la Trappe : mais aussi lorsqu'un Chartreux est malade, à quelque extrémité qu'il se trouve réduit, on ne lui accorde jamais aucun aliment gras, pas même la gelée de *corne de cerf*. On voit cependant très-souvent des Chartreux attaqués de maladies très-dangereuses, où dans le fort des opérations de Chirurgie les plus cruelles, soutenir avec zele l'état de pénitence auquel ils se sont dévoués ; & on a vû souvent à la gloire de la *nature guérissante*, que la plûpart de ces saints Religieux ont souvent recouvré la santé en ne prenant que des bouillons d'herbes & de graines.

FORMULES, OU MANIERE de préparer les alimens maigres dans la Maison de la Trappe.

Lorsqu'on fait des *portions* sans *lait*, *choux* ou *racines*, on fait de la purée de pois un peu liquide, & lorsqu'elle bout, on y met du sel & un peu d'oignon haché avec quelques petites herbes, comme *persil*, *cerfeuil*, &c. Quand le tout a bouilli ensemble environ un quart d'heure, on met dans la marmite les choux & les racines que l'on fait cuire dans l'eau, après les avoir hachés auparavant. Il faut ensuite que la *portion* assaisonnée, bouille encore quelque peu de tems, après lequel il ne faut pas laisser du feu sous la marmite, mais seulement à côté, afin qu'elle bouille doucement, jusqu'à ce que l'on serve la Communauté; on peut y mettre un peu de vinaigre à proportion de la quantité des portions. Quand la purée est sur le feu, il faut la remuer avec un gros bâton en façon de spatule, jusqu'à ce qu'elle bouille, autrement elle s'attacheroit au fond de la marmite.

Pour les portions de *pois secs*, lorsqu'ils sont cuits, on en passe en purée environ un quart ou un tiers; ensuite on y met du sel & des oignons hachés avec de petites herbes. On fait bouillir le tout ensemble environ une demie heure; on ôte le feu de dessous la marmite; on en laisse seulement à côté pour faire bouillir la portion doucement. Dans les portions de pois secs, lentilles ou haricots, on peut mettre un petit paquet de *marjolaine*, & un peu de *thin* lié avec une fisselle, qu'on retire ensuite, quand il a resté quelque tems à bouillir avec la portion.

Pour les portions des *haricots*, on les apprête comme les pois secs, avec cette différence qu'on n'en passe point en purée, & qu'on les fait cuire avec plus d'eau qu'on n'en met dans les pois.

Pour les portions de *lentilles*, lorsqu'elles sont cuites, il faut les mettre hors de la marmite dans un bacquet, ensuite avec un peu de purée claire & du bouillon du po-

tage, on les assaisonne; & pour achever de faire la portion, il ne faut remettre les *lentilles* dans la marmite, qu'après que la purée a bouilli un peu de tems. On peut y mettre un peu d'ail bien haché si l'on veut.

Pour les autres portions qu'on fait *sans lait*, comme les *choux* ou racines, *carotes*, *navets* ou *panais*, on les fait cuire dans l'eau; quand elles sont cuites, on les hache pour les remettre dans la marmite; on acheve de faire cuire la portion comme il est marqué ci-devant. L'eau dans laquelle on a fait bouillir les choux ou racines, est bonne pour le potage, excepté celle des *panais*, qui a un goût trop fort & qu'il faut jetter. Il faut même laisser tremper les racines de *panais* long-tems pour les adoucir.

Lorsqu'on a fait les portions trop épaisses, on peut les rendre plus liquides en y mettant un peu du bouillon du potage, qu'on passe à travers une passoire. Les portions sans lait, quoiqu'en même quantité que celles au lait, demandent un peu plus de sel.

Pour les *potages* sans lait, quand les herbes, *choux*, *navets* & autres sont cuits, il y faut mettre la purée à proportion que l'on veut le bouillon clair, ou épais, avec le sel, & le faire bouillir jusqu'à ce qu'on trempe les potages. Quand on a mis la purée pour les potages, il faut remuer le bouillon jusqu'à ce qu'il bouille, autrement il s'attacheroit au fond de la marmite, mais lorsqu'il bout il n'y a plus rien à craindre.

Quand on peut mettre du lait dans les potages dans les tems permis, c'est environ une cuillerée sur cinq ou six d'eau; mais si on met le lait dans la marmite, il faut que le sel soit dissout: ensuite on met la purée, & le lait après, avant que le tout bouille, autrement le lait pourroit tourner; & lorsqu'on n'en a guère, il faut le mettre bouillir dans une petite marmite, & le mettre sur les potages, en les servant à la Communauté.

Il faut sur-tout dans les chaleurs de l'été tenir le lait le plus fraîchement que l'on peut, dans un petit

réservoir où l'eau soit coulante, il ne faut pas le couvrir pendant qu'il conserve sa chaleur naturelle, mais seulement après qu'il n'en a plus.

Lorsqu'il arrive dans les chaleurs que le lait est caillé sous la crême, il la faut prendre avec une petite écumoire, & laisser le reste qui n'est plus bon ni en portions ni en potage.

Lorsqu'on met le lait sur le feu pour faire les portions, il faut le faire bouillir le plûtôt que l'on peut avec du petit bois sec, & mettre en même tems que le lait un peu d'*oignon* bien haché, avec un peu de *persil* ou de *cerfeuil*, & remuer le tout continuellement, jusqu'à ce qu'il bouille, & dans ce tems-là mettre un peu de farine fine délayée dans une petite marmite avec un peu de lait; lorsque le tout bout y mettre la portion, soit *racines* ou *choux*, qu'il faut avoir égoutés, ou hachés auparavant. Laisser bouillir la portion très-peu de tems, ensuite ne plus laisser de feu sous la marmite, mais seulement à côté, & la laisser bouillir encore environ un

petit quart d'heure doucement ; enſuite n'y laiſſer de feu que pour la tenir chaude, juſqu'à ce que l'on ſerve la Communauté. Il n'y faut mettre le ſel qu'un peu auparavant ce tems-là ; car ſoit dans les portions ſoit dans les potages au lait, il ne faut jamais mettre le ſel lorſqu'il bout.

Pour les portions d'*épinars* ou autres herbes, quand elles ſont cuites il les faut mettre dans une corbeille, ou entre deux planches, les bien preſſer pour en faire ſortir l'eau le plus qu'on peut. Il faut auſſi jetter la premiére eau dans laquelle les herbes ont bouilli, & en remettre d'autres dans la marmite. Dans les portions d'herbes ou épinars, on y met un peu d'*ozeille* paſſée en purée bien égoutée, qu'on met dans un linge bien clair, il ne faut mettre que très-peu d'eau pour les faire cuire, & ne les mettre dans la marmite que lorſque la portion eſt faite.

Pour les portions de *citrouille*, il faut les faire cuire avec très-peu d'eau ; lorſqu'elles ſont cuites pour pouvoir les paſſer en purée,

il faut les mettre dans une corbeille bien égoutée dans un linge clair. Quand le lait bout pour faire les portions, il faut comme à toutes les portions qu'on fait cuire dans le lait, ôter le feu de dessous la marmite, y mettre les *citrouilles* avec très-peu de *farine* délayée avec du lait & un peu d'oignon bien haché, les laisser bouillir doucement environ une demie heure, & y mettre le sel un peu de tems avant de les servir.

Pour les portions de *gruau*, *d'orge* ou *avoine*, il faut le mettre avec le lait froid dans la marmite, sans cesser de le remuer jusqu'à ce qu'il bouille, & aussitôt ôter le feu de dessous la marmite, & le mettre à côté pour le faire bouillir doucement. Le *gruau d'avoine* doit bouillir environ deux heures, & celui *d'orge* trois.

Pour les portions de *ris*, il faut le laver dans de l'eau bien chaude deux ou trois fois dès le matin, le mettre ensuite dans une terrine sur un peu de feu avec très-peu d'eau, & y en remettre un peu de tems

en tems, à mesure qu'elle se consume ; lorsque le lait bout, le mettre dans la marmite ; il faut le remuer de tems en tems avec une écumoire sans l'écraser, & y mettre le sel un peu avant qu'on le serve.

Pour les portions de *pois* & *lentilles*, il n'y faut mettre d'eau pour les faire cuire, qu'autant qu'il en est nécessaire ; car lorsqu'il y en a trop, elles ne cuisent point si-tôt, ni si bien, on met tremper les legumes dès le soir, suivant le terrain qui les a produit, ce que l'experience fait connoître.

Pour les portions de *betteraves*, lorsqu'on les fait cuire dans le lait, c'est comme les autres portions de racines. Quand on ne les mange pas avec le lait, on les fait cuire avec de la purée un peu claire. On y met un peu de vinaigre comme dans les autres legumes, lorsqu'on les mange sans lait. Il faut, si on le peut, faire cuire les betteraves au four, elles ne sont pas si bonnes, lorsqu'on les fait cuire dans l'eau.

Pour

Pour les *groſſes féves*, *haricots*, ou *pois verds*, lorſqu'ils ſont cuits, on les retire de la marmite pour les faire égouter dans une corbeille, ſans les preſſer, & lorſque le lait bout, on les remet dans la marmite, & l'on fait les portions comme les autres au lait.

Quand il arrive en Eté que le lait ſe caille, il faut prendre la crême avec une écumoire, le reſte n'eſt plus bon.

Pour les portions des *petites cardes*, dans la primeure lorſqu'elles ſont encore tendres, on y laiſſe les feuilles: mais quand elles ſont groſſes, on n'y met que le blanc, qu'on coupe par morceaux Quand on leur laiſſe leurs feuilles, il faut jetter la premiére eau; quand on n'y met que le blanc, il en faut laiſſer la moitié pour les potages.

Dans aucun tems de l'année on ne mange jamais de *beurre*, ni en portion, ni en potage, ſi ce n'eſt les infirmes. L'uſage de la *viande* n'eſt permis qu'aux Religieux qui ſont conſiderablement malades à l'Infirmerie, & toujours de groſſes

viandes bouillies & non roties. Ce ſont les termes du Mémoire que le pieux *Frere Alexis*, très-digne Religieux de la *Trappe*, où il eſt Cuiſinier depuis quinze ans, ſans interruption, a eu la charité de me communiquer & dont je fais part à la Médecine des Pauvres.

En ce dernier article conſiſte la différence du régime maigre des *Chartreux* d'avec celui des Religieux de la *Trappe*. Car à ceux-ci, comme le porte le Mémoire qui vient de leur Maiſon, l'on accorde de la groſſe viande bouillie quand les Religieux ſont bien malades & qu'ils ſont à l'Infirmerie. Mais il n'en eſt pas de même parmi les Chartreux, puiſque jamais ils ne mangent de viande ni rien de ce qui en vient, quelque maladie que ce ſoit, & à quelque extrêmité que ces maladies les réduiſent. Cependant ſans aucun ſecours tiré de la viande, on les voit guérir des maladies les plus déſeſperées.

Ces ſortes d'auſtérités paſſeroient peut être pour ne convenir qu'à des hommes, parce que leurs corps

ſont, dit-on, plus forts, & leurs temperamens paſſent pour réſiſter davantage aux inconvénients de la vie. Mais l'on va voir par les témoignages de deux très-célébres Communautés de Religieuſes, que ni la foibleſſe de leur complexion, ni la délicateſſe attribuée à leur ſexe, n'empêche point que des filles même de la naiſſance la plus illuſtre, ne ſoient capables de ſoutenir les rigueurs de la plus étonnante auſtérité, ſans jamais gouter ni viande, ni bouillons qui en viennent.

MEMOIRE DANS LEQUEL on traite de la façon d'appréter les nourritures en maigre, dont on peut ſuſtenter les malades, & de l'heureux ſuccès des remédes qui leur ſont ordonnés par les Médecins, & qui ſont, ſi on oſe le dire, plus utiles que le gras, le Seigneur y répandant une bénédiction particuliére.

Ce ſont les propres termes qui ſont à la tête du Mémoire, ſigné, *Sœur Marie des Stigmates*, Infirmiére des pauvres filles de *l'Ave Maria*,

par la permission de Madame l'Abbesse, & Superieure très-digne de cette sainte Maison. Ce Mémoire étoit accompagné d'une lettre signée *Sœur de la Ste Trinité, Abbesse indigne de l'Ave Maria de Paris.* 19. Décembre, 1734.

PRemiérement. La nourriture ordinaire de nos malades, consiste en des potages & des œufs, parmi lesquels il n'y en a presque jamais de frais. Le *potage* ordinaire se fait avec du *bouillon aux herbes* : voici comme on le fait. On met dans une marmite qui tient un seau & demi d'eau (que l'on régle selon le nombre des malades) un quarteron & demi de beure, une poignée de sel, un morceau de pain pesant un quarteron, & à peu près un seau d'eau. On fait bouillir le tout un demi quart d'heure, après cela on jette dedans une grande terrine d'herbes composée d'ozeille, de poirée & de cerfeuil : quand la Providence nous donne de la chicorée ou de la laitue, on la méle avec, & le bouil-

lon en eſt bien meilleur. Quand cela a bouilli deux bonnes heures, on paſſe le tout dans une petite paſſoire de fer blanc: l'on preſſe bien les herbes avec une cuillere de bois pour en tirer le jus, & on verſe ce bouillon ſur des ſoupes de pain taillées bien minces. Quelques-unes aiment mieux qu'il ſoit mitonné, ce que l'on fait dans un pot de terre à trois piés; il y en a de différentes grandeurs, pour en mettre pluſieurs enſemble, & quand il arrive que l'âcreté des herbes fait mal aux malades, on méle parmi le potage un peu de clair de purée de pois, que l'on fait cuire pour le potage de la Communauté. Ce même bouillon ſert à celles qui ont pris médecine; l'on n'y met point de purée comme aux potages.

Voila le bouillon pour les maladies ordinaires, telles que ſont les fievres, & pour les Religieuſes qui ont été ſaignées. Pour celles qui ne peuvent point uſer d'un bouillon aux herbes, ſoit à cauſe d'une débilitation d'eſtomac, ou d'un mal de poitrine, l'on fait cuire de la

chicorée toute seule avec une mie de pain blanc, du beurre & du sel, ou de la laitue selon la saison, avec un peu de clair de purée. On fait réduire le tout selon la quantité dont on a besoin ; on suppose que la chicorée ou laitue soit bien cuite. L'on peut en faire pour deux ou trois jours à la fois : cela se rechauffe pour faire le potage, ou pour être pris en bouillon.

Pour celles qui n'aiment point les choses fades, on peut faire bouillir avec cette chicorée, une poignée de cerfeuil lié en paquet avec un peu de clair de purée, que l'on fait cuire dans un poëlon avec du beurre & du sel. Quand cela a bouilli un quart d'heure, l'on ôte le paquet de cerfeuil, & l'on met à la place une croute de pain ou des soupes : on les fait mitonner dans ce même poëlon, ou bien on verse de bouillon tout chaud sur des soupes que l'on dispose auparavant.

Quand les malades sont bien mal, l'on peut faire du bouillon avec du *poisson*, comme du *brochet* avec de la *carpe*, des écrevisses avec de la car-

pe, des tanches avec de la carpe. Voici la manière de le faire.

L'on coupe le poiſſon en petits morceaux, que l'on fait cuire dans un ſeau d'eau avec trois quarterons de beurre, du ſel, quatre oignons, autant de poireau, un peu de poivre & de cloux de gerofle. Quand le poiſſon eſt en charpie, on paſſe le tout dans un torchon bien blanc, & le bouillon dure quelquefois trois ou quatre jours.

Quand on met les écreviſſes avec la carpe, il faut les piler tout en vie dans un petit mortier. Car dans un grand le jus ſe perdroit. On met un quarteron d'écreviſſes avec une carpe. Comme dans notre Communauté il ſe trouve peu de perſonnes qui n'aiment le goût de poiſſon ci-deſſus mentionné, nous avons trouvé une façon de faire du bouillon avec ce poiſſon à peu de frais.

L'on prend une carpe avec un demi litron de lentilles, trois quarterons de beurre, ſix gros oignons, trois petits poireaux, du cloux de gerofle, du poivre & du ſel. On met le tout dans un ſeau d'eau & demi,

que l'on laisse réduire, jusqu'à ce que le tout soit en charpie. Il est à remarquer qu'il faut mettre cuire les lentilles avec tous les assaisonnemens, une demie heure avant que de jetter la carpe dans le pot. Il faut avoir soin d'écailler la carpe & de la bien laver & en ôter l'amer. On la coupe ensuite comme j'ai dit ci-dessus par petits morceaux. Quand le tout est cuit, il ne faut pas presser ce bouillon là dans un torchon comme l'autre, parce que l'épais des lentilles empêcheroit que cela se fît bien. Il faut simplement le passer dans la passoire de fer blanc, sans le presser en aucune façon. L'on peut faire avec ce bouillon de petits potages, de même qu'avec les autres bouillons.

Quand il n'y a ni chicorée ni laitue qui puissent adoucir les herbes, l'on peut mettre dans une grande terrine d'herbes trois bonnes cuillerées à bouche de ris crud; l'on jette le tout dans un poëlon avec une bonne mie de pain blanc, ou de la croute de pain de gonesse avec le beurre & le sel. Quand il est réduit

on le passe comme les autres, & ce bouillon est d'une bonne substance.

Quand le beurre est mauvais, ou que l'estomac ne le peut souffrir, on peut le mêler avec un peu de crême de lait, & le brouiller dans chaque potage qui auroit été cuit sans beurre; cela est assez bon.

Pour les malades en convalescence, qui ont besoin de se fortifier, & qui ne peuvent manger, on leur fait une espéce de petite panade. L'on prend un petit pain de deux liards ou d'un sol, suivant l'appétit de la malade, il doit être à la *Ségovie*, on le rompt en plusieurs morceaux pour le mettre dans un poëlon, avec une quantité d'eau convenable, c'est-à-dire, à peu près une chopine d'eau, avec du beurre gros comme un œuf, deux cloux de girofle, un peu de sel & de poivre. Il faut faire réduire la panade à l'épaisseur qu'on la veut. On peut aussi ajouter un jaune d'œuf bien délayé; cela est doux, substantiel & nourrissant.

Quand tous les bouillons dont on vient de faire l'explication sont mal

à la poitrine, & que les malades n'en peuvent uſer, nous faiſons cette autre ſorte de bouillon que nous nommons à la *poule*.

L'on prend un demi ſeptier d'eau, que l'on met dans un poëlon avec une cuillerée & demie de ſucre, & très-peu de ſel, que l'on fait bouillir un ſeul bouillon, enſuite on le verſe ſur le champ dans une écuelle, où l'on a diſpoſé auparavant un jaune d'œuf; on le remue dans l'écuelle avec la même cuillere à bouche dont on s'eſt ſervi auparavant pour délayer ce jaune d'œuf. Enſuite on le remet dans le même poëlon pour le remettre un inſtant ſur le feu, & on le remue toujours durant tout le tems qu'il y demeure avec une autre cuillere à long manche, afin qu'il ſe lie & cuiſe ce jaune d'œuf qui autrement ſe *caillebotteroit*, ou ſe grumeleroit. En un mot il faut toujours le tourner comme quand on fait de la bouillie, & en dernier reſſort on le remet dans la même écuelle pour le faire prendre bien chaud à la malade. Quand ce ſont des perſonnes bien dégoutées, en remettant ce

bouillon dans l'écuelle, on tient deſſus la petite paſſoire, dont j'ai parlé, pour recevoir le peu de germe, ou de blanc d'œuf qui ſeroit demeuré.

Il eſt à remarquer, & c'eſt une choſe eſſentielle, que lorſque l'on verſe cette eau bouillante dont j'ai parlé ſur ce jaune d'œuf, il faut le faire bien doucement en remuant toujours, autrement il *caillebotteroit.* Ce bouillon fait des biens extrêmes & eſt très-nourriſſant.

Nous faiſons à nos Meres anciennes ſur la fin de leur vie, une eſpéce de panade, quand elles ne peuvent plus uſer d'aucune nourriture. En voici la manière. On prend la croute d'un pain de Chapitre. On la pile bien en poudre, l'on en prend deux cuillerées à bouche, que l'on mêle avec une bonne cuillerée de ſucre, deux bonnes pincées de canelle en poudre, & un peu de geroſle ſi l'on veut. L'on fait bouillir le tout dans un vaiſſeau de terre avec une chopine d'eau ſur un rechaud, juſqu'à ce que cela devienne épais en ſe liant : enſuite on y

met en le délayant un jaune d'œuf dedans. Quand cela eſt cuit & qu'on l'a ôté de deſſus le feu, il y faut mettre trois grains de ſel, & point de canelle à celles qui y ont de la repugnance.

Nous uſons preſque tout l'hyver de bouillons aux choux dont on fait de petits potages aux malades qui prennent médecine; ce jour là même elles en uſent. En voici la maniére : c'eſt en paſſant les choux dans une paſſoire de fer blanc. L'on uſe auſſi de bouillons aux navets; mais on ne s'en ſert point les jours de Médecine.

Voici une autre ſorte de bouillons dont on fait ſeulement des potages que l'on appelle à la *biſque*. L'on prend un petit chou, ſix navets, deux carottes, deux panais, deux poireaux, quatre oignons, avec du beurre, du poivre & du ſel. Quand le tout eſt cuit & qu'il a un bon goût, l'on paſſe tout ce bouillon, & on le met tout bouillant ſur des ſoupes de pain, que l'on a diſpoſées auparavant dans des écuelles. L'on en met auſſi ſur des croutes,

suivant l'appetit des malades : le goût de ce potage eſt agréable, l'on ne peut diſcerner ce qui y domine le plus ; on le donne aux malades qui peuvent uſer de nourriture ſolide.

L'on fait encore du potage à l'oignon. Après l'avoir bien épluché & coupé fort mince par petites rouelles en large, on le fricaſſe dans une poële avec le beurre convenable. Quand il eſt bien roux, en prenant garde qu'il ne ſe brûle ou noirciſſe ; l'on en prend une petite cuillerée que l'on met dans un petit pot ou poëlon avec de l'eau, du poivre & du ſel. Quand il eſt cuit on paſſe l'oignon à celles qui ne l'aiment point, & après, tout bouillant, on le verſe ſur les ſoupes ou croutes pour être mitonnées ſelon l'appétit d'un chacun.

Celles qui ont de la repugnance à manger des œufs à la coque, qui ſont ſouvent de mauvais œufs, en prennent le jaune pour mettre bien délayé dans leur potage, que l'on remet un moment ſur le feu, en tournant toujours avec la cuillere de

peur qu'ils ne tournent ou qu'ils ne ſe *caillebottent*.

Pour les blancs de tous ces œufs quand on en a une certaine quantité, on les fait cuire à part.

Quand nos malades ſont dans un grand dégoût, pour leur donner de l'appétit on leur fait de petits potages de cette façon. L'on prend une poignée d'herbes des trois façons; ſçavoir, de l'ozeille, poirée & cerfeuil, que l'on coupe bien menues, après les avoir lavées, on les fricaſſe dans une poële avec un peu de beurre, enſuite on les met dans un poëlon avec un peu d'eau ou davantage ſuivant la quantité des herbes, avec un peu de poivre, un peu de ſel & du clair de purée quand on en a. Après que cela eſt bien cuit, on verſe ce bouillon ſur des ſoupes, comme j'ai dit ci-deſſus, & on ne paſſe point les herbes.

L'on fait quelquefois des potages au lait comme tout le monde ſçait, en y ajoutant un jaune d'œuf.

L'on en fait encore à l'oignon & au lait tout enſemble. L'on en fait auſſi au lait & à la citrouille que

l'on fait bien cuire auparavant, le tout suivant la saison ; & c'est là le ragout des malades, quand ils sortent d'une grande maladie, & qu'ils ont de la peine à reprendre des forces, supposé cependant que l'estomac soit bon ; on met ces malades convalescents au ris à l'eau : en voici la façon. On lave deux cuillerées de ris que l'on met dans un petit pot de terre à trois piés, avec de l'eau, un petit morceau de beurre gros comme un œuf, l'on fait cuire le tout à petit feu, on le remplit d'eau plusieurs fois, & on le retire souvent crainte qu'il ne s'attache : il fortifie l'estomac & nourrit. Tout le monde n'en peut point user, mais on en fait l'essai, & selon l'avis de Monsieur notre Médecin, on en use une fois le matin.

Pour changer de façon l'on met encore dans un poëlon trois demi septiers d'eau, gros comme un œuf de beurre, du sel, du poivre, une cuillerée de verjus ; quand cela a bouilli un tems raisonnable, on y jette des soupes de pain que l'on fait

un peu mitonner, & en le retirant du feu, l'on y met un jaune d'œuf en remuant toujours, cela l'adoucit comme du lait.

Dans tous les bouillons & potages ci-dessus mentionnés pour nos malades, on y peut couler des jaunes d'œufs à cause de la difficulté que l'on trouve à avaler de mauvais œufs à la coque.

J'ai dit que la nourriture ordinaire de nos malades sont des œufs & des potages, quand les malades sont en état de manger, on met ces œufs à toute sauce, comme des œufs au lait, brouillés à l'eau, pochés, au pain, au miroir, tout le monde sçait comment cela se fait.

Quand la Providence envoie du poisson aux malades, qui n'est pour l'ordinaire que de la carpe, on en fait une étuvée, ou on la fait rotir sur le gril, ou dans une petite lechefrite, ou frire dans la poële.

Nous prenons en action de graces tout ce que la Providence nous envoie, excepté le gras; car notre vie dépendroit d'un bouillon à la viande,

viande ; que nous y renoncerions de grand cœur.

Signé. *Sœur Marie des Stigmates*, Infirmiére des pauvres filles de l'*Ave Maria*.

Et au-dessous.

Tout ce qui est inseré dans ce papier nous a été ordonné par Mrs nos Médecins en différens tems.

De notre pauvre Monastére de l'*Ave Maria de Paris*, ce 19. Septembre 1734.

Des alimens qui sont si mépriſables aux yeux & au sentiment du monde, & du vulgaire, servent à soutenir la vie non-seulement dans le corps humain en géneral, comme on l'a vû jusqu'à présent, mais encore en particulier dans celui de filles délicates, à qui ces alimens suffisent pour rétablir leur santé. Ce n'est pas que l'amour de la pénitence ne sanctifie les pieux desirs de tant de Stes filles, non-seulement de celles qui ont été ici nommées, mais encore d'une infinité d'autres

qui édifient l'Eglise & la Religion par leurs austérités, sans user pendant leur vie d'autres nourritures que des maigres. Mais le singulier de ce régime qui étonne, à ne le suivre que dans la santé, se trouve comme on vient de le voir, en ce qu'il suffit pour la rétablir dans les maladies. Le témoignage d'une pieuse Supérieure Abbesse, encore très-célèbre pour l'austérité, met le comble à tout ce qui a été dit jusqu'ici. Le voici, c'est elle même qui parle.

» Nous faisons nos bouillons pour » nos malades avec une moitié de » carpe frite, que l'on fait bouil- » lir, & quand cela est passé l'on y » met des herbes ou quelques na- » vets. L'on fait trois bouillons sur » cette moitié de carpe, ce n'est que » pour les malades qui ne sont pas » en état de manger. On leur donne » quelquefois dans un peu d'eau un » jaune d'œuf avec une pincée de su- » cre ".

Signé. *Sœur Gerothée de S. Denis*, Abbesse des Religieuses *Capucines* de Paris, ce 11. Décembre 1734.

Ce n'eſt pas que l'on approuve abſolument parlant toutes ces maniéres de préparer ces alimens maigres pour des malades. Au contraire l'on auroit beaucoup à y reformer ſans toucher au fond de ce régime; mais ce ſeroit repéter ce qui a été dit & détaillé dans la Médecine des Pauvres. S'en tenant donc pour le fond aux témoignages que l'on tient de tant de ſaints Religieux & ſaintes Religieuſes qui font maigre pendant leur vie, & pluſieurs même pendant leurs maladies, la démonſtration de ce que l'on s'eſt propoſé de prouver, eſt autant ſenſible que le ſont les choſes les plus naturelles. Reſte à conclure qu'il eſt très-ſûr pour le ſoutien de la vie des pauvres, de les nourrir d'alimens maigres, non-ſeulement pendant le tems qu'ils ſont en ſanté ſanguiſſans & menacés de maladie, mais encore dans les tems mêmes qu'ils ſeroient vraiment malades. D'ailleurs l'exécution de ce régime ne doit pas paroître plus difficile, ou plus embarraſſante pour le ſoutien des Pauvres d'une Paroiſſe, qu'il ne l'eſt

pour fournir à la ſubſiſtance de tant de Stes Communautés, qui ſubſiſtent depuis des ſiécles, & dans leſquelles on voit vieillir des Religieux & des Religieuſes juſqu'à des âges décrepits, avec cette circonſtance que la raiſon ni le bon ſens n'en reçoivent aucune atteinte. Ainſi la preuve eſt complette en faveur du régime maigre. Non-ſeulement il eſt ſuffiſant pour faire un bon ſang pour le ſoutien de la vie du corps, il ſuffit encore pour fournir au cerveau un *ſuc nerveux* très-louable, & *des eſprits* ſuffiſamment pour tous les nerfs qui compoſent le corps humain.

Fin du ſecond Tome.

SOMMAIRE
DES ARTICLES
du Tome ſecond.

Maladies des Artiſans.

I. SErruriers, *Maréchaux, Armuriers, Cloutiers, Verriers, &c.* Page 44.
II. *Plâtriers.* 56.
III. *Carriers, Cureurs de puits.* 60.
IV. *Marbriers, Statuaires, Tailleurs de pierres.* 65.
V. *Ceux qui travaillent dans la terre.* 67.
VI. *Ouvriers qui curent les égouts, les retraits, &c.* 70.
VII. *Les Plombiers, Potiers d'étain, Fondeurs.* 74.
VIII. *Les Peintres, les Doreurs, &c.* 91.
IX. *Meſureurs de grains.* 94.
X. *Amidoniers.* 97.
XI. *Boulangers.* 100.
XII. *Meuniers.* 102.
XIII. *Crocheteurs.* 105.
XIV. *Porteurs de chaiſe.* 110.
XV. *Porteurs d'eau.* 112.
XVI. *Cabaretiers, Braſſeurs, &c.* 113.
XVII. *Bateliers, Pêcheurs, & autres qui travaillent dans l'eau.* 117.

XVIII. *Brasseurs, Teinturiers, Blanchisseuses.* 126.
XIX. *Baigneurs & Etuvistes.* 133.
XX. *Les Foulons.* 135.
XXI. *Les Corroyeurs.* 137.
XXII. *Les Tanneurs.* 138.
XXIII. *Bouchers & Poissonniers.* 139.
XXIV. *Chandeliers.* 142.
XXV. *Exhalaisons des chandelles dangereuses pour les gens de Lettres.* 145.
XXVI. *Maladies des pauvres Religieux.* 154.
XXVII. *Ouvriers sedentaires.* 164.
XXVIII. *Les Maquignons & Postillons.* 177.
XXIX. *Imprimeurs.* 180.
XXX. *Artisans occupés aux ouvrages délicats.* 182.
XXXI. *Copistes d'anciens manuscrits.* 186.
XXXII. *Chaudronniers.* 187.
XXXIII. *Les Musiciens.* 189.
XXXIV. *Maladies des personnes du Sexe.* 191.
XXXV. *Maladies des jeunes Filles.* 194.
XXXVI. *Pales couleurs.* 195.
XXXVII. *Vapeurs.* 198.
XXXVIII. *Evacuations trop considerables ou trop fréquentes.* 202.
XXXIX. *Dangers du dérangement d'évacuations.* 210.
XL. *Le mariage remedie aux pâles couleurs.* 215.
XLI. *Il ne faut point marier les filles trop jeunes.* 217.
XLII. *Femmes enceintes.* 220.
XLIII. *Fausses couches.* 227.
XLIV. *Faux Germes.* 228.

XLV. *Cours de ventre des femmes enceintes.* 229.
XLVI. *Purgations dangereuſes dans la groſſeſſe.* 232.
XLVII. *Enflûres des jambes dans les femmes enceintes.* 235.
XLVIII. *Incontinence d'urine dans certaines groſſeſſes.* 236.
XLIX. *Maladies des parties ſuperieures dans les femmes groſſes.* 237.
L. *Appetits bizarres des femmes enceintes.* 239.
LI. *Accouchement naturel.* 240.
LII. *Accouchemens laborieux.* 244.
LIII. *Suites des accouchemens.* 248.
LIV. *Cauſes des Tranchées.* 253.
LV. *Effets des Topiques ſur les accouchées.* 254.
LVI. *Uſage des Calmants.* 256.
LVII. *Uſage des Narcotiques utiles aux accouchées.* 258.
LVIII. *Suppreſſions moins dangereuſes dans les accouchées que dans les filles & les femmes.* 260.
LIX. *Bouillons trop ſuculents cauſes des tranchées dans les accouchées.* 262.
LX. *Maniére de mettre les bandes des accouchées.* 264.
LXI. *Régime des accouchées.* 265.
LXII. *Lait épanché.* 268.
LXIII. *Fiévre de lait.* 271.
LXIV. *Pourpre blanc.* 275.
LXV. *Maladies des enfans.* 279.
LXVI. *Les Meres doivent allaiter leurs enfans.* 285.
LXVII. *Avis aux Nourrices.* 290.
LXVIII. *Tranchées des enfans.* 291.

LXIX. *Système sur l'art de la nutrition dans les enfans.* 294.
LXX. *Remedes pour les enfans.* 297.
LXXI. *Attention des Nourrices pour leur lait.* 303.
LXXII. *Temps de sevrer les enfans.* 307.
LXXIII. *Deux causes des maladies des enfans.* 313.
1°. *La Serosité.* ibid.
2°. *L'Acide.* 314.
LXXIV. *Difference de l'Acide & de l'Aigre.* 316.
LXXV. *Fiévre des dents.* 320.
LXXVI. *Causes des fiévres des enfans.* 322.
LXXVII. *Maniére de traiter les fiévres des enfans.* 325.
LXXVIII. *Toux des enfans.* 327.
LXXIX. *Maladies des vers.* 329.
LXXX. *Les Aphthes.* 333.
LXXXI. *Ophthalmies des enfans.* 335.
LXXXII. *Gale des enfans.* 338.
LXXXIII. *Conduite de la plûpart des Sévreuses par raport aux enfans.* 343.
LXXXIV. *Qualités nécessaires à une Sévreuse.* 355.
LXXXV. *Maladies des Vieillards* 361.

FIN.